



HAL
open science

Femmes à l'épreuve de la colonisation et des indépendances

Nicole Lucas, Danielle Ohana

► **To cite this version:**

Nicole Lucas, Danielle Ohana. Femmes à l'épreuve de la colonisation et des indépendances: Abécédaire raisonné. Éditions Le Manuscrit, 2023, Enseigner Autrement, Nicole Lucas; Vincent Marie, 9782304054330. hal-04054000

HAL Id: hal-04054000

<https://hal.science/hal-04054000>

Submitted on 31 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

FEMMES À L'ÉPREUVE DE LA COLONISATION
ET DES INDÉPENDANCES

Dans la même collection

Arts et histoire des colonisations françaises et des indépendances, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2021

Des héros aux acteurs, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2017

Arts et histoires des esclavages. Abécédaire raisonné des arts et de l'histoire des esclavages, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2016

Traumatismes et Histoire. Des enjeux aux pratiques, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2013

D'une rive à l'autre, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2011

La carte dans tous ses états, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2011

Médias et mémoires à l'école de la République, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2010

Femmes et genre dans l'enseignement, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2009

Travelling sur le cinéma d'animation à l'école, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2009

Les migrations dans la classe, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2009

Regards sans frontières sur la formation des enseignants, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2008

De la manipulation des images dans les classes, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2008

Innover en classe : cinéma, Histoire et représentations, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2007

L'Afrique enseignée: territoire(s), identité(s), culture(s), Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2007

L'Europe enseignée, Nicole Lucas et Vincent Marie (dir.), 2005

ISBN 978-2-304-05433-0

© Éditions Le Manuscrit, avril 2023

NICOLE LUCAS ET DANIELLE OHANA

Femmes à l'épreuve
de la colonisation
et des indépendances

Abécédaire raisonné

Enseigner autrement

Éditions Le Manuscrit
Paris

Comité scientifique/de lecture

Magali Hardouin, maître de conférences en géographie, habilitée à diriger des recherches (INSPE Bretagne)

Kina Kotlarska, Inspectrice des professeurs d'histoire et de philosophie de Veliko Tarnovo en Bulgarie

Alain Chante, maître de conférences en information et communication à l'université de Montpellier III

Claudia Martinek, enseignante au department of women and gender studies, Université de Buéa, Cameroun

Mongi Madini, maître de conférences en sciences du langage et communication à l'Université de Besançon

David Ngamassu, professeur de didactique du français langue étrangère et de littérature française à la Faculté des Arts de l'Université de Buéa au Cameroun

Gilbert Nicolas, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de Rennes 2

Maribel Penalver Vicea, maître de conférences à l'université d'Alicante (Espagne)

Ronan Chérel, professeur certifié d'histoire géographie au collège Rosa Parks (Rennes) responsable revue en ligne Mediaparks

Gilles Ollivier, professeur agrégé d'histoire géographie au lycée Chateaubriand (Rennes)

Yannick Pincé, professeur agrégé d'histoire en classes préparatoires au lycée Jean-François Millet (Cherbourg) et au lycée Malherbe (Caen), docteur en histoire contemporaine

La collection

La collection « Enseigner autrement » est le fruit d'une collaboration entre des centres de formation tels que l'INSPE de Bretagne et le centre européen de Veliko Tarnovo, des équipes de recherche et d'enseignement (l'Université de Buéa au Cameroun, l'Université de Rennes, l'Université de Montpellier III, l'Université de Besançon), des professeurs et les Éditions Le Manuscrit.

Ce projet de recherche transversal et pluridisciplinaire vise à développer une façon inédite et innovante d'appréhender l'enseignement de l'histoire et de la géographie de l'élémentaire au lycée. Faire de la transmission de ces connaissances fondamentales un exercice des plus modernes doit bénéficier aussi bien aux enseignants qu'aux élèves.

Pour la couverture de ce volume, le choix s'est porté sur un des clichés personnels conservés par un officier radio depuis l'après-guerre. Ici, une jeune femme indochinoise dans son vêtement traditionnel et un enfant, dans l'esprit du temps colonial. Ces photographies de 1946-1947 sont liées à la mission du Duguay-Trouin en Indochine, à un moment crucial des relations entre la France et le protectorat. Le navire est parti de Diego Suarez à Madagascar, avec un photographe professionnel, selon une tradition installée depuis 1914 dans la marine et les services géographiques de l'armée. Tout l'équipage embarqué peut ensuite se procurer les photos et les conserver. Images d'une Indochine disparue sans doute, mais révélatrices des mentalités d'une époque.

Préambule

Deux regards d'intellectuels engagés pour souligner la dimension artistique, personnelle mais aussi civique de deux hommes, qui aux côtés des femmes, ont été marqués par le monde colonial et postcolonial. Ces deux poèmes font, à leur manière, écho à de nombreux articles présentés dans cet ouvrage.

Leopold Sédar Senghor, *Chants d'ombre*, Paris, Seuil, 1945

Une ode lyrique, intemporelle, où Senghor célèbre à sa manière la femme et la culture africaine. La femme y est associée à la vie, à la beauté, à la sensualité, au réconfort mais incarne aussi les racines culturelles de la terre d'origine. En somme, un hymne à la féminité où la femme est tout à la fois muse, créatrice, inspiratrice pour le poète de la négritude et pour l'humanité.

Femme noire

Femme nue, femme noire

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux
Eh voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,
Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle

Femme nue, femme obscure

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche
qui fais lyriques
Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses ferventes
du Vent d'Est
Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du
vainqueur
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l' Aimée

Femme noire, femme obscure

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète,
aux flancs des princes du Mali
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de
ta peau.
Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or rouge sur ta peau
qui se moire
A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils
prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel
Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir
les racines de la vie.

Léon Gontran Damas, *La Revanche du nègre*, Black Label, Paris, éditions Gallimard, 1912

Un voyage poétique influencé par le surréalisme, presque ironique mais aussi un acte politique, où la poésie permet de transmettre un message, une volonté de souligner l'appartenance et l'identité des êtres colonisés.

Jamais le blanc ne sera nègre
Car la beauté est nègre
et nègre la sagesse
car l'endurance est nègre
et nègre le courage
car la patience est nègre
et nègre l'ironie
car le charme est nègre
et nègre la magie
car l'amour est nègre
et nègre le déhanchement
car la danse est nègre
et nègre le rythme
car l'art est nègre
et nègre le mouvement
car le rire est nègre
car la joie est nègre
car la paix est nègre
car la vie est nègre

t'en souvient-il?

Présentation

Une histoire partagée

« Le devoir de s'en mêler »

Jean Noël Jeanneney,

Pour une histoire culturelle, 1997

Aborder l'expérience des femmes au cœur des colonisations françaises et indépendances, c'est ouvrir un registre historique et culturel longtemps omis ou peu valorisé, même si « cette moitié oubliée », selon la formule de l'historienne Pascale Barthélémy, peu présente dans les faits, se révèle aujourd'hui largement dans les arts visuels ou la littérature, et les médias. En effet les femmes, partie prenante de ces événements majeurs, ont longtemps été absentes des histoires générales ou thématiques. Il est vrai que la « France civilisatrice » leur a assigné des statuts et fonctions qui les écartaient du récit dominant pendant des décennies, au nom d'un partage sexué des rôles publics et privés.

Observations liminaires

Initialement elles sont restées l'objet d'approches limitées, comme si elles n'avaient qu'un rôle passif ou d'accompagnement. De plus, la dominante masculine qu'elles subissaient s'inscrit dans une histoire politique nationale où elles étaient globalement peu présentes au nom d'un consensus général. Mais on constate désormais une évolution sensible qui s'opère par étapes en synergie avec des moments clés de l'histoire contemporaine : mouvements féministes ou syndicalistes, conflits mondiaux et coloniaux, développement de l'éducation, influence grandissante des médias, mondialisation. Des témoins et des chercheurs prennent conscience de leur place grandissante dans les sociétés et accompagnent une demande sociale et une exigence civique plus marquées depuis une trentaine d'années.

Dans le choix de cet abécédaire, on s'inscrit donc dans une ample thématique, revisitée récemment, longtemps partiellement connue, mais fort sensible qui a nourri très vite des débats passionnés, un « point de cristallisation de la réflexion fébrile qui s'est nouée autour de l'identité nationale », selon l'historien Benjamin Stora. Désormais insérée au cœur des recherches historiques et culturelles, la place de femmes n'est plus ignorée, grâce à des ouvertures et des analyses moins européenocentrées. En effet, depuis quelques années, l'historiographie, anglophone puis francophone leur porte un intérêt nouveau et des approches différenciées. Tout d'abord, les Européennes installées en Afrique ou en Asie attirent l'attention avec la publication de multiples récits de voyage, des romans ou des témoignages personnels. Yvonne Knibiehler et Régine Goutalier sont les premières en France à publier en 1985 un livre novateur, *La Femme aux colonies*. Dix ans plus tard, Catherine Coquery-Vidrovitch consacre plusieurs chapitres aux relations entre femmes et politique dans une synthèse, *Les Africaines*. En 2002, J. Allman, S. Geiger

et N. Musisi dirigent un ouvrage collectif consacré à la rencontre entre les Africaines et les colonialismes européens où elles abordent les rôles féminins dans la résistance anti-coloniale. La même année, Anne Hugon coordonne aux éditions Karthala les actes d'une table ronde organisée à Toulouse qui permet de faire le point. On y développe en particulier leur « agency » qui se situe entre domination, assignation et émancipation, c'est-à-dire la reconnaissance d'une présence et d'une capacité d'action majeure avec des différenciations selon les aires géographiques, les milieux, le statut, l'éducation, les périodes... Tout d'abord le poids du métissage, « ce tumulte exotique », constitue aussi une donnée essentielle, point central à mettre en lumière : de plus, les femmes ne sont pas affectées dans leurs vies et leurs destins de manière identique à celle des hommes. « Elles ont leur histoire à elles » ; comme le souligne Michelle Perrot. Pour preuve, les traces mémorielles ou factuelles émanant des écritures, les données politiques, les regards distanciés ou les témoignages directs ou indirects présentés dans ce volume.

Un cadre sociohistorique au féminin

Inscrites dans le temps long, les principales périodes se construisent en relation avec les données globales liées à ces thématiques. À une période de légitimation de la colonisation entre 1830 (prise d'Alger) et 1881-89 (code de l'indigénat) succède celle de l'imagerie, de la propagande liée à l'expansion de l'Empire entre 1889 et les années 1920. En 1931, date symbole associée à l'une des grandes expositions de Paris et aux États généraux du féminisme, tout semble prestigieux et définitif. Et pourtant, les années 1940-47 marquent la fin de l'apogée du monde colonial français. Entre 1954-56-57-62, les indépendances s'imposent. Les conflits deviennent *statu quo*. L'histoire commence à se construire. Depuis la période 1992-2008, des dialogues difficiles se

construisent entre histoire et mémoires : ainsi entre 2000-2005 des polémiques multiples surgissent chez chercheurs et politiques. Depuis 2020, les publications et des colloques affinent la réflexion et soulignent avec acuité la dimension féminine de la colonisation et des indépendances. Une palette complexe d'images, de représentations, de destins individuels ou collectifs apparaît désormais et nourrit les débats. Des pionnières, combattantes et militantes, femmes politiques, éducatrices, travailleuses, soignantes, anonymes viennent à la lumière. Et cependant, pour les femmes, les indépendances ne marquent pas nécessairement une rupture, l'apaisement autour de mémoires souvent fracturées demeure difficile à atteindre tant leur situation est intimement liée à des enjeux politiques ou idéologiques contraignants.

Des « engagements » féminins aux objectifs parfois divergents, opposés ou complémentaires

Le constat central de cet essai renvoie à une inégalité civile, sociale, sexuelle donnée comme réelle entre les hommes et les femmes sur les territoires de l'Empire français. Pourtant, la présence féminine est déjà incontestable. Inscrites subrepticement dans la grande histoire des colonies, quelle existence et quelle participation au développement personnel et collectif assument-elles ? Rebelles ou soumises, stratégies ou naïves, sont-elles finalement si invisibles ? Derrière leur apparente passivité, quels sont leurs combats, leurs aspirations, quelle est la mesure de leur adhésion à l'ordre social longtemps imposé ? Entre libertés et féminités autorisées ou saisies, il s'agit d'appréhender le monde colonial français au féminin autour de concepts, d'approches thématiques et de figures devenues célèbres, d'autres anonymes révélées progressivement, avec une distinction entre espace social public et privé. Ainsi, fondés sur des hiérarchisations sociales prédéterminées la plupart du temps, des rapports de domination s'imposent,

laissant parfois le jour à des fraternisations, des échanges ou des partages de vies, selon les affinités individuelles ou la tolérance des autorités. Bref, s'installent dans le monde féminin colonial et postcolonial des contrastes et une grande hétérogénéité qui s'accroissent quand les déchirures avec la métropole s'intensifient et aboutissent à un nouvel ordre politique et culturel.

Nicole LUCAS
Danielle OHANA

Artistes

Le monde artistique a accompagné, subi ou dénoncé l'univers colonial ou postcolonial. Si l'approche féminine y est prépondérante dans les créations, elle se limite longtemps à des représentations convenues, souvent masculines. Les artistes femmes, pour se faire une place, doivent être acceptées ou soutenues par des proches ou les autorités.

Le monde artistique, révélateur des obstacles vécus au féminin

Le monde artistique contemporain a été et est encore marqué par les contacts culturels ou imaginaires et les héritages coloniaux. L'orientalisme en est la preuve la plus vivante. Les traces les plus visibles, rassemblées dans des collections publiques ou privées sont signées majoritairement par des hommes, de Cordier à Jérôme ou Fromentin, même si, en 1932 au théâtre Pigalle à Paris, une exposition s'intitule *Les femmes, artistes modernes*. En effet, les artistes féminines sont confrontées à de multiples difficultés. Obstacle institutionnel :

en 1880 12 % des femmes sont présentes au Salon des Beaux-arts. Obstacle lié aussi aux mentalités misogynes du monde de l'art. Pour preuve, cette remarque de l'artiste Marie Quiveron-Bracquemond qui, travaillant dans l'atelier d'Ingres, constate que le maître a « peu d'estime pour les femmes artistes » : « ... La sévérité de Monsieur Ingres me glaçait... parce qu'il doutait du courage et de la persévérance des femmes dans le domaine de la peinture... Il ne leur confiait que des peintures de fleurs, de fruits, des natures mortes, portraits ou scènes de genre... » Son parcours symbolise concrètement combien les créatrices se trouvent **contraintes***. Fortement influencée par l'esthétique impressionniste, Marie fréquente Claude Monet, Edgard Degas, Auguste Renoir et Paul Gauguin et adhère à leurs nouvelles idées picturales. En 1879, 1880 et 1886 elle participe d'ailleurs aux salons des Indépendants. En 1879 et 1880, plusieurs de ses dessins sont publiés dans *La Vie Moderne*. En 1881, elle expose cinq tableaux à la Dudley Gallery à Londres. Son mari, graveur, désapprouve la liberté créatrice de Marie, cache ses tableaux et lui interdit d'exposer. Malgré les encouragements de sa sœur Louise, Marie finit par se plier à la volonté de son époux qui ne supporte pas que l'art et l'autonomie de Marie empiètent sur leur vie commune. En 1890, fatiguée de ces tensions constantes, sans autre appui, isolée, elle arrête de peindre à l'exception d'aquarelles et dessins et n'expose plus jamais ses œuvres...

Montrer les mondes lointains sans critiquer

Au cœur du XIX^e et XX^e, certaines arrivent toutefois à mener leur vie de peintre. À travers leurs œuvres ou des initiatives soutenues par les autorités, des artistes transmettent encore, mais à leur manière le discours colonial. À la demande d'Albert Sarraut, et du sénateur Henri Bérenger qui la soutient constamment, Germaine Casse (1881-1967), fille de Germain Casse, gouverneur de la Martinique, organise la

mission 1923-24 qui donne lieu à une exposition officielle de trois jours aux Antilles. Lors de cette mise en œuvre de courte durée, elle crée en même temps la Société des artistes antillais, « le Bulletin de l'Agence générale des Colonies ». Lors de l'ouverture de ce premier salon elle en rappelle les buts : « ... elle s'est donnée pour objet d'encourager le mouvement des beaux-arts aux Antilles françaises par des expositions annuelles et par la création d'une bibliothèque permettant à la jeunesse de se tenir au courant du mouvement artistique... » Mais, dans ce cadre, peu de femmes ou pas de valorisation des artistes locaux. A contrario, de retour en métropole, Germaine multiplie les expositions dans son atelier parisien, rue d'Alésia, réalise un décor antillais pour le music-hall le Palace, situé, 8 rue du Faubourg-Montmartre, dirigé par Oscar Dufrenne et Henri Varna où, en 1928, elle scénarise des revues musicales antillaises à connotation doudouiste. En 1930, elle travaille aussi, avec Jean Dunand, sur un paravent à quatre feuilles au décor exotique. Dans une très importante production : *Femmes et fleurs*, *La Désirade*, îlot guadeloupéen, des toiles colorées de paysages antillais ou de femmes dans des scènes de genre traditionnelles donnent à voir les îles caribéennes et participent à la vision officielle des « vieilles colonies ». À sa manière, Germaine Casse fait la promotion du monde colonial.

Une femme indépendante vouée à son art

En 2020, Jeanne Thil, artiste complète aux dons multiples, est à l'honneur dans sa ville natale de Calais lors d'une exposition construite à partir du legs d'une part de son œuvre, en synergie avec le musée du Quai Branly-Jacques Chirac. Elle est justement placée à nouveau sous les projecteurs après des décennies d'oubli. Jeanne voit le jour en 1887 dans les brumes du Nord, mais ce sont les lumières des rives méditerranéennes qui vont vite l'attirer comme beaucoup

d'autres artistes de son temps. Tombée sous le charme de la Tunisie, c'est d'ailleurs avec une toile *Charmeur de serpents à Kairouan* qu'elle est remarquée en 1924. Comme nombre de ses collègues masculins, Jeanne puise son inspiration dans ses voyages en Grèce, au Portugal, en Espagne, à Avila ou Ségovie (*Paysans de Ségovie*). Entre 1925 et 1932, elle expose d'ailleurs dans ces pays ainsi qu'en Belgique. Si l'on retrouve tous les thèmes figuratifs du courant orientaliste dans son travail, elle sait « être une femme très indépendante », inventer un graphisme et un style personnel où le bleu s'impose souvent bien loin de l'académisme. On retrouve dans ses créations les jeux de couleurs éclatantes qui lui sont chers, par exemple sur les affiches commerciales qu'elle compose ou sur les menus réalisés pour la compagnie générale transatlantique. Les personnages féminins l'emportent souvent quand elle réalise des scènes de la vie quotidienne où dominent les tons riches, les formes amples. Tout à son art, « art et vie sont indissociables » pour elle, Jeanne, la célibataire, sait se diversifier et accepte de nombreuses commandes privées ou publiques. En 1931, on lui doit une carte décorative pour le palais tunisien lors de l'exposition de Vincennes, deux panneaux présentant Dakar et un diorama consacré à la Haute-Volta. Quand elle disparaît en 1968, son travail, un peu comme pour ses maîtres le peintre de marine Charles Fouquieray et Ferdinand Humbert, est moins dans l'air du temps, jugé « trop exotique » et relié trop étroitement au monde colonial, mais la redécouverte récente des artistes de l'entre-deux-guerres fait d'elle désormais une artiste prisée.

Innover et s'engager

À la même époque, d'autres artistes optent pour des choix différents. Lucie Cousturier (1876-1925) va prendre conscience des réalités coloniales et militer en faveur de la liberté des peuples. Rien ne la disposait pourtant à un

parcours artistique novateur et un projet humaniste. Née dans une famille d'industriels, créateurs des célèbres poupées Brû, elle fréquente l'atelier de Signac et se concentre en ce début du xx^e siècle à la peinture pointilliste. Les fleurs, les portraits colorés sont ses sujets de prédilection. « Les belles couleurs engagent à vivre. » En 1913, lors d'un séjour à Fréjus dans sa nouvelle maison, elle côtoie un camp de tirailleurs sénégalais et participe à leur alphabétisation. Sensibilisée aux différences criantes observées, elle en tire un premier récit en 1920, *Des inconnus chez moi*. Chargée d'une mission en 1920-21, consacrée « au milieu indigène familial et plus particulièrement à la situation des femmes » en AOF, elle séjourne sept mois en Afrique, recueille des données tout en réalisant dessins et aquarelles. Désormais engagée dans des mouvances anticolonialistes, elle rend compte, avant Gide, des réalités rencontrées et publie *Les forêts du haut Niger* en 1923 et *Mon ami Soumaré* en 1925. Son nom apparaît aussi dans des articles de la revue *Le Paria* aux côtés de militants déjà connus, Hô Chi Minh ou Messali Hadj. La brutalité de sa mort prématurée à 48 ans met fin à sa carrière, mais, grâce à la perspicacité de son père, ses œuvres sont précieusement conservées pour beaucoup à l'étranger, essentiellement aux États-Unis. Depuis ces dernières années, on rend un juste hommage à son talent, longtemps oublié, personnel et inscrit dans la modernité (exposition de Vernon en 2022).

Démontrer et dénoncer

Les mouvements politiques, en particulier communistes, les ruptures artistiques du surréalisme et du cubisme, l'influence de nouveaux spectacles et musiques contemporaines vont faciliter le cheminement et l'éclosion d'artistes qui n'hésitent pas à dénoncer le colonialisme dans des pamphlets lors de l'exposition de 1931 ou dans des poèmes comme ceux d'Aragon. Nikki de Saint Phalle, dans *Antel OAS*, dénonce

la violence des luttes coloniales. Dans le climat très tendu des dernières heures du conflit algérien, l'artiste, toujours prompte à défendre l'idée de paix, présente en 1961 dans une galerie parisienne cette œuvre symbole. *Autel OAS*, composition inspirée des retables, œuvre d'art sacré renvoie, dans un double langage, en même temps à l'Organisation de l'armée secrète. S'y mêlent sur un fond or, des symboles religieux et des bombes, des grenades... Nikki, la pacifiste, combine l'approche sacrée et profane dans une critique affirmée des violences extrêmes contemporaines. Installée aux États-Unis dans les années 80, elle exprime avec sa série « Black Heroes » où figure Joséphine Baker et une statue de la Liberté à peau noire sa constante indignation. Autre manière pour Nikki de Saint Phalle disparue en 2002 de dénoncer les atteintes sexistes et raciales.

Depuis les années soixante, des artistes, souvent engagées dans des associations féminines revendicatives, contribuent à l'émancipation culturelle à travers des documentaires, celui de 2016 signé Mame Fatou Niang, *Mariannes noires*, ou la même année, *Ouvrir la voix* d'Amandine Gay, et des installations ou des participations à des expositions comme celle tenue à Anvers en 2021 intitulée « Congoville ». Quinze artistes, hommes et femmes, au cœur d'une ville imaginaire, mettent dans la lumière des œuvres à l'aide de différents médiums dont la photographie, pour dénoncer racisme et xénophobie. Le mouvement a transcendé les émotions, les obstacles premiers, il continue.

Document

« Ne visitez pas l'expo »

L'Exposition coloniale internationale de 1931, perçue comme une propagande, une vaste mascarade, libère le regard sur la France coloniale, d'où des tracts, des articles, et même une contre exposition qui n'aura pas le succès escompté.

« Ne visitez pas l'exposition coloniale... À l'avant-veille de l'inauguration de l'Exposition coloniale, l'étudiant indochinois Tao est enlevé par ma police française. Il s'est permis jadis de manifester devant l'Élysée contre l'exécution de 40 Annamites... Les Lyautey, les Dumesnil, les Doumer, qui tiennent le haut du pavé aujourd'hui dans cette même France du Moulin rouge n'en sont plus à un carnaval de squelettes près. Aux discours et aux exécutions capitales, répondez en exigeant l'évacuation immédiate des Colonies et la mise en accusation des généraux et des fonctionnaires responsables des massacres d'Annam, du Liban, du Maroc et de l'Afrique centrale... » André Breton, Paul Eluard, Louis Aragon, mai 1931.

Document

L'École de Hanoï

L'École d'art de Hanoï, née en 1925, reste la plus célèbre et la plus réputée des écoles artistiques fondées dans les capitales du monde colonial français. Devenue après 1945 Université des Beaux-arts, elle continue à vivre encore aujourd'hui. Créée initialement par les artistes Victor Tardieu et Nguyen Nam Son, cet établissement a contribué à moderniser d'anciennes pratiques comme les techniques de la laque et de la peinture sur soie. Certaines élèves vont poursuivre leur carrière en France comme Lê Thi Luu (1911-1988). Parmi les professeures, Alix Hava-Aymé, née à Marseille en 1894, retient particulièrement l'attention. Élève de Maurice Denis avec qui elle entretient une correspondance suivie, elle va enseigner au sein de l'École lors de ses longs séjours en Indochine, mais aussi voyager au Laos et au Cambodge et même à Shanghai dès 1920. Dans ses scènes intimistes où prédominent jeunes filles, femmes et mères, elle remet à l'honneur le travail de la laque polychrome et y insère de la coquille d'œuf et des poudres d'or. En 1949, *L'Illustration* publie d'ailleurs un de ses articles, en hommage à la modernité et à la finesse de ses créations. Trente-deux ans après son décès, en 2021, un travail, laque sur panneau de 34/54 cm, intitulé *Jeune vietnamienne alanguie* où le réel talent de l'artiste s'exprime, est adjudgé lors d'une vente à Antibes 63 000 euros. L'intérêt pour les inspirations créatives venues du Vietnam ne se dément pas. Le peintre et musicien franco-vietnamien Mai Thu (1906-1980) incarne parfaitement les liens puissants entre Orient et Occident. Installé en France après une formation à l'École des Beaux-Arts en Indochine, il crée un style épuré, et s'appuie sur un graphisme délicat. La peinture à la gouache sur soie sert de support à ses nombreux nus féminins (*Pudeur*) ou à des scènes maternelles

ou enfantines. La femme, très présente dans ses œuvres, y est tout à la fois idéalisée, sensuelle et représentée avec une dimension poétique. Dans les années soixante, il collabore avec l'UNICEF, crée des cartes de vœux pour la défense de l'enfance malheureuse et reste, sa vie durant, un défenseur de la paix.

Document

Une artiste et réalisatrice se souvient

« ... Mon père Joseph tenait une quincaillerie à Oran, la droguerie universelle... Mon grand-père venait d'Espagne. Pourquoi était-il arrivé en Algérie ? Il y a une grande brume. Je crois que c'était une migration de la misère... La guerre est arrivée assez tard à Oran... Je me souviens du couvre-feu, de l'angoisse de mes parents qui avaient compris que cette chose impossible à envisager – le départ – devenait inéluctable. Moi à 14 ans, je savais bien que les histoires coloniales ont une fin. La guerre arrangeait mes plans. J'avais envie d'aller à Paris. Nous sommes partis en 1964, pratiquement les mains vides... Je revois mon père devant le comptoir. On aperçoit la boutique dans un de mes films, *un balcon sur la mer*... Longtemps j'occultais l'Algérie... Dans les années 70, je suis allée au Maroc en vacances. Et tout est revenu. Les senteurs, la végétation, le soleil, les fleurs, toutes ces images et sensations sont arrivées comme un coup de fouet. Une nostalgie brutale... De l'Algérie, il me reste des larmes et des rires. » Nicole Garcia, dossier spécial « Nos mémoires algériennes », *Le Nouvel Observateur*, page 27, 2021.

Pour aller plus loin

ADLER Laure et VIÉVILLE Camille, *Les femmes artistes sont dangereuses*, Paris, Flammarion, coll. « Les femmes qui... », 2018.

GINGERAS Alison, *300 femmes peintres*, Paris, Phaidon, 2022.

GOY Bertrand, *Arts anciens de Madagascar*, Milan, Five continents éditions, 2015.

GUY Alice, *Les Résultats du féminisme*, 1907.¹ [En ligne : https://www.youtube.com/watch?v=_MO-LgdE7hE]

HODGE Suzie, *Petite histoire des Artistes femmes*, Paris, Flammarion, coll. « Les femmes qui... », 2021.

LOZERE Christelle, « Des artistes aux Antilles », dans LIGNER Sarah, *La collection des peintures du Musée Branly Jacques Chirac*, notices, Paris, Skira, 2018.

REPUSARD Catherine, *Utopies coloniales autour de 1900*, Paris, Le Manuscrit, coll. « Carrefours d'Empire », 2015.

<https://www.inha.fr>

Exil – Imagerie – Littérature – Orientalisme

1 Dans ce film de sept minutes, la première réalisatrice française inverse les rôles attribués aux hommes et aux femmes !

Bordels

Dès 1830, les arts picturaux en offrent une image érotisée et fantasmée. La prostitution, dans des lieux parfois connus comme le Chabanais ou Bousbir, avec ses pratiques tolérées, admise dans tous les territoires colonisés en temps de paix et de guerre, se diversifie. Longtemps peu analysée comme apport historique, elle est désormais mieux appréhendée.

Une sexualité visible et fantasmée

Horace Vernet (*Le marché aux esclaves*, 1836), Eugène Delacroix (*Femmes d'Alger dans leur appartement*, 1834) ou encore Jean-Auguste Dominique Ingres (*Le bain turc*, 1862) mettent en scène les **corps*** et la nudité féminine et donnent à voir « un imaginaire sexuel » qui va profondément s'enraciner dans la société. Tout est lié aux représentations « exotiques » répandues par la littérature, la chanson, les magazines, les expositions coloniales, et plus tard par le cinéma. Ainsi, la vahiné, la mauresque, la danseuse du ventre par exemple ou les multiples images féminines tentatrices présentes dans les

cafés, les cabarets ou les lieux de plaisir. En 2018, l'imposant volume *Sexe, race et colonies*, coordonné par Pascal Blanchard, dont l'abondante iconographie dévoile nombre de clichés sexuels déroutants, violents, voire insoutenables, n'a pas manqué de susciter des polémiques, par exemple celles de la chercheuse franco-ivoirienne Maboula Soumahoro ou d'associations anti-racistes. En effet, les photographies, les cartes postales et les descriptions romancées y sont des plus réalistes et crues et renvoient à un univers parfois sordide, mais toujours agressif où les femmes deviennent des objets.

Prostitution : une pratique admise et répandue, « un mal nécessaire »

Tout s'inscrit dans un **imaginaire construit*** et accepté. La sexualité tarifée est si répandue dans le monde colonial que l'on crée même, dans le code de l'indigénat, le statut unique de « fille soumise » mis en place en Algérie dès le début de la conquête, avec une première réglementation de 1831, légalisant ainsi « le rêve masculin des femmes dominées et soumises » dont parle Christelle Taraud en 2009. La prostitution constitue un moyen parmi d'autres de consolider l'ordre colonial. Son développement connu des autorités locales civiles et militaires s'affirme au fil des décennies, particulièrement lors des conflits, associé à des pratiques visibles et assumées, à des réalités parfois sordides et secrètes. Sous quelles formes ?

Dans le 2^e arrondissement de Paris, de 1878 à 1946, *Le Chabanais*, riche lieu de plaisir, dirigé par madame Kelly (Alexandrine Jouannet) accueille une trentaine de femmes européennes, africaines et asiatiques. La décoration y est luxueuse et exubérante : on peut choisir la chambre mauresque ou la chambre japonaise dont le style est même primé à l'exposition de 1900. Le Chabanais fidélise une clientèle « élitiste » d'acteurs, peintres, personnalités

politiques, rois. A contrario, au sein du protectorat marocain, le quartier réservé emblématique de Bousbir relié par un bus à Casablanca, constitue presque une ville où, entre 1921-1956, 500 à 900 femmes vivent « une sorte de taylorisme sexuel » décrite par Christelle Taraud. Cet espace décoré dans un style néo-mauresque, destiné aux marins, militaires, voire aux voyageurs de passage est un univers fortifié, à la fois protégé de l'extérieur et voyeuriste à l'intérieur comme le soulignent en 2021 les géographes Jean-François Staszak et Raphaël Pieroni. Ils s'appuient sur le reportage photographique de la journaliste Denise Bellon réalisé en 1936.

Ce quartier comptait cafés, tabacs et logements dédiés, mais aussi un poste de police, dispensaire pour tenter d'éviter les maladies vénériennes, dont la syphilis, sans réel succès, malgré les contrôles sanitaires réguliers des prostituées. Décrivant une carte postale du photographe de l'armée Marcelin Flandrin représentant Bousbir, la journaliste et romancière Leïla Slimani écrit dans *Le Racisme en images* paru en 2021 : « ... Femmes arabes dont les mœurs sexuelles étonnent ou fascinent. Femmes offertes, prétendument sauvages ou lascives. Pour éviter le métissage et permettre aux relations interraciales de rester ponctuelles, la prostitution est considérée comme nécessaire à l'entreprise coloniale... » Selon des chiffres fragmentaires, on évalue le nombre de maisons de tolérance en Algérie à 14 en 1859 et 68 en 1930 dirigées par des maîtresses femmes qui en tirent profit. Ces établissements sont très nombreux dans les quartiers à population musulmane, dans la Casbah d'Alger : *La Lune*, *Le chat noir*, *Le moulin rouge ou vert*. Un des plus connus, le *Sphinx* y voit des femmes souvent d'origine modeste accueillir Européens civils et militaires. Même configuration en Indochine, à Hanoï où, sur une population de 136 000 habitants en 1930, 5000 prostituées sont répertoriées avec une hiérarchie raciale marquée entre femmes annamites, thaïlandaises, japonaises. En 1936, dans *Annam nouveau*, on lit

qu'il s'agit « un véritable fléau » qui existe en temps de paix et de guerre et se combine souvent avec les fumeries d'opium. Un quartier réservé assez comparable à celui de Casablanca existe à Saïgon dès 1947, *parc aux buffles*, géré par l'armée et doté de plus de 60 garnis.

Les bordels de campagne

Ces lieux mettent à la disposition des colons des femmes « indigènes » dont on s'assure, par la force et la **contrainte***, de la « disponibilité », en instaurant notamment des lieux spécifiques de l'échange sexuel, surveillés et réservés. Pour les autorités, Les BMC ou bordels militaires de campagne, organisés peu après le premier conflit mondial, sont déclarés même « d'utilité publique » et surnommés en Indochine « les bataillons de marche des congais ». Ces établissements présents sur toutes les zones de guerre perdurent jusque dans les années 1980. Usages, tarifs et règlements sont imposés par un chef de corps qui dépend de l'armée. La justification d'abord prophylactique vise avant tout à limiter les dérives et les violences tant en Afrique du Nord que lors de la guerre d'Indochine. Après la modification de la loi en 1946, s'ajoutent dans les années cinquante et soixante aux maisons désormais illégales garnis, maisons de rendez-vous, dancings.

Si la prostitution n'est pas née avec la colonisation, elle a proliféré avec l'idée « d'encadrer le travail du sexe », perduré, s'est transformée et parfois accentuée dans les villes et les ports après les indépendances. Définitivement associée à des images liées au monde colonial et postcolonial, elle oscille entre **dominations et soumissions***.

Document

Prostitution et violences extrêmes

Gabrielle Colette, « grande ouvrière des lettres » est aussi parfois appelée Colette l'Orientale. Inspirée par l'injonction maternelle du : « Regarde ! », telle une sociologue qui dissèque mœurs et habitus, elle clame « Il faut voir et non inventer ». Romancière, chroniqueuse, journaliste, sa plume claire se veut fidèle, nouée de sensibilité, de sensorialité et de chair pour donner à voir. Colette, « libre et entravée », a le goût de l'ailleurs après un séjour chez le Glaoui de Marrakech, sorte de pays des mille et une nuits. Dans *Prisons et paradis*, elle relate la vie des femmes au harem, libres et soumises. Le monde du sérail semble la ravir, celui des miséreux et petits travailleurs laborieux révèle son empathie. La luxuriance de la nature, les saveurs épicées des nourritures l'ensorcèlent, corps et esprit. Finalement, le monde colonial et ses métissages l'enchantent. Cette vision orientalisante et personnelle contraste avec les articles qu'elle rédige lors d'une affaire judiciaire, révélatrice des maltraitances et des drames liés à la prostitution coloniale. En effet, en 1938, Gabrielle Colette, envoyée spéciale à Fès au Maroc, couvre pour *Paris-Soir* avec de nombreux confrères locaux et parisiens un procès retentissant, celui de Oum El Hassen Bent Ali, dite Moulay Hassen. Elle y fait le récit d'une courtisane « francophile » dont la vie s'est construite lors de la conquête du Maroc. Oum El Hassen, femme d'une grande beauté, couverte d'or et de reconnaissance sociale, est accusée de meurtres effroyables de jeunes prostituées avec deux domestiques qui reconnaissent les faits contrairement à elle. Cette Marocaine à la jeunesse trouble, compagne éphémère de nombreux soldats, tient une maison de tolérance à Meknès pendant des années et côtoie nombre de militaires et de politiques locaux. Entre abomination et empathie, à travers une plume à fleuret

moucheté, Colette soulève la question des responsabilités coloniales plaquées sur les mœurs préexistantes. Entre engagement supposé et tendresse affirmée, elle souligne la mémoire sélective des officiers appelés à la barre, leurs rejets et abandons, tente de donner l'ambiance du procès à travers les interventions contradictoires des témoins et la déchéance de l'accusée. « C'est au péril de sa propre vie qu'elle cache chez elle et sauve une précieuse poignée d'officiers menacés par les révoltes de 1912 et de 1925, de sorte que plusieurs d'entre eux demandent pour elle la Légion d'honneur. Aujourd'hui, elle a perdu sa beauté et tous lui tournent le dos... » Cette femme est condamnée à 15 ans de travaux forcés. Son destin va être réutilisé à maintes reprises par des journalistes et écrivains, dont Pierre Mac Orlan, brouillant encore la vérité sur l'univers sombre et cruel de la prostitution. Si les colonisations enchantent des voyageuses, les ouvrent à des terres de découvertes, à d'autres horizons culturels, elles pervertissent aussi les destins des populations les plus dépendantes, renvoyant à la question centrale des rapports de domination et à leurs effets sur les constructions identitaires. Colette propose une vision dure et sensible, mais toujours éclairante. Une face du monde colonial qui frise l'épouvante, que l'écrivaine analyse avec discernement, de femme à femmes.

Pour aller plus loin

BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, *Le Racisme en images. Déconstruire ensemble*, Paris, éditions La Martinière, 2021.

BOULANGER Pierre, *Le cinéma colonial : de « L'Atlantide » à « Lawrence d'Arabie »*, Paris, Seghers, 1975.

COLETTE, *Prisons et paradis*, série de 39 textes écrits entre 1916 et 1932.

DE COLNEY Anne, *L'Amour aux colonies*, Paris, Librairie Astra, 1932.

LEPROHON Pierre, *L'exotisme et le cinéma*, Paris, J. Susse, 1945.

STASZAK Jean-François, PIERONI Raphael (dir), *Quartier réservé. Bousbir Casablanca*, Chêne-Bourg, Georg éditeur, 2020.

TARAUD Christelle, *La Prostitution coloniale. Algérie, Maroc, Tunisie (1830-1962)*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2003.

<https://gallica.bnf.fr/> : Gerard Bonal, Amélie Chabrier, avril 2018, sur les procès couverts par Colette, journaliste et chroniqueuse judiciaire.

Campagnes

Le monde rural colonial constitue un système socio-économique majeur dans lequel les femmes exercent des rôles essentiels et multiples. De nombreuses tâches leur sont en effet assignées, y compris les plus rudes, ce qui fragilise socialement certaines d'entre elles. À la fois complémentaires et dépendantes des hommes qui détiennent souvent les terres ou les concessions, elles contribuent à leur manière à l'émergence d'une économie particulière.

Un système productif fragmenté

Entre domination, assignation et émancipation relative, un système éclaté se met en place avec la colonisation. S'installe alors « une sorte d'économie politique » nouvelle dans un cadre juridique, économique et social qui n'améliore pas le sort de la majorité des femmes vivant à la campagne. En 1881, le code de l'indigénat vise à contrôler, surveiller, faire travailler. Jusqu'en 1937, son remplacement par le travail forcé rude pour les indigènes est rigoureusement appliqué et

accompagné parfois de mesures punitives brutales comme les mains coupées en cas de non-respect des contraintes imposées. C'est sur les femmes que reposent de nombreuses tâches et parmi les plus astreignantes. Elles sont nombreuses dans les champs de coton, café, thé, canne, vanille, « les cultures de rente », dans les plantations d'hévéa en Indochine ou encore dans la quarantaine de concessions (compagnies) dont les productions et les bénéfices sont destinés à leurs membres, aux colons, au lobby colonial, armateurs et marchands des ports du Havre ou de Marseille. En Côte d'Ivoire, l'exportation de caoutchouc passe de 50 tonnes en 1892 à 1242 en 1909. Au Congo français, 40 sociétés anonymes reçoivent des concessions couvrant presque 70 % de la superficie du pays. Certaines Européennes, rares au XIX^e, arrivent à obtenir des concessions agricoles et travaillent sur leurs terres, surtout si elles sont veuves ou à la tête d'une famille réduite.

D'autres travailleuses trouvent place dans l'artisanat ou comme salariées, ainsi les laveuses d'or de Madagascar, dont le travail rémunéré au jour le jour est souvent lié à une **dépendance*** sexuelle. Tant d'anonymes restent méconnues tant l'accès aux sources s'avère délicat selon Catherine Coquery-Vidrovitch. Elles ont souvent vu leur situation se dégrader, car les modèles économiques avaient changé ainsi que le cadre légal et foncier.

Un témoignage révélateur

Ce récit d'une jeune Africaine envoyée dans une plantation de café en Côte d'Ivoire, dans les années 1940, est révélateur des servitudes qui pèsent sur cette main-d'œuvre prolétarienne, captive en quelque sorte. « ... Les conditions de travail et le travail lui-même étaient très durs. Nous demeurâmes un an dans la forêt et y effectuâmes le travail d'une plantation de café à tous les stades : débroussaillage, plantation de jeunes

arbres, récoltes d'anciens champs. La cueillette m'a paru un des travaux les plus pénibles. Il fallait respecter les cadences, autrement on recevait des coups de fouet. Nous étions constamment surveillés. Le soir, après les travaux des champs, nous les femmes, devions assurer les travaux de cuisine et les corvées d'eau. Nous mangions mal... Nous dormions dans de vastes hangars de bois. Nous étions fatigués et souvent malades à cause du travail et de l'humidité du pays... Il y eut des tentatives de fuite... Les évadés repris étaient battus si fort qu'ils ne pouvaient plus se mouvoir pendant plusieurs jours... » Cet extrait confirme la grande brutalité de la vie rurale qui pousse certaines vers la ville, la prostitution ou l'émigration. Celles qui avaient charge d'âmes sont parfois réduites à placer les enfants dans des orphelinats ou à les faire adopter par des colons qui les font travailler comme boys, ou pour les fillettes comme laveuses, repasseuses, lingères... Dans la décennie des fifties, à la veille des luttes pour la libération, certaines choisissent de migrer vers les villes et les ports, arrivent à trouver une voie pour construire leur indépendance, ce sont les nana benz, à cause de leur automobile et du commerce des pagens en wax, symboles de leur liberté. Désormais, les nanettes ont pris le relais.

Prises de conscience de la misère des familles rurales

La confirmation des conditions de travail et de vie difficiles pour la majorité fait prendre conscience des réalités à des observatrices. Dans le rapport de plus de 800 pages rédigé par Denise Savineau et remis par cette inspectrice en 1938 aux autorités, on lit :

« ... La main-d'œuvre féminine est dite rebelle, instable, querelleuse, souvent paresseuse. Seules les femmes qui travaillent pour elles-mêmes sont capables d'un gros effort. Mais toutes acceptent des salaires infimes. Dans l'ensemble, il y a en AOF peu de femmes

appointées : sur les plantations, elles trient le café (salaire/un franc cinquante, par jour), confectionnent les tampons pour l'emballage des bananes (un franc les 100 tampons). À Toutmodi, elles sont laveuses d'or. La poudre qu'elles recueillent est pesée chaque mois. Une laveuse assidue peut gagner trois cents francs par mois... À Kabara, port de Tombouctou, les femmes trient la gomme et la laine. Le triage de la laine, particulièrement pénible, provoque une toux persistante... »

Ces conditions inhumaines pour les salariées touchent de nombreuses régions et caractérisent des secteurs très différents. Pour preuve, cet autre exemple :

« ... À Ziguinchor, à Mopti [Mali actuel], les compagnies commerciales emploient des débardeuses, ces femmes soulèvent elles-mêmes à deux des sacs d'arachides qui pèsent environ trente kilos et se chargent la tête d'une troisième. Elles vont et viennent sans arrêt, à bonne allure, du quai au magasin, pendant six heures le matin et quatre heures l'après-midi. Leur gain est de six francs sans nourriture. Ce sont des femmes très vigoureuses, mais beaucoup n'ont pas quinze ans, quelques-unes douze à peine... »

Dix-neuf années plus tard, en 1957, l'ethnologue Germaine Tillion réagit pour « donner une chance de vivre » aux populations qu'elle rencontre et observe. Elle souligne dans cet extrait l'extrême dénuement des populations rurales algériennes :

« ... Quand j'ai vu l'énorme épuisement de l'Algérie et l'énorme épuisement financier des familles, j'ai pensé que la seule chose qui était faisable était de nantir les paysans algériens d'un outillage leur permettant de survivre dans une ville, c'est pour ça que j'ai conçu les centres sociaux. Les centres sociaux, c'était un moyen de permettre à ceux qui le voulaient d'accéder à l'enseignement le plus élevé et à ceux qui ne le voulaient pas d'avoir un métier... » dans *L'Algérie*, livre paru aux éditions de Minuit, en 1957.

Une économie coloniale d'exportation et de nouvelles consommations en Europe

La propriété foncière va se transformer au service de cette économie coloniale. Depuis 1841, en Algérie où primait avant le droit d'usage, 35 000 familles sont expropriées, puis 13 000 entre 1871 et 1895. Ces expropriations entraînent clivages et rancœurs, sources inévitables de tensions, et parfois de refus de travail. La vigne, les agrumes dans des exploitations tenues désormais par des colons souvent alsaciens ou lorrains ou parfois des communautés religieuses se développent rapidement. En Afrique sahélienne ou sur les terres malgaches, la production de certains produits comme l'arachide au Sénégal ou le poivre ou la vanille à Madagascar est vivement encouragée. Nombre de ces produits (cf. tableau), pour certains peu connus ou onéreux en Europe, vont se diffuser graduellement avec les nouvelles réclames. Les ports du Havre et de Marseille servent d'intermédiaires pour l'arrivée des marchandises et leur transformation (savon de Marseille). Les expositions universelles et les nombreuses foires où l'on fait la promotion de ces denrées exotiques vont aussi faciliter cet essor et accélérer leurs usages dans les familles bourgeoises. Les publicités où prédomine la représentation féminine se multiplient dans la presse, les chemins de fer ou sur les boîtes en fer, ainsi celles des thés de la Compagnie coloniale et dans toutes les images commerciales.

Le monde rural, originellement prédominant dans tous les territoires coloniaux, s'est transformé profondément en synergie avec l'essor de l'économie industrielle et mercantile européenne. De nouveaux besoins ont généré des clivages profonds liés aux mutations économiques et sociales irréversibles qui touchent les populations locales. Contrôle des terres, de la production, de la main-d'œuvre et en particulier du prolétariat féminin, plus exposé, par sa condition et soumis aux aléas sociaux.

Document

De nouveaux produits au service de l'économie
métropolitaine/interdépendances

Produits	Exemples	Provenance/exemples	Domaines
Boissons	Café - Thé Cacao Coca Rhum Quinquina	Tous les territoires Propagande et mise en valeur (<u>affiches</u>) Expositions/Albums de vignettes à coller pour les enfants : chocolats <i>Cémoi/</i> <i>Poulain/Kobler</i>	Diffusion Consommation <u>Réclames</u> : La Martiniquaise du rhum <i>Negrita</i>
Santé Beauté	Quinine Santal Karité Argan	Madagascar Nouvelle-Calédonie Sahel Maghreb	Médecine et esthétique <u>Réclames</u> dans les journaux féminins
Industrie et commerce	Caoutchouc Or Sisal - Jute - Coton - Raphia Phosphates	Plantations d'Indochine, de Côte d'Ivoire Madagascar Maroc	Industrie : Sacs, pneus Tissus/Mode Engrais
Céréales Épices Agrumes Ananas	Riz - Mil Quinoa Manioc (Tapioca) Bananes Épices (poivre) <u>Arachide</u> Vanille Canne	Plantations Parcelles privées (Sahel) Exportations vers la métropole/Ports Plusieurs régions dont Madagascar <u>Sénégal</u> Madagascar Polynésie Antilles	Alimentation Consommation Huileries : 50 huileries en 1914 <u>Réclames</u> <i>Astra</i> Savons (<i>le savon de</i> <i>Marseille</i>) Raffineries de sucre <i>Saint-Louis</i>



Le travail de l'arachide. Illustration insérée dans le journal *Lisette* pour les petites filles en 1954. Document révélateur des représentations collectives qui se double d'une réclame pour la margarine Astra. Une vision idéalisée des campagnes africaines!

Extraits de l'enquête de Germaine Tillion sur les Aurès :

« ... Au cours de cette première phase de mon enquête, je pris tout d'abord et grand profit à recueillir force de proverbes, traits d'esprit, dictons, calembours, contes merveilleux, légendes édifiantes, récits historiques, fables morales, fabliaux truculents, et bon conseil en tout genre... » page 47 « ... Par force, les gens de l'Ahmar Khaddou étaient à la fois éleveurs et cultivateurs, car ni l'élevage ni la culture ne pouvaient nourrir une seule famille; ils étaient semi-nomades : l'hiver ils vivaient au Sahara, l'été tout en haut des cimes et en mi-saison dans les gourbis qui avoisinaient la forteresse où ils stockaient leurs récoltes... » *Il était une fois l'ethnographie*, 2000, page 111.

Document

Des villes et une société coloniale qui contrastent avec le monde rural

Grâce aux écrits littéraires, la ville coloniale, d'Alger à Saïgon ou Saint-Louis, acquiert rapidement l'image d'une agglomération lascive, d'atmosphère joyeuse, tout empreinte d'aisance, de légèreté et de charme. Ainsi Claude Farrère dans *Les civilisés*, prix Goncourt 1905, la décrit : « Rue Catinat c'est l'agitation mondaine... Dans le jour cru des réverbères électriques, entre les maisons à vérandas masquées de verdure et de jardins, une cohue bariolée passe et repasse, seulement occupée de son plaisir. Il y a des gens de tous les pays : Européens, Français surtout, coudoyant l'indigène avec une insolence bienveillante de conquérants, et Françaises en robes de soir, promenant lentement leurs épaules sous la convoitise des hommes; Asiatiques de toute l'Asie... ». ... Chaque soir à Saint Louis (du Sénégal), c'était le train de vie des petites villes coloniales... Après le coucher du soleil, quelques femmes que la fièvre avait épargnées promenaient des toilettes européennes sur la place du gouvernement ou dans l'allée des palmiers jaunes... Cela jetait une impression d'Europe dans ce pays d'exil. Sur cette place du gouvernement, bordée de symétriques constructions blanches, on eût pu se croire dans une ville européenne du Midi... » L'auteur décrit une vie « mondaine », où les Européennes sortent de leurs habitations coloniales pour une promenade et déguster un thé ou une glace à l'ombre d'une varangue, d'une véranda ou d'une terrasse. En somme, les clichés d'une vie douce et facile qui ne correspond guère aux réalités vécues par la majorité des expatriées. Ces quelques lignes confirment l'existence d'une société hiérarchisée où les Européens (3000 en 1902) vivent le plus souvent entre eux. Saïgon, décrite par de nombreux écrivains, devient

française en 1859 et acquiert la réputation d'être la perle de l'Orient en raison des nombreux aménagements réalisés à la demande des administrateurs et gouverneurs dont la célèbre Poste centrale de style éclectique. On retrouve à Alger ces différenciations sociales, avec les vifs contrastes entre la casbah et la koubba ou Saint-Eugène où les Européens se regroupent.

Pour aller plus loin

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, (dir), *L'Afrique occidentale au temps des Français. Colonisateurs et colonisés (c. 1860-1960)*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui/Histoire contemporaine », 1992.

LAWS Bill, *50 plantes qui ont changé le cours de l'Histoire*, Rennes, éditions Ouest-France, 2011.

ROBERT-GUIARD Claudine, *Des Européennes en situation coloniale. Algérie, 1830-1939*, Aix, Presses universitaires de Provence, 2009.

SURUN Isabelle (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des empires (1860-1960)*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2012.

Duras

L'Empire français, étendu sur de multiples territoires, marque de son sceau l'Indochine française. De nouvelles terres et des espérances de promotion sociale s'annoncent. Le couple d'enseignants Donnadiou embarque pour l'aventure. Leur fille Marguerite voit le jour en 1914, à Gia Dinh près de Saigon, et grandit sur cette terre d'Asie oscillant entre pauvreté et aisance. Sa sensibilité de plume est fortement marquée par son exil.

Questionnements autour de l'exil durassien

Qu'emporte-t-on avec soi en quittant la terre natale si ce n'est une mémoire du temps vécu, une vision contrastée du monde et de ses valeurs? Son regard d'exilée transmet les affres et petits bonheurs des coloniaux, les difficultés des colonisés, un art de vivre entre deux univers. Fille de la colonie indochinoise, que révèle Marguerite Duras de sa vie et de la réintégration au pays dont elle porte l'identité? Face à quelles contraintes de **socialisation*** se retrouve-t-elle

en métropole ? S'exprimer, sans doute est-ce le chemin choisi pour advenir à sa propre personnalité : « Moi, c'est moi. », proclame-t-elle. Une plume naît, « écrire, c'était la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantait. Je l'ai fait. L'écriture ne m'a jamais quittée. » Avec elle, l'histoire d'une époque surgit, celle du déclin d'un Empire.

L'exil territorial

Mais qui êtes-vous donc, « *la Duras* », sous ce pseudonyme ? Ce nom reste un clin d'œil choisi en mémoire de son père mort de dysenterie, fréquente dans les colonies, additionnée à des problèmes pulmonaires. Sa fille s'attribue le nom d'une commune du Lot-et-Garonne voisine de la maison paternelle. Marguerite Donnadiou-Duras, femme de lettres, s'exprime en langue française et non en vietnamien qu'elle parle pourtant, est dramaturge, scénariste, réalisatrice, mais avant tout, fille de l'exil. « L'exil n'est pas seulement l'apprentissage d'un nouveau territoire, c'est aussi celui de la soumission à la subordination, une sorte d'obligation de réserve », selon Marlène Amar dans *La femme sans tête*. Changer de territoire, s'adapter à des paysages nouveaux et à des mœurs constitue une véritable aventure. La subordination de Duras dotée d'un caractère trempé, d'une puissante force de vie, fait place à la révolte et au militantisme. Depuis l'enfance, les injustices la révoltent. Sans doute blessée de porter des combats qui vous dépassent, vous vous engagez, tractez, révolutionnaire dans l'âme. Votre regard est chargé de l'injustice vécue par les proches face à l'administration coloniale, mais aussi de celle des autochtones, mal traités, méprisés. Le père décédé, les épreuves pèsent sur la jeunesse de Marguerite. Si elle ne se soumet qu'à son bon vouloir, l'obligation de réserve de Duras passe par l'écrit qui « rend le son de l'âme ». Écrire, « c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit. ».

Entre amour et désespoir

Duras, c'est avant tout l'expression de la souffrance entre amour et désespoir. L'exil représente le marqueur central d'une production protéiforme, celle d'une inlassable et inclassable autrice qui produit une œuvre sous de multiples formes : livres, théâtre, films, direction d'artistes. Elle propose un regard sur le monde nourri par l'expérience d'un ailleurs, celui de la traversée d'un siècle tumultueux et de sociétés qui se croisent sans vraiment se rencontrer. Dotée d'une sensibilité exacerbée, elle affirme avec force dans *Outside*, « je n'avais pas de patrie » rejoignant en écho le propos de Gaël Faye, exilé du Burundi qui écrit dans *Petit Pays* « En revenant sur les traces de mon passé, j'ai compris, j'ai compris que je l'étais de mon enfance... » Du *Barrage contre le pacifique* qui insuffle le dégoût de l'injustice, met la misère humaine à portée de rizière, à *L'Amant*, prix Goncourt en 1984, tabou du mélange socio-ethnique. *La Douleur* dévoile le retour des camps nazis, la tragédie d'une vie. Le ressenti des tourments et des joies y est consigné entre fiction et réalité, souvent au seuil de la folie. Sa terre, c'est l'Indochine française dont elle restitue les mœurs coloniales « ... la violence meurtrière des autorités coloniales qui, au nom du profit, laissent mourir des milliers de paysans... leurs duretés, les rapports de domination et les exploitations de tous ordres, les soumissions... en construisant des routes, au milieu des marécages, sous un soleil de plomb. On enchaînait les hommes les uns aux autres... » écrit Laure Adler. Sont exprimées la moiteur de l'air, les senteurs et saveurs, faune et flore, le clapotis inextinguible de la mer destructrice des terres et des vies. Univers entre construction imaginaire et réalité sociale d'une jeune fille qui se mêle aux enfants du pays, assiste aux subversions et aux luttes pour la survie, dans un espace où « le racisme règne avec son cortège de mépris et de brutalités... »

L'identité aux sources de l'œuvre

Le père disparu, une mère rigide, livrée à elle-même avec trois enfants, affronte la peur de manquer, choisit, pour faire face, la débrouillardise, doublée d'une liberté de mœurs. Un rapport à la sensualité sans retenue, un corps « marchandisé », sont les marques de leur enculturation « ... La petite n'a pas été violée, elle a été donnée par la mère à l'amant » selon les révélations issues des archives de Claude Berri. La mémoire du manque ne lâche jamais cette autrice prolifique. Argent et écriture sont liés à jamais. Le dégoût de l'injustice marque l'œuvre et l'identité personnelle, entraîne une constante révolte sourde et puissante. Une vie de bohème, auprès de son premier époux Robert Antelme, avec une maison pleine d'amis de passage, des débats intellectuels permanents, autour d'une table ouverte aux effluves vietnamiens. Elle se consacre alors à l'écriture, encouragée par Raymond Queneau : « être écrivain, c'est un métier » pour nous faire vivre son exil à la fois ravageur et fructueux.

L'exil identitaire

Quand elle rentre en métropole en 1933, la guerre qui s'annonce prend en plein cœur sa jeunesse parisienne. Secrétaire au ministère des colonies en 1940, elle co-écrit avec Philippe Roques dans *L'Illustration* un article favorable à la colonisation : « ... L'indigène n'a jamais été traité en vaincu; non seulement nous avons des devoirs envers lui, mais nous lui reconnaissons des droits sociaux et politiques et surtout celui d'acquérir des connaissances nouvelles... », avant un engagement dans la résistance, une carte au PC, petite « tchékiste » affirmée et Robert son époux déporté à Dachau. Il en revient avec Jorge Semprun dans un état de délabrement physique et psychique alarmant et survit grâce aux soins de Marguerite. *La douleur* fonde l'écriture comme

méthode d'élucidation, celle d'une époque sans concession. Elle écrit ce qu'elle ressent et imagine, crée son propre style, ni Faulkner, ni surréaliste. Avec Dionys Mascolo son deuxième époux, père de son fils Jean dit Outa, elle écoute Robert raconter le calvaire des camps et se construit une identité de femme juive, « juifs s'ils avaient pu » souligne Laure Adler, rejointe dans cette analyse par Alain Vircondelet qui confirme le « complexe de judaïsation... pour dire ça, l'extermination du peuple juif, pensée, planifiée et au-delà de lui, juive pour dire l'exclusion, l'autre toujours rejet... » La personnalité inscrite entre deux cultures conduit Marguerite à une liberté de choix tant dans ses amours que dans ses orientations politiques. Elle quitte le Parti communiste en 1947, avant d'en être vivement exclue en 1950, ce qui ne l'empêche pas de se sentir communiste jusqu'au bout de la vie. Elle se construit un mental de minoritaire, proche de ceux qui souffrent : le colonisé maltraité, le juif anéanti. Comme une « exaltation qui faisait de la judéité une essence supérieure, une valeur cardinale et qui liait cette judéité rêvée avec l'adhésion à un communisme fortement idéalisé lui aussi », selon Laure Adler. Cette construction rêvée imprègne de nombreux romans et constitue un fil conducteur pour la compréhension de certains thèmes, de personnages comme Aurélia Steiner ou Lol V. Stein. Elle parcourt son travail entièrement avec une sorte d'identification tout au long de son existence. Ainsi, elle avoue, dans *Le monde extérieur* : « ... Je peux écrire sur les juifs dans les fictions, dans les romans, les films. Mais les juifs de mes romans, de mes films, ils se taisent comme moi... » avec un livre de chevet permanent : la Bible.

L'exil intérieur

Déracinée, loin de sa terre natale, de ses premiers repères, fondateurs de sa personnalité, Marguerite cuisine par plaisir, à la vietnamienne, se repaît à Trouville du sac et du ressac de

la mer, navigue d'un endroit à l'autre, peut-être sans jamais se sentir chez elle ou à sa place, de sa maison de Neauphle-le-Château à son adresse parisienne, 21 rue Saint-Benoît. Le déficit affectif lié à la froideur d'une mère pourtant aimée, la conduit de bras en bras, jusqu'à l'oubli de soi dans l'alcool, l'effondrement intérieur. Imbibée de souffrance et de révolte, militante contre les injustices criantes, dont celles des colonisations, elle est en première ligne pour le retrait à marche forcée, notamment en Algérie. Entre deux scénarios, des directions de comédiens ou d'acteurs, caméra au poing, elle filme la vie, imprégnée de lumière et de terres lointaines qu'elle transfère ailleurs. Puis, elle s'effondre. Dépression et boisson, solitude et angoisse la conduisent aux limites de la folie, en cures de désintoxication, aux portes de la mort, dans un oubli de soi profond, absolu. Émergents, entre écriture et réécriture permanente, les souvenirs d'un temps passé demeurent. Flashes de couleurs et de personnages entrevus dans une vie première peuplent son abandon. Un univers désormais lointain vit en elle qu'elle restitue par l'imagination, la recreation du temps et de l'époque. Monde fondateur, à jamais éloigné, toujours en elle, marqué par les excès de domination, les peurs, les agressions vues ou vécues, parallèle au calvaire infligé par l'Allemagne nazie à une population à laquelle elle s'identifie. Elle crie ce qui conduit la folie humaine, la donne à voir dans des cadres relationnels, parfois amoureux ou sournois, jusqu'à la filmer. Avec une énergie incroyable, un sens profond de la survie, elle rebondit à chaque fois. Le besoin d'argent, de beaucoup d'argent, la fait sortir du marasme par à-coups. Elle s'étourdit de travail, revisite un monde jamais effacé, produit dans un corps à corps parfois infernal avec le texte, les mots, la langue. Celle que l'on surnomme « le chat », à cause de son air à la fois câlin, nostalgique et rieur, mais aussi de ses yeux d'un vert mordoré, tombe et se relève, laisse sa trace, celle d'une sans

patrie revendiquée, vibrante de l'ailleurs natal, criante de ses injustices et de ses dérivés.

Une plume tourmentée

L'écriture de Duras est liée à l'offense vécue par les siens à la mort du père, la spoliation d'une part des économies maternelles contre des terres stériles, l'enrichissement parfois scandaleux de certains coloniaux exploités. Fille des colonies, elle soutient la maison d'Israël. Ces injustices vues et vécues fondent sa révolte intérieure et structurent identité et écriture. Sa plume reflète les brisures de l'âme saisies à travers le prisme d'une poétique de l'osmose, écriture du soupir et du malheur merveilleux, puissance de la plume dans la langue de l'impuissance. Chez Marguerite Duras, la solitude et l'alcool se mêlent au désir d'éternité, suscitent, derrière l'instinct de survie, une créativité débridée pour faire face à des chemins brisés et difficilement respirables. Ils la condamnent à écrire sans fin. Sa plume interroge sans doute les biais invisibles de l'intégration ou de la réintégration au pays d'origine et donne à comprendre pour partie le monde d'aujourd'hui.

L'exil ne laisse jamais les êtres humains indemnes de ressentiment, parfois de nostalgie. Il peut conduire à l'agressivité tournée contre soi-même, parfois à l'auto-destruction ou se retourner contre les autres. Duras s'éteint en 1996, et, « ce qui reste de Marguerite, c'est son rire », selon les mots de Laure Adler.

Pour aller plus loin

ADLER Laure, *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard, 1998.

DALLOZ Jacques, *La Guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Seuil, 1987.

DURAS Marguerite, *Un barrage contre le pacifique*, Gallimard, 1950.

DURAS Marguerite, *Outside*, P.O.L, 1981.

DURAS Marguerite, *L'Amant*, Éditions de Minuit, 1984.

DURAS Marguerite, *La Douleur*, P.O.L, 1985.

DURAS Marguerite, *Le Monde extérieur. Outside 2*, P.O.L, 1993.

DURAS Marguerite, *Écrire*, Gallimard, 1993.

GLAUDES Pierre, (dir), colloque de Cerisy-La Salle, août 2014.

KNIEBIEHLER Yvonne, GOUTALIER Régine, *La femme au temps des colonies*, Paris, Stock, coll. « La Femme au temps de... », 1990.

ROQUES Philippe, DONNADIEU Marguerite, *L'Empire français*, Paris, Gallimard, NRF, 1940.

VIRCONDELET Alain, *Pour Duras*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

Exils

Colonisation et quêtes d'indépendances sont intimement liées à la notion d'exil, de migrations souhaitées ou imposées. Les pluralités de déplacements temporaires ou définitifs ont eu un impact psychologique, voire traumatique sur les peuples. Les effets inscrits dans les mémoires féminines sont parfois passionnels et dramatiques, d'autres un peu enfouis et resurgissent au fil de la vie ou lors de choix symboliques d'une nation.

Exils voulus

Quitter sa terre et les siens, espérer un avenir meilleur pousse à partir comme fonctionnaire, institutrice ou infirmière ou à devenir agricultrice lors de la construction de l'Empire colonial. De jeunes femmes rejoignent leur époux administrateur ou fonctionnaire pour vivre de façon plus ou moins heureuse hors de leur pays d'origine. Des hommes et leurs épouses, avec parfois des fonctions militaires, à l'esprit aventureux ou qui n'ont rien à perdre, quittent les

rives de la France, armés d'un léger bagage. Dès 1837, la famille de l'écrivaine Marie Cardinal s'implante en Algérie, plus tard celle de l'actrice Nicole Garcia ou encore celle de la réalisatrice Josée Dayan. Ils sont nombreux, femmes à leurs côtés, à s'implanter dans un ailleurs à construire ou à reconstruire... Des groupes se constituent, s'adaptent, changent leurs habitudes. On refait société, autrement, au contact d'autres cultures. Venues d'Italie, d'Espagne, d'Alsace, ces familles s'implantent sur des terres proposées par l'État, et accompagnent ceux et celles qui assurent l'encadrement administratif militaire, commercial. Exilées volontaires ou forcées, toutes se sont inscrites dans des communautés et si certaines d'entre elles se sont parfois enrichies, d'autres ont subi des désillusions.

Découvrir l'inconnu et choisir l'exil. Peu de voyageuses françaises, à la différence des hommes, ethnographes et explorateurs se sont lancés. Pourtant, une femme, Raymonde Bonnetain, fait figure d'exception pendant un temps. Ni exploratrice ni aventurière, Raymonde est pourtant la première Française à atteindre en 1893 les rives du Niger. L'épouse du romancier naturaliste Paul Bonnetain accompagne son mari en mission officielle au Soudan colonial (Sénégal, Mali, Guinée) contre l'avis général. Cette jeune Parisienne vit cette expérience marquante et surprend dans cette région de l'Afrique subsaharienne. En rédigeant son *Journal*, elle n'a de cesse d'observer et de décrire le quotidien des populations autochtones, mais aussi la pratique coloniale elle-même. « On ne colonise pas par le fusil, mais par les femmes... » D'autres, nombreuses, vont suivre, surtout après la création de la société féminine d'émigration en 1897 et partir parfois durablement vers ces terres inconnues, ainsi, l'épouse de Georges Maspero qui suit et épaulé son époux dans ses travaux et recherches en Asie.

Exils contraints

L'exil est dû parfois à un contexte politique spécifique. En mai 1917, après 20 ans d'exil, Ranaivalona III s'éteint à Alger. En 1882, quand les tensions s'avivent avec la France, la dernière reine malgache aux pouvoirs surtout symboliques s'associe à la forte résistance des oligarques qui l'entourent. Son refus catégorique de la mainmise de la France sur Madagascar après le long conflit de 1885 à 1896 entraîne son arrestation par Gallieni en 1897. La décision de l'exiler définitivement en raison de mouvements de résistance des Menalamba, de la crainte de complots antifrçais et de la mort de missionnaires français la transforme en icône. Encore aujourd'hui, elle incarne dans les mémoires la nation malgache et l'opposition politique à l'impérialisme colonial européen. Sa dépouille réclamée par les autorités malgaches rentre en 1938 et est déposée à Antananarivo dans l'ancienne demeure royale devenue musée. Elle incarne une vision emblématique de la résistance malgache. Dans l'entre-deux-guerres, des nationalistes malgaches ont initié le mouvement « Mitady ny very » (chercher ce qui a disparu) de mise en lumière du passé de Madagascar.

Exils et déracinements

Les exils ont généré tout à la fois des espoirs, mais aussi des souffrances, des **ressentiments*** et des traumatismes inscrits dans les mémoires individuelles et dans la mémoire collective. À la fin de la Seconde guerre mondiale, dans le contexte de la fin de l'occupation japonaise et de la déclaration d'indépendance du Vietminh le 2 septembre 1945, les rapatriements en provenance d'Indochine, moins renseignés que ceux qui concernent le Maghreb, s'effectuent en plusieurs temps. Tout d'abord, les rapatriements sanitaires des Français internés par les Japonais se généralisent à ceux

fuyant les combats entre le Vietminh et les troupes françaises. La seconde vague se déroule après de la défaite française de Diên Biên Phu en mai 1954, puis au moment des accords de Genève, actant l'indépendance du Vietnam, du Laos et du Cambodge. Entre 1947 et 1953, les retours ne dépassent pas 1000 à 1500 personnes par an et les flux d'arrivée continuent. Le chemin vers l'exil ne signifie pas forcément une réinstallation en métropole, et certaines familles partent pour d'autres destinations, dans l'océan Indien par exemple. Entre 1954 et 1956, plus de 15 000 personnes quittent l'Indochine, dont 7 à 8000 Eurasiens. Considérés comme des agents de la colonisation, ils vont vivre difficilement cette migration obligée sans être pour autant considérés comme des Français à part entière par l'administration.

Déplacements et expatriations

On le voit, les conflits pour l'indépendance provoquent des déplacements massifs aux conséquences majeures. L'exil forcé et le déracinement concernent aussi les Harkis et leurs familles. Lors du conflit algérien, entre 200 000 et 300 000 soldats et supplétifs choisissent de servir la France, engagés au sein de l'armée. Certains, au moment de l'indépendance, restent dans leur pays natal et sont parfois les cibles de l'ALN. 93 500 personnes quittent leur terre, mais l'accueil de l'administration et de l'État n'est pas à la hauteur des attentes. C'est d'abord et pour longtemps dans des camps dits de « recasement » comme celui de Bias (plus de 1200 personnes) qu'ils vont être « installés », maltraités, méprisés, et vont vivre dramatiquement cet exil. 75 hameaux forestiers et 42 cités urbaines sont aussi ouverts. En 1965, 22 000 personnes peuplent ces « zones marginalisées », tandis que près de 32 000 personnes s'intègrent dans la communauté française avec l'aide d'associations ou seules. Plus d'un demi-siècle plus tard, la journaliste Dalila Kerchouche, née en 1973

derrière ces barbelés, dans un documentaire *Bias, le camp du mépris* cherche en 2022 à exprimer, à partir de témoignages très poignants, toutes ces violences que la République française commence à reconnaître. Depuis 2003, le 25 septembre est choisi comme journée du souvenir.

L'exil concerne aussi ces milliers de Français et Françaises nés en Algérie, contraints à partir de toute urgence dans le traumatisme de la fin de la guerre. L'historien Jean-Jacques Jordi, dont la famille est originaire des Baléares et s'est installée en Algérie très tôt, a reconstitué dans plusieurs livres ce passage de l'exode à l'exil. Cette période pousse souvent dans la précipitation, ces familles françaises installées depuis plusieurs générations, très diverses par leurs origines et leur condition sociale, à rentrer, pour la plupart en bateau avec quelques valises et à vivre un déchirement, des souffrances et un accueil aléatoire : « on ne voulait pas de nous... », dans une « France frileuse ». Il faut alors vivre, revoir son univers, ses priorités et s'intégrer au mieux.

Les extraits de témoignages qui suivent confirment combien chaque personne construit sa propre mémoire, plus intime, sensible, plus ou moins douloureuse aussi. Ancrés depuis la jeunesse, ces souvenirs d'exils, souvent enfouis ou non dits, soulignent le poids tenace des déracinements, avec lesquels il convient de vivre, en introduisant la distance indispensable.

Exils et mémoires

Trois femmes porteuses de mémoires individuelles Une enfance liée à l'exil

Chagrins et fiertés

« ... Je suis née avec le combat pour l'indépendance de l'Algérie, un an après la création par mon père, Messali Hadj, du parti du peuple algérien (PPA). Ma première sortie fut pour faire sa connaissance en prison. Au lieu d'aller au square, j'ai grandi dans les parloirs. J'avais bien un père, mais pas de papa, il était derrière les barreaux. Sur ses 76 années de vie, il n'en a eu que 25 en liberté. J'ai vécu la discrimination. À Alger, elle était générale, écrasante. On ne pouvait pas aller du square Bresson dans les quartiers français. Et puis, j'étais la fille de Messali... »

Sa filiation avec le leader nationaliste a généré, dans sa mémoire, le sentiment d'exclusion. Quand elle évoque le parcours et les combats de ses parents, ce dont elle est fière, elle mesure les sacrifices de sa mère Emilie Brusquant, toujours présente à ses côtés.

« ... Mon père a réclamé l'indépendance dès 1927. C'était un précurseur, parti en France pour son service militaire, il y a rencontré ma mère... Ensemble, ils fréquentent les meetings, participent à la création de l'Étoile nord-africaine proche du PCF. C'est le congrès anti-impérialiste de Bruxelles en 1927 qui projette Messali dans le grand bain. Il y rencontre Nehru avec qui il sera lié jusqu'à la fin de sa vie, Hô Chi Minh, un temps son ami. Il devient le pionnier de la décolonisation. Et il le paiera toute sa vie. Le rôle de ma mère fut exceptionnel. Dès 1934, son mari en prison, elle continue seule le combat. C'est elle qui a créé le drapeau algérien... Ce pan de l'histoire est absent des manuels

scolaires algériens! On a effacé Messali du combat pour l'indépendance. La version retient le FLN, c'est tout... »

Extrait du livre de Messali Benkelfat Djanina (1938 -) *Une vie partagée avec Messali Hadj, mon père*, publié en 2013

De retour au Vietnam

Une double culture

1954, après la chute de Diên Biên Phu, Norma, fillette franco- vietnamienne est envoyée en France par son père et vit intimement l'exil. En 2004, devenue hôtesse de l'air, elle embarque pour Hanoï et livre les impressions pleines d'émotions d'une femme à la double culture.

« ... Tout à l'heure, lâchée dans la ville, je serai une inconnue certes, mais pas une étrangère. Fini les monologues avec mes racines : parler enfin avec eux, ces Asiatiques dont la langue pure se heurte à la mienne, enrichie ou appauvrie par des mots français... Musicalité des voix, odeur du riz gluant, parfum léger des fruits à maturité, chatolement des Ao Dai (tuniques traditionnelles) épousant les mouvements des corps graciles, je ferme les yeux pour mieux savourer ces sensations de réconciliation avec ma seconde nature. Une joie paisible, tiède, coule doucement en moi. Je reconnais l'Indochine, "résidence supérieure" de mes aïeux... Je hume cette atmosphère coloniale si particulière, mélange de nonchalance et de discrétion, de curiosité courtoise. Un air d'Europe, de France, est perceptible dans les belles avenues... Mes parents ont refermé la porte sur l'Indochine. Je viens tout juste de l'entrebâiller... »

Le Monde, dossier thématique « la France de l'intégration heureuse », octobre 2005, n° 87, page 26.

Une artiste se souvient

Nostalgie et souffrances retenues

« ... Mon père, instituteur, était communiste comme beaucoup d'intellectuels de l'époque. En 1956, il a été arrêté chez lui à 7 heures du matin. La police le soupçonnait d'être en contact avec des nationalistes algériens. Il a été envoyé au camp de Lodi, près de Médéa. Je jouais au théâtre à Paris. J'ai remué ciel et terre. J'ai appelé Pierre Lazareff, le patron de France – Soir qui connaissait Jacques Soustelle, ancien gouverneur général de l'Algérie. Je ne sais pas si c'est pour ça, mais mon père a été libéré un mois plus tard. Il a aussitôt quitté l'Algérie avec ma mère pour s'installer dans le sud de la France...

Je suis retournée en Algérie une seule fois en 1968 quand Marcel Bozuffi, mon mari tournait Z... J'ai pleuré quatre jours. À l'aéroport, le douanier a déchiré mes journaux quand il a vu sur mon passeport que j'étais née à Alger en 1933. Je ne reconnaissais plus mon Algérie, il n'y avait que des ruines sur les souvenirs, les maisons de ma grand-mère, de mes oncles et tantes à Tipaza étaient détruites... Il m'arrive encore des lettres de menaces. Quand je jouais Sonate d'automne au théâtre, j'ai reçu deux enveloppes remplies de photos de corps suppliciés. J'ai commencé à lire. "Voilà ce que vos amis du FLN..." Mon habilleuse m'a dit de tout déchirer... » Françoise Fabian

FUNÈS Nathalie, « Mon Algérie, par Françoise Fabian : "Je suis revenue une fois. J'ai pleuré pendant quatre jours" », *Le Nouvel Observateur*, Dossier « Mémoires d'Algérie », janvier-février 2021, n° 2935, page 33.

Quelques chiffres

- **1945-1990** 45 000 personnes, femmes, enfants et hommes viennent d'Indochine.
- **1947-1953** 1000 à 1500 par an.
- **1954-1956** 15 000 dont 8000 Eurasiens.
- **1961** environ 100 000 Harkis et Harkettes (femmes combattantes anti-FLN, celles de Catinat ont été tuées en 1962), hommes et femmes 20 000 à 50 000.
- **1961** 150 000 rapatriés rentrent d'Algérie.
- **1962** (mai-juin) 450 000 rapatriés rentrent en Métropole.
- **1962-1965** 1 Million environ. Beaucoup vont rester à Marseille et dans sa région, environ 20 %. Sur 130 000 Juifs installés en Algérie, 100 000 rentrent en métropole.
- **1962-1984** 2000 enfants réunionnais déplacés et exilés en Creuse.

Pour aller plus loin

BARRIER Marie-France, *Ranavalona, dernière reine de Madagascar*, Paris, Balland, 1996.

BAUSSANT Michèle, *Pieds-noirs : mémoires d'exils*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2002.

BESNACI-LANCOU Fatima, *Nos mères, paroles blessées. Une autre histoire de Harkis*, préface de Claude Liauzu, Léchelle Zellige, 2005.

CARRERA Hyacinthe (dir.), *Exils*, Presses universitaires de Perpignan, 2010 [disponible en ligne].

DARD Olivier et DULPHY Anne (éd.), *Déracinés, exilés, rapatriés? Fins d'empires coloniaux et migrations*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « Pour une nouvelle histoire de l'Europe », volume 12, 2020, réédition en 2022.

ELBE Marie, *À l'heure de notre mort*, Paris, Albin Michel, 1992.

JORDI Jean-Jacques, HAMOUMOU Mohand, *Les barkais, mémoire enfouie*, Paris, Autrement, coll. « Français d'ailleurs, peuple d'ici », 1999.

JORDI Jean-Jacques, *Idées reçues sur les Pieds-noirs*, Paris, le Cavalier bleu, coll. « Idées reçues », 2018.

MOHIA-NAVET Nadia, *De l'exil. Zebra, une femme kabyle*, chène-bourg, éditions Georg, 1999.

VERDES-LEROUX Jeanine, *Les Français d'Algérie. De 1830 à aujourd'hui - Une page d'histoire déchirée*, Paris, Fayard, 2001.

ZYTNICKI Colette, *Un village à l'heure coloniale. Draria, 1830-1962*, Paris, Belin, 2019.

Musées et mémoires, par exemple : la maison mémoire d'Ongles, LaMhemo (Basse-Alpes), <https://mhen.org>.

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/>

www.ecpad.fr : établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense.

Famille

Au cœur des sociétés coloniales, la famille occupe une place centrale. Les autorités vont chercher à encadrer, éduquer et à modifier ses **structures hiérarchisées*** et ancestrales. La coexistence entre deux univers génère des difficultés à surmonter, mais certaines femmes, au cœur des mouvements de résistance, font bouger les modèles sans remettre en cause le système dans sa globalité.

La famille, fondement majeur de l'ordre social

Dans l'univers colonial, la famille constitue le noyau essentiel autour duquel se tissent tous les liens sociaux et la vie au quotidien. Elle est organisée à partir de fonctions spécifiques aux femmes inscrites dans des coutumes très anciennes. Dans ses écrits sur les Aurès, Germaine Tillion souligne celles qui renvoient aux rites d'origine religieuse et excluent les femmes des propriétés rurales : « ... le fait de déshériter leurs filles et celui de ne donner aucun douaire à leurs épouses sont des manquements que le Livre sacré interdit

beaucoup plus sévèrement qu'une entorse au Ramadan... Courageux, mais intimidés, les hommes de loi conseillèrent de léguer les terres à Dieu lui-même, par écrit, sous réserve que, en attendant il en prenne possession (le plus tard possible), ce soient les descendants en ligne masculine du testateur qui en aient la jouissance... » dans *Il était une fois une ethnologie*. Autre pratique traditionnelle, les habitudes matrimoniales dans les campagnes. « ... Le mariage endogame permet de tout garder : les filles et les profits, mais il prive de ses beaux-frères qui, par-delà les rivières et les collines, vous reçoivent et vous aident. Il empêche aussi de finir élégamment les guerres par un mariage-fête au lieu de les achever dans un massacre général... » Toutes ces mutations, parfois rapides vont générer des tensions et des incompréhensions sociales et culturelles.

Des pratiques bousculées

La colonisation va modifier, de manière rapide et brutale parfois, les codes, les structures, en particulier la répartition et la possession des terres agricoles, sources de revenus pour les familles paysannes des Aurès, de Kabylie, d'Indochine ou de Madagascar. Dès 1863, sur les terres malgaches, la présence de filons d'or va priver des communautés paysannes de 300 hectares de terres distribuées à des colons européens. Les femmes, ouvrières agricoles, vont devoir s'adapter et accepter de travailler pour des planteurs ou des familles de colons. Différentes formes familiales coexistent et perdurent souvent, y compris une fois les indépendances obtenues. Familles nucléaires ou souvent polynucléaires très élargies avec la présence des ascendants, et des familles de colons ou de résidents, des célibataires souvent, car la part des Européennes reste longtemps réduite : en AOF, en 1933, 0,04 % de la population totale selon Pascale Barthélémy. Ces « coloniales » sont des voyageuses, des femmes

d'administrateurs, de médecins, de militaires et ont pour la plupart choisi ce départ vers des terres lointaines. Après 1945, elles sont plus nombreuses à disposer d'une profession souvent paramédicale ou administrative. Ces femmes, qui ont parfois laissé des récits sont conscientes de vivre une autre vie, de découvrir d'autres univers sociétaux. Si elles ne comprennent pas les mouvements anticolonialistes, certaines reconnaissent des mises en situation inhumaines, comme le travail forcé.

Métissages

Des familles mixtes vont apparaître, sans qu'elles soient encouragées. Quand le mariage concerne un officier et une femme annamite, l'accord est soumis à la hiérarchie militaire. Les enfants métis, malgré l'existence de préjugés réels et persistants, vont pourtant souvent s'intégrer dans la société française coloniale. Dès 1894, l'anthropologue Émile Masqueray le souligne dans son livre *Souvenirs et visions d'Afrique*. Il raconte son émouvante rencontre avec le fils métis de Louis Michel Morris : « Oui, dis-je, je pense à lui en vous regardant, mais il y a chez vous quelque chose d'inexplicable. - Quoi donc ? - La couleur ou l'expression de vos yeux. - Vous ne saviez donc pas que ma mère est arabe... » Cet autre témoignage souligne les contraintes qui pèsent sur ces enfants devenus adultes. En 1926, Louis L., dans une lettre au gouverneur général de l'Indochine écrit :

« ... Comme tout le monde le sait, je suis un métis abandonné, non reconnu. Mon papa, un certain nommé L. était soldat du 9^e colonial en garnison à Hué... Il avait quitté la ville lorsque j'étais encore un petit bébé dans le ventre de ma mère et je ne l'ai jamais vu... Cependant, ce fut grâce aux largesses de la société de protection des métis abandonnés qui durant dix ans, 1901-1910, m'avait donné un secours mensuel de 3 piastres que j'ai pu

fréquenter quelque temps le collège Quôc – Hoc et j'ai pu ainsi acquérir les premiers éléments de la langue française qui auraient dû être ma langue maternelle... »

Bien sûr, on observe de grandes disparités géographiques d'Alger à Saïgon ou Madagascar où les métissages sont plus fréquents sans être nécessairement acceptés, à la différence de l'Algérie, où l'on compte entre 1873 et 1915, 400 mariages mixtes seulement. Ces unions métissées entraînent parfois des violences extrêmes, en particulier des féminicides dus aux chefs de famille réticents ou aux amants éconduits. L'historien Gwénael Murphy décrit ces faits divers tragiques que l'analyse des archives juridiques de la Nouvelle-Calédonie entre 1860 et 1940 ou de la presse locale, *La France australe* ou le *Bulletin du commerce*, révèlent avec toute leur brutalité :

« ... L'horreur atteint son comble avec la torture subie par Kanijo Topu, dans la tribu de Taiwanède, sur l'île de Maré, en janvier 1914. Son époux, Modikaï, lassé "de la voir courir après les hommes" et qu'elle s'oppose incessamment à son autorité, assomme sa compagne à coups de bâton, dans leur case commune, après un déjeuner. Malgré les tentatives d'intervention de plusieurs femmes de la tribu, il la traîne en dehors de la case et verse sur elle cinq litres d'eau bouillante sur tout le corps, semant l'effroi parmi les spectatrices qui s'enfuient, sauf deux d'entre elles qui l'empêchent de continuer. Kanijé agonise en "hurlant de douleur" pendant près de deux semaines. L'homicide conjugal sera sanctionné de dix années de travaux forcés... »

Des modèles différents avec un point commun, le patriarcat

Des normes opposées cohabitent donc des deux côtés. Les mariages arrangés et la polygamie, « un danger social » selon des administrateurs, admise dans nombre de territoires

sous la tutelle coloniale ne correspondent pas au modèle dominant de la métropole. Elle est pourtant tolérée parfois, car elle génère un potentiel de main-d'œuvre... Des femmes dénoncent ces traditions. En 1924, Manoubia Ouertani dénonce le voile. Puis, en 1929, Nadjet Ben Othman et Habiba Menchari apparaissent volontairement dévoilées sur la tribune publique du Parti Destour à Tunis. Une façon publique de dénoncer ces coutumes anciennes.

L'historienne Catherine Coquery-Vitrovitch dans un volume qui rend compte de sa longue découverte de l'Afrique en 2021 raconte un moment partagé quand le maître de maison se confie :

« ... Ainsi, une expérience dans le Gabon intérieur : à Lastoursville, il y eut dîner chez le sous-préfet et ses trois épouses, avec des bananes pilées et du poisson qu'il venait de pêcher et qu'elles avaient cuisiné. Il décrit avec précision les modes Fang du mariage : une affaire entre parents, où l'on fait force palabres en offrant de gros cadeaux au futur beau-père, et surtout, un poulet, rite sacré. Lui-même, disait-il "quand j'épouse une femme", je la choisis en me promenant dans le village, je l'étudie et j'envoie mes parents régler la palabre... »

La société coloniale est souvent composée de milieux et de traditions disparates, sources de malentendus et de dissensions.

Le poids du religieux

Le chercheur Vincent Gourdon souligne aussi ces tensions dues aux oppositions entre la loi civile coloniale contraignante et les règles ou principes religieux locaux fortement ancrés dans les mentalités animistes ou musulmanes. Des organisations familiales ancestrales, des rites qui placent les femmes dans une posture de dominées restent en vigueur

au milieu des années soixante, comme le rapporte aussi Catherine Coquery-Vitrovitch dans son livre paru en 2021, *Le Choix de l'Afrique* :

« ... La place des femmes dans la société était en zone rurale manifestement secondaire en dépit de leur rôle central dans le travail agricole et le commerce. En Centre Afrique, je pus même photographier en 1965 au marché deux jeunes femmes Baya portant exactement le même costume que celles dont j'avais trouvé la photo dans les archives de 1905 : un pagne de feuilles suspendu à la ceinture devant et derrière, ce qui leur permettait de changer de robe à peu de frais... Cette tournée fut une des rares fois où je pus photographier des personnages sans doute parce que ces femmes n'avaient jamais vu d'appareil photo et ne savaient de quoi il s'agissait... »

Des conditions sanitaires et sociales rudes

Santé et éducation : voilà deux des priorités majeures affichées par l'État, mais la réalité coloniale s'avère délicate. Le rapport présenté en 1938 par une inspectrice envoyée en mission, Denise Moran-Savineau, confirme les obstacles à la mise en œuvre d'une politique sanitaire efficace, malgré la création de l'AMI (assistance maternelle infantile). Des efforts de vaccination sont opérés, mais demeurent sporadiques, le sous-encadrement reste la règle jusqu'en 1950. Selon Anne Hugon, cinq hôpitaux fonctionnent en AOF en 1921 et 12 en 1937. Et surtout, une mortalité infantile très élevée avec plus de 400 pour mille se maintient, mais avec des données chiffrées sujettes à caution. Des maladies endémiques – tuberculose – paludisme-lèpre-gale restent très répandues malgré la création de dispensaires. Des actions localisées comme la mission sanitaire initiée par Charles Le Myre de Vilers en Cochinchine ou le projet généreux des centres sociaux imaginé par Germaine Tillion pour l'Algérie entre

1955 et 1962, avec l'appui initial des autorités et d'assistantes sociales dévouées comme Nelly Forget ou des fonctionnaires locaux font évoluer la situation dans les villes. Il s'agit d'accroître l'éducation à la santé, de développer l'hygiène avec, par exemple, en 1958, la diffusion du fascicule pour inciter à baigner les bébés.

Entre maternités et politique, des femmes engagées

Document

Le docteur Jean-Marie Thiébaud a consacré un volume hommage à Françoise Légey, surnommée familièrement toubiba en Algérie puis doctoresse à Marrakech où elle s'est consacrée aux familles. Quand elle arrive, le docteur Émile Mauchamp, auteur d'un ouvrage sur la sorcellerie au Maroc, vient d'être assassiné. Sans doute est-ce cet événement qui la pousse à s'installer et en quelque sorte à prendre le relais pour se mettre au service des femmes. Pour elle, les protéger, les accompagner au nom de la préservation de la dignité de chacune sans tenir compte de leurs origines et de leur statut s'avère essentiel. Au contact direct des populations parce qu'arabophone, elle organise 20 000 consultations dans son infirmerie à Alger, dans la première décennie du xx^e siècle, et développe la même énergie à Marrakech.

Elle considère qu'une des tâches majeures du Protectorat français au Maroc est de parvenir à abolir toute forme de servitude, en particulier les pratiques ancestrales comme le système du harem. Son action est relayée dans un article du *New York Times* le 5 janvier 1913 sous le titre : « Pleads for Release of Moroccan Women; French Woman tells of Cruelties and Oppressions Due to Slavery and the Harem system ».

Une sage-femme militante

À Bamako, le grand portrait d'Awa Keita visible sur la fresque murale placée sur les hauteurs de Koulouba, « la colline du pouvoir », traduit la reconnaissance de son pays envers cette figure emblématique de l'histoire africaine, disparue en 1979. Née en 1912 à Bamako, Awa (Aoua) Keita étudie dès 1923 au « Foyer des métisses », sans l'être elle-même. Elle est soutenue par son père, ancien tirailleur convaincu de l'importance de la scolarisation des filles contre l'avis de sa mère – « tu vas te perdre ». Elle obtient, en 1931, fait rare, un diplôme de sage-femme à l'École de médecine et pharmacie de Dakar après son admission au concours d'entrée. Persuadée que son métier permet de soutenir les femmes, elle se consacre entièrement au service des familles et tient même parfois des réunions féminines dans les maternités où elle exerce. Elle fait partie de la première génération de **militantes*** anticolonialistes sans pour autant se déclarer féministe à ses débuts. En effet, selon Adame Ba Konaré dans son *Dictionnaire des femmes d'Afrique*, paru en 1993, comme d'autres, sans doute en raison des contraintes qui pèsent sur elles, son combat est d'abord anti-colonial. Son précieux témoignage, *Femme d'Afrique, la vie d'Aoua Keita par elle-même*, paru en 1975 chez Présence africaine, permet de saisir sa vie au service des droits humains. Une existence qui laisse peu de place à sa vie privée : divorcée deux fois, elle n'a jamais eu d'enfant. En effet, dès 1946, Awa adhère à l'Union Soudanaise du Rassemblement démocratique Africain (US-RDA) et y joue un rôle majeur. Elle renonce à la nationalité française en 1950 pour protester contre des mesures disciplinaires à l'encontre de fonctionnaires militants soudanais. Son combat pour défendre les droits s'amplifie. En 1957, élue au bureau des travailleurs du Soudan français (Mali), elle fait l'objet à plusieurs reprises des mesures disciplinaires. Après l'indépendance, en 1962, elle participe

à la rédaction d'un code en faveur des droits des femmes pour limiter la tutelle patriarcale qu'elles subissent et est à l'origine de la journée panafricaine de la femme. Consolider les familles par le développement de l'hygiène et de la santé et faire adhérer indirectement à la mise en place d'un système et d'un cadre politique et social différent, tels sont ses buts. Elle rejoint en cela d'autres compatriotes qui vont s'inspirer de son existence, moins connues, mais toujours efficaces dans la défense de femmes des Suds au cœur du système colonial et postcolonial. Fatou Sow, sociologue, lors d'un entretien pour la revue *Tiers Monde*, en 2012, n° 209, souligne le rôle moteur de cette première génération.

« ... Aoua Kéita... à mon avis, était avant tout le symbole de la lutte anticoloniale au Soudan français, comme nombre de grandes ancêtres que nous aimons célébrer. Aoua Kéita ou Alin Sitoë Diatta du Sénégal sont plus des figures de résistance à l'ordre colonial que des symboles du féminisme. Elles ont surtout montré la capacité de résistance des femmes à l'ordre colonial, avec leur engagement politique. À ce niveau, elles sont nos "héroïnes". Elles n'ont pas remis l'ordre patriarcal en question... »

Pour aller plus loin

KEITA Aoua, *Femme d'Afrique. La vie d'Aoua Keita par elle-même*, Paris, Présence africaine, 1975.

KNIBIEHLER Yvonne, GOUTALIER Régine, *La femme au temps des colonies*, Paris, Stock, coll. « La Femme au temps de... », 1990, chapitres 4 et 9.

ROLLAND Dominique, *De sang mêlé. Chronique du métissage en Indochine*, Bordeaux, Elytis, 2006.

SCHMIDT Nelly, *Histoire du métissage*, Paris, éditions de la Martinière, 2003.

SURUN Isabelle (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des empires (1860-1960)*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2012.

Femmes à l'épreuve de la colonisation et des indépendances

ZYTNIKI Colette, *Un village à l'heure coloniale. Draria, 1830-1962*, Paris, Belin, 2019.

Campagnes – Scolarisation

Guerres (au féminin)

Longtemps reléguées au silence ou à une représentation symbolique sur des insignes militaires ou des œuvres artistiques, les femmes, surtout lors des conflits pour l'indépendance, se sont engagées directement ou indirectement, avec détermination, dans des actions combattantes ou sociales.

Engagements et détermination

Nécessairement impliquées bien avant dans les guerres, on ne voit vraiment apparaître les femmes qu'en 1993, lors d'un colloque à Aix dans une intervention de Benjamin Stora. Pourtant, des deux côtés des belligérants, on remarque des femmes civiles ou non souvent engagées et déterminées. Proches des soldats de métier appelés ou engagés, des célibataires, des épouses d'officiers ou parfois d'anciennes déportées, souvent jeunes, exercent des fonctions d'assistance administrative et médicale. Si elles vivent les conflits souvent dans le désarroi ou la tristesse, elles réclament un peu plus de reconnaissance civile et civique comme l'infirmière Hélène

Carré Tornezy, active en Indochine de 1950 à 1952. D'autres combattent en particulier en Algérie, ou en Afrique de l'Ouest, complètent les actions militaires ou militent dans des syndicats ou associations.

Ainsi, 9190 femmes venues de métropole servent en Indochine, femmes auxiliaires engagées dans la marine, les marinettes, ou les AFAT dans l'armée de terre. Parmi elles, Yvonne de Galard, surnommée l'ange de Diên Biên Phu, née en 1925. Rapatriée en mai 1954, Yvonne fait la couverture de *Paris Match* le 5 juin 1954 et apparaît aussi dans un article du journal *La Croix* en 2011. Infirmière militaire engagée dans le corps des convoyeuses de l'air depuis 1952, affectée à sa demande au sein des troupes en 1953, elle reste la plus médiatisée et son parcours en fait une héroïne sans doute malgré elle. En mars 2014, dans un entretien au *Figaro* elle confie : « j'aurais tant voulu que Diên Biên Phu se termine autrement. » Yvonne va, au sein de l'hôpital de campagne, avec une vingtaine de Thaïlandaises et Algériennes venant du BMC, transformées en auxiliaires médicales, soigner les soldats, aider à l'évacuation, accompagner dans cette tourmente. Aucune des prostituées surnommées les *Marie Casse-Croûte* n'ont survécu à la captivité ou à la chute du camp. Fondatrice du mouvement laïque et œcuménique *Sève* avec son amie Marguerite Hoppenot, écrivaine et violoncelliste, elle affirme « éveiller l'homme à la dimension humaine et universelle. » On peut associer à ce destin hors du commun, Valérie André, médecin, née en 1922, parachutiste, pilote d'hélicoptère qui travaille à l'hôpital Coste de Saigon. Elle est la première femme promue générale au sein de l'Armée.

Une femme est encore plus connue en raison de son troisième mariage avec Jacques Massu : Suzanne Torrès (1907-1977). D'abord ambulancière au sein du groupe Rochambelle 2DB, commandant du corps expéditionnaire féminin en Indochine, Suzanne, ayant perdu deux enfants, choisit, avec l'assentiment de son mari, d'adopter lors du

conflit deux petits Algériens, Malika et Rodolphe avec l'objectif que d'autres couples imitent sa démarche. Elle tente, par des actions souvent restées discrètes, de temporiser, d'éduquer, d'éradiquer la violence. De retour en France, elle va au sein de l'AFJ (association française pour la jeunesse) essayer d'améliorer le sort des enfants des rues et des enfants de Harkis.

Combattantes et militantes au sein du FLN ou du Viet Minh

Sur les 336 000 combattants du FLN, on dénombre sans doute 10 000 femmes dont 19 % dans les maquis et 6 % militantes civiles. 77 % viennent du monde rural dont 34 % de Kabylie. Parmi ces volontaires restées la plupart anonymes, on dénombre plusieurs centaines de décès. Il leur est facile de se servir du changement d'apparence pour se fondre dans la foule, utiliser leur corps pour dissimuler des armes sous les vêtements ou encore se faire employer comme femmes de ménage pour disposer des renseignements, s'infiltrer ou assurer les tâches de liaison. Cet extrait du texte issu du Congrès du FLN du 20 août 1956 souligne clairement les rôles possibles pour les femmes : « Il est donc possible d'organiser dans ce domaine, avec des méthodes originales propres aux mœurs du pays, un redoutable et efficace moyen de combat : a) soutien moral des combattants et des résistants ; b) renseignements, liaisons, ravitaillement, refuges ; c) aide aux familles et enfants de maquisards, de prisonniers ou d'internés... » « Ces porteuses de feu » rompent les digues avec leur famille, leurs origines et trouvent souvent dans ces combats un idéal comme Zohra Drif, avocate et membre du conseil de la Nation jusqu'en 2016. En septembre 1956, Zohra dépose elle-même au Milk-bar à Alger une bombe qui tue trois femmes et fait une douzaine de blessés dont des enfants. Elle s'est toujours justifiée, y compris face à Danielle Michel

Chich, âgée de cinq ans et blessée au moment de l'attentat en précisant qu'elle « combattait un système et non le peuple français ». Plus connue que les nombreuses anonymes qui ont servi pour l'indépendance, médiatisée en raison du film que lui consacre Youssef Chahine, en 1958, *Djamila l'Algérienne*, Djamila Bouhired, née en 1935, devient cheffe d'une zone de commandement, membre du réseau bombes. Elle est arrêtée, blessée, graciée par de Gaulle, libérée en 1962 après un procès retentissant où elle est défendue par l'avocat Jacques Vergès qu'elle épouse en 1965 et avec qui elle travaille alors. En 2019, elle soutient une manifestation du mouvement Hirak pour la démocratie algérienne.

Le choix des engagements

Parmi les rares femmes aux racines métropolitaines, mais nées en Algérie, proches du Parti communiste, citons l'ouvrière lingère Joséphine Carmona-née en 1919, six ans après l'arrivée de sa famille à Oran. Choquée par la misère des femmes et des enfants, elle ne peut que s'engager. Elle est arrêtée en 1956, interrogée pour fait de guerre et **rébellion***, emprisonnée cinq ans puis placée en résidence surveillée jusqu'en 1962. Elle s'installe ensuite en France, s'éloigne peu à peu du Parti jusqu'à son décès en 2015. Raymonde Peschard, surnommée Taous, née en 1929, assistante sociale à l'EGA (compagnie de gaz et électricité), reconnue comme combattante, engagée dans l'ALN, est tuée en 1957 près de la frontière tunisienne lors d'un accrochage. Djamila Amrane-Minne, dans son livre-témoignage, *Les femmes algériennes dans la guerre* paru en 1991, décrit la multiplicité de leurs fonctions : agents de liaison, collecteurs de fonds et d'objets usuels, infirmières, secrétaires, couturières, agents de renseignements, propagandistes. Le domicile de ces dénommées « moussebilates » sert souvent de lieu de travail et d'action pour l'hébergement et le ravitaillement des

militants et combattants. Leurs foyers sont un abri ou une cache pour les soldats, les blessés viennent s’y réfugier pour recevoir soins et vivres. Lors de la guerre d’Indochine se reproduit un schéma identique. Les femmes sont également indispensables, des services domestiques (repas, linge, soins), aux renseignements, armes, collectes d’argent. Elles sont toutes victimes de violences physiques et psychologiques, viols, tortures, d’arrestations et d’emprisonnement, en particulier dans le bagne de Poulo Kondore ou dans les geôles d’Alger, d’Oran. L’appui et l’engagement de ces femmes d’horizons divers apparaissent donc essentiels lors des guerres d’indépendance.

Témoignages et reconnaissance

Si certaines d’entre elles ont bénéficié d’une reconnaissance civique, en particulier au Vietnam, d’autres ont dû se retirer, préféré l’anonymat pour rendre compte, plus tard, dans des livres ou articles de presse de leur passé, par exemple Salima Sahraoui-Bouaziz, 83 ans, ancienne neurologue, et son amie Antoinette Simone Idjeri, directrice d’une maternité, âgée de 79 ans, dans *Le Monde* du 11 juin 2019, dans la rubrique « Horizons » page 17.

« ... Simone, fille d’un commerçant kabyle musulman et d’une mère catholique algérienne, d’origine italienne, est née à Marseille en 1939. Alors qu’elle n’a jamais mis un pied en Algérie, elle s’engage dans l’organisation secrète (OS); “c’était instinctif, parce que c’était l’Algérie, le pays de mon père, parce que les Algériens étaient maltraités.” À 19 ans à peine, la voilà dans la clandestinité... C’est elle qui, le 15 septembre 1958, cache une bombe dans un avertisseur d’incendie au premier étage de la préfecture des Bouches du Rhône. L’explosion fait trois blessés, malheureusement, confie-t-elle. “On ne voulait aucune victime, mais frapper des symboles forts”... Le 5 juillet 1962, pour elles

deux, c'est le temps de la victoire. Vraiment? "En réalité, le destin du pays a déjà basculé, emportant avec lui le rêve de liberté de tout un peuple..." »

Extrait de l'entretien réalisé par le journaliste Ali Ezhar. Les deux amies vivent en Algérie et témoignent de ce passé commun et de leurs rêves de jeunesse.

Lors de la guerre d'Indochine, on retrouve des engagements identiques chez certaines femmes dotées, elles aussi, d'une détermination sans faille, impliquées soit dans la logistique, soit directement dans les combats ou en soutien aux armées de libération. Ainsi Madame Binh qui finit sa carrière comme vice-présidente du Vietnam en 1993. Lycéenne puis étudiante, elle rejoint très jeune le mouvement de résistance révolutionnaire, est arrêtée et emprisonnée de 1951 à 1954 après sa participation aux événements de 1945. Elle va, sa vie durant, militer et contribuer à la reconnaissance diplomatique et politique de son pays.

L'universitaire Khaoula Taleb Ibrahim, dans un article consacré aux Algériennes et combattantes précise les difficultés rencontrées par ces citoyennes engagées pour éviter des rôles limités à l'espace privé et conserver toute leur place dans la cité. « ... Dès 1958, le journal *El Moudjabid* considère que "l'Algérienne n'attend pas d'être émancipée, elle est déjà libre parce qu'elle a participé à la guerre de libération dont elle est aujourd'hui l'âme" ». N'a-t-on pas entendu Mohamed Khider, un des chefs du FLN, répondre à Djamilia Boupacha qui l'interrogeait sur le devenir des militantes et des femmes dans la nouvelle Algérie : « Mais, madame, après l'indépendance, les femmes doivent revenir à leur couscous! » signifiant ainsi sa vision de la place de la femme dans la société, vision qui était celle des dirigeants et des hommes qui prenaient en main les destinées du jeune État... »

Les combats et les tensions politiques ont constitué, pour les femmes, un moyen pour apparaître davantage dans

l'espace public, en combattant passionnément sous d'autres formes sans, pour autant, que leurs **engagements*** bien réels soient toujours valorisés ou reconnus dans l'histoire ou par des dirigeants politiques.

Document

Les Yaouleds, enfants au cœur des conflits, entre France et Algérie

Au cœur du conflit algérien, l'Association pour la formation de la jeunesse (AFJ), créée à Alger le 8 avril 1957, vise à recueillir des enfants désœuvrés à leur sortie de l'école à 14 ans, enfants des rues en détresse, orphelins isolés, souvent marginalisés, à leur apporter une éducation, un encadrement civique et à terme un emploi stable. Les textes fondateurs précisent en effet qu'elle « a pour but général l'aide, la protection, la sauvegarde, l'éducation professionnelle et morale de la jeunesse ». Présidée et organisée par Suzanne Massu, l'épouse du général qui conduit alors la « bataille d'Alger » doté des pleins pouvoirs, l'association, aidée par des militaires et des civils dont le psychiatre et capitaine GM Sangline, surnommé le Doc, gère des établissements qui regroupent 800 enfants, ceux que l'on nomme Yaouleds. Les objectifs sociaux clairement affichés se doublent de buts politiques moins explicités. Il s'agit en effet de préparer ces garçons à devenir « des citoyens français comme les autres », mais aussi d'éviter que le FLN n'attire ces enfants, les politise, ce qui sera le cas pourtant pour nombre d'entre eux. Certains, choisissant d'être « commissionnaires », agents de liaison agissent pour la cause algérienne. Rentrée en métropole, Suzanne Massu va poursuivre la mise en œuvre de son projet humanitaire imaginé de concert avec son époux. Durant l'été 1961, profitant d'une colonie de vacances en Béarn, des dizaines d'enfants restent en France, d'autres sont rapatriés d'Alger lors de l'indépendance en 1962. Entre 1960

et 1970, les adolescents grandissent, entrent en formation professionnelle puis s'insèrent dans la vie active, gardent un lien personnel presque affectif avec Suzanne Massu. En 1967, 240 enfants sont encore pris en charge. L'extrait de témoignage qui suit, recueilli à Pau les 22 juillet 2015 et 7 juin 2016, est cité avec de nombreux autres dans l'article « les enfants de madame Massu » signé Yves Denéchère, paru dans le n° 3 de la revue d'histoire moderne et contemporaine en 2017. Il permet de saisir tout à la fois les apports indéniables de cette création, mais aussi les ambiguïtés liées à ce projet voulu par une femme animée par une éthique philosophique et chrétienne : « ... Djemoui D, né en 1944, enfant touareg originaire du Sud venu à Alger avec sa mère. À douze ans, il est au marché dès cinq heures du matin, monte les étals, porte les courses, ramasse des légumes pour nourrir la famille. C'est lui qui veut venir au Centre, surtout pour aller à l'école. Malgré la réticence de sa mère et d'une partie de la population de la Casbah, face à ce centre tenu par des Français et des militaires, il y entre en 1957. Il apprend à lire et écrire, puis la menuiserie avec des appelés et chez deux artisans pieds-noirs. Il se plaît bien au centre, car il s'y sent en sécurité, même si la discipline est stricte : le docteur avait un scoubidou, "quand ça n'allait pas, ça valsait..." » Voilà une demande révélatrice d'une volonté initiale d'intégration. Les jeunes sont par ailleurs invités à changer leurs prénoms arabes ou berbères pour des prénoms français, et à confirmer leur nationalité française. Les réticences existent pourtant : ... Djemoui, qui n'est pas dans le centre, mais vit indépendamment à Pau depuis son arrivée, n'a jamais envisagé de changer de prénom. D'ailleurs, il estime que les cadres de l'association « ont fait beaucoup de dégâts de ce côté-là », c'est-à-dire qu'ils n'ont pas respecté l'identité des jeunes. Il pense qu'un directeur de centre les a poussés à la francisation et les a détournés de lui, qui au contraire reste très attaché à sa langue, à sa culture et à sa religion... »

Pour aller plus loin

BOUILLY Emmanuelle, RILLON Ophélie, « Relire les décolonisations d'Afrique francophone au prisme du genre », *Le Mouvement Social*, 2016/2 (n° 255), p. 3-16. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social1-2016-2-page-3.htm>]

DE GALARD Geneviève, BAZIL Béatrice, *Une femme à Diên Biên Phu*, Paris, éditions des Arènes, 2003.

DORE-AUDIBERT Andrée, *Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération : des oubliées de l'histoire*, Paris, Karthala, coll. « Tropiques », 2000.

LE MASSON Yann, POLIAKOV Olga, *J'ai huit ans*, film, 1961.

MASSU Suzanne, *Quand j'étais Rochambelle*, Paris, Grasset, 1969.

ROBIC-DIAZ Delphine, *La Guerre d'Indochine dans le cinéma français. Image d'un trou de mémoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2014.

SAADA Emmanuelle, *Les Enfants de la colonie. Les métis de l'empire français, entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, coll. « Espace de l'Histoire », 2007.

TARAUD Christelle, « Les *yaouleds* : entre marginalisation sociale et sédition politique », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 10 | 2008, [En ligne : <http://journals.openedition.org/rhei/2917>].

TIREFORT Alain (dir), *Guerres et paix en Afrique noire et à Madagascar, (XIX-XX^e siècles)*, Rennes, PUR, 2006.

Émission radiophonique de Jacques CHANCEL, *Radioscopie*, France Inter, Suzanne Massu, 1971.

<https://imagesdefense.gouv.fr/>

Halimi (Gisèle)

Révolte et indignation semblent symboliquement inscrites dès la jeunesse de Zeiza-Gisèle-Elise Taïeb, dite Gisèle Halimi, sous le protectorat tunisien. En 1927, elle naît fille, dans une famille traditionnelle, quand mieux aurait valu naître garçon. Si sa naissance fut un temps déniée, une lutteuse pour la cause des femmes et contre nombre d'injustices, surgit avec elle, dans un contexte chaotique et stimulant. Le xx^e siècle s'ouvre sur des luttes sans compromis et, avec lui, de nouvelles formes du possible.

Un contexte socio- éducatif de développement

Depuis le traité du Bardo du 12 mai 1881, la Tunisie est sous protectorat français et l'enfance de Zeiza-Gisèle se déroule dans un contexte instable. Dans la société tunisienne, des revendications nationalistes commencent à se faire jour. Insurrections, soulèvements, un moment freinés par répressions et emprisonnements, donnent néanmoins un ton nouveau à la gestion du pays. Le monde bouge, la Tunisie

s'agite. Dès 1920, le mouvement indépendantiste Néo-Destour d'Habib Bourguiba fait des adeptes. Les Tunisiens s'accommodent de moins en moins du bon vouloir du Résident général : « les Tunisiens sont aussi méprisés que les femmes ». Ils réclament l'instauration d'une République, en place de la monarchie de droit héréditaire, et la **liberté***. Ce climat social conforté par la victoire du Front populaire en France en 1936 suscite une écoute renouvelée. Mais la Seconde Guerre mondiale ralentit la portée de l'action réformiste. Nazis et alliés fascistes s'installent. Dès 1940, avec l'État français, les Juifs tunisiens vivent une époque de détresse physique et morale, d'oppression après la promulgation d'un nouveau statut : mise à pied d'enseignants, boycott des cinémas, numerus clausus pour les lycées, les avocats, les médecins, aryanisation des biens, port de l'étoile jaune. Mais, hors de Tunis, le Bey est en partie opposé aux lois vichystes. Il protège autant qu'il le peut cette population recensée au nombre de 89 670 âmes. Difficulté quotidienne et travail obligatoire s'imposent à nombre d'entre eux. Des pogroms ont lieu en 1940 à Le Kef, en 1941 à Gabès, en 43 à Gafsa, marqueurs d'une période où l'odieux se réalise sans réel frein. Selon Gisèle Halimi, « l'injustice, le mépris, le racisme font réfléchir sur le colonialisme » et sur les rapports de **domination***.

Infériorisation sexuée et identitaire, marqueurs éducatifs de la fronde

La jeune Zeiza-Gisèle évolue dans ce contexte fragile. Les discriminations sociales insupportables guident ses combats à venir. Elle naît à Tunis en 1927, au cœur de « la hara », l'enclave juive, dans un milieu pieux, juste avant la crise de 1929. Son père, coursier dans un cabinet d'avocats, bientôt clerc puis premier clerc, fait vivre sa famille. Il est le seul en réel contact avec le monde extérieur, et en rapporte les échos.

À la mère, fille de rabbin, la charge d'élever les enfants et de gérer le foyer selon sa tradition. Peurs et superstitions sont au programme éducatif. Le péché est partout, « ça porte malheur ». Le conditionnement socioculturel s'applique à la lettre : « ma grand-mère a vécu comme ça, ma mère aussi, moi aussi, toi, tu vivras comme ça. » Le chemin de l'école, la lecture du journal *Le petit matin* éveillent son esprit critique. Un sentiment d'injustice se greffe au cœur de l'enfant : « toi, tu es une fille, c'est pas pareil ». Gisèle résiste et se rebelle : « je ne me sentais pas à l'aise dans mon milieu. » Grève de la faim implacable, refus de l'asservissement à ses frères. À onze ans, elle ne cède pas. Premier combat pour l'égalité de traitement, début de victoire. Refus du mariage arrangé et goût forcené de l'étude : Une combattante est née dans « sa souffrance d'enfant ». Mise en échec du déterminisme social : « c'est ton destin ».

Apprendre, la voie vers la liberté :
« je voulais me sauver »

Pour elle, en 1940, la scolarisation se limite à six établissements de l'Alliance Israélite Universelle, hormis quelques ouvertures en lien avec le numerus clausus. Boulimique de savoir, elle lit avec avidité, refuse l'inculture familiale. Bourses et prêts de livres, la voilà bachelière et déjà militante active, enrôlée au journal *L'Union des jeunes filles de Tunisie*, pour l'alphabétisation et l'indépendance économique des filles, distribué au grand dam de sa mère : « quoi... vendeuse? ». Sa cagnotte constituée avec de petits cours, elle rêve de métropole. Dans ce cadre, l'attachement culturel et linguistique à la France reste puissant. En 1945, Gisèle tente d'obtenir un ordre de mission et, insistante, embarque pour Lyon. Direction Paris. La ténacité devient sa marque de fabrique : il s'agit de ne pas céder, d'aller au bout de ses convictions. Elle travaille dans la téléphonie et étudie.

Suivent les inscriptions en philosophie, en droit, en Sciences politiques à la Sorbonne : « J'avais une rage intense, une force sauvage ». Les diplômés pleuvent. En 1949, à 22 ans, Gisèle devient avocate.

Plaider, un combat pour des causes... légitimes

La robe d'avocate lui offre un symbole d'émancipation : défendre et se défendre, tout d'abord au barreau de Tunis où déjà s'amorce sa lutte contre nombre de discriminations sexuées « opprimées plus que les colonisés, leurs femmes. » Éloquence et audace retentissent bientôt dans les prétoires, jusque sur la scène publique. Égalité de classe, de sexe, d'âge guident sa verve comme sa démonstration, aiguillant sa confiance en soi. Premières armes et premiers succès. En 1956, elle accède au barreau de Paris. Maître Gisèle Halimi, patronyme reçu par mariage, pseudonyme de travail après son divorce, mère de deux enfants, ouvre son cabinet. Dès 1954, débute la guerre d'Algérie. Deux conceptions s'affrontent. Le sang coule des deux côtés. Répressions, **violences***, usage de la torture révoltent la jeune femme à l'esprit libre. Direction Alger. Survient le procès retentissant de membres du FLN, notamment celui de la militante Djamila Boupacha, arrêtée, violée. Les plaidoiries difficiles, dangereuses se succèdent devant des tribunaux militaires, suivies de la mise en accusation du ministre de la Défense, celle du Général commandant des forces françaises. Sa conscience sociale grandit, fortifiée par un prestigieux comité de soutien : Simone de Beauvoir, Elsa Triolet, Geneviève Anthonioz de Gaulle, Geneviève Tillion, Marguerite Duras en particulier. Le *Manifeste des 121*, déclaration sur le droit à l'insoumission dans le conflit algérien promu sous l'égide de Jean-Paul Sartre reçoit alors un large écho dans la presse. La magistrate Simone Veil fait rapatrier la prisonnière sur le sol français. Puis vient l'amnistie, l'indépendance en 1962, après les accords d'Évian.

La voix de l'avocate, désormais connue, compte désormais sur la scène nationale et internationale.

Au nom de « toutes les miennes » ou la mise en échec du « malheur d'être une femme »

Des causes sociétales difficiles comme la libéralisation de l'avortement, la criminalisation du viol deviennent dès lors ses combats majeurs : « ma dignité d'avocate ne saurait museler ma liberté de femme ». Le procès de Bobigny, resté symbolique dans l'histoire judiciaire comme dans celle des femmes, met en scène l'inculpation de Marie-Claire, 16 ans, pour avortement après un viol. En 1972, l'avortement reste toujours un délit social, marqué par le sceau de l'infamie, souvent la mort. Bousculer l'opinion publique, faire admettre le droit des femmes à la gestion de leur propre corps, entre définitivement dans sa déontologie. Avec le soutien du professeur Milliez, fervent catholique, ce procès constitue une victoire. Dans son prolongement, en 1975, la loi sur l'interruption volontaire de grossesse est portée par Simone Veil. En 1980, c'est la criminalisation du viol et la condamnation de trois hommes coupables d'avoir torturé deux jeunes campeuses. « L'avocat doit quelquefois se lever contre les lois elles-mêmes ». La cause des femmes, leurs **droits à l'égalité** de traitement avancent à grands traits. Gisèle fonde alors le mouvement féministe Choisir avec Simone de Beauvoir.

De l'engagement judiciaire à l'engagement politique

Femme d'influence, elle tente d'établir des liens entre socialisme et féminisme, et la voilà élue députée à l'Assemblée nationale, ce « bastion de misogynie ». D'où sa démission en 1984, suivie d'un poste d'ambassadrice de France auprès de l'UNESCO puis une fonction de conseil à l'Assemblée

générale des Nations Unies. Enfin, elle devient rapporteuse pour la parité entre hommes et femmes dans la vie publique. Infatigable militante pour l'insertion massive des femmes en politique, dans *La Nouvelle Cause des femmes*, elle se fait porte-parole de l'interdiction du voile à l'École « l'un des signes les plus infériorisants, sinon le plus... », le qualifiant d'« apartheid sexuel ». Elle n'hésite pas à mettre en cause le poids de toutes les religions, « les religions ont infériorisé les femmes à des degrés divers, à des époques diverses... vous l'avez tellement intériorisé ce conditionnement... » Prostitution, gestation pour autrui, rien n'échappe à la vigilance de cette « avocate irrespectueuse », en matière de juridiction et d'égalité hommes-femmes. Gisèle Halimi prône, avant tout, les idées de travail et d'autonomie, d'indépendance économique pour des femmes « librement libres ». En 1998, on la retrouve cofondatrice de l'association altermondialiste ATTAC et soutien de l'activiste palestinien Marouane Barghouti. Femme de conviction et de « farouche liberté », jusqu'au bout. « Ne vous résignez jamais. » « Ne jamais cesser de s'indigner. » Cette Marianne des temps nouveaux, venue de la colonisation et de ses outrances, a été récemment proposée pour une entrée au Panthéon malgré les réticences de certaines associations. Forte de ses combats en faveur des égalités de traitement, femme à la double nationalité, elle ne renonce à aucune de ses identités, fait avancer nombre de causes sociales, conduisant à des évolutions notables en droit français. Nous en sommes à ce jour héritiers et sans doute responsables quand aujourd'hui le droit à l'avortement est remis en question dans certains États. Avocate audacieuse, militante infatigable de la cause féminine comme de l'émancipation des peuples, politique pugnace à l'Assemblée nationale, à l'UNESCO ou l'ONU, cette « irrévérencieuse », disparue en juillet 2020 à l'âge de 93 ans, transmet son énergie et ses indignations à travers une clameur toujours vivace.

Document

« ... Avec le tchador, les jeunes filles sont sous le joug patriarcal, pater familias des tribus arabes et elles se sont réveillées sous le joug de ces pères manipulés par des fanatiques musulmans. Le tchador n'est pas seulement religieux, c'est politique (...) et c'est tout de même le symbole de la soumission et de l'infériorisation de la femme. Les femmes ont le droit à ne pas se cacher, à ne pas accepter la polygamie, à ne pas accepter d'être répudiées... »

Interview de Gisèle Halimi, 2 novembre 1989, « Soir 3 »

Pour aller plus loin

ANGELOFF Tania, « Gisèle Halimi. La cause du féminisme », *Travail, genre et sociétés*, 2005/2 (n° 14), p. 5-25, [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2005-2-page-5.htm>].

HALIMI Gisèle, *Le Lait de l'oranger*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1988.

HALIMI Gisèle, *Fritna*, Paris, Plon, 1999.

HALIMI Gisèle, *Avocate irrespectueuse*, Paris, Plon, 2002.

HALIMI Gisèle, COJEAN Annick, *Une farouche liberté*, Paris, Grasset, 2020.

OUIZILOU Camille, « Portrait - Gisèle Halimi », Grow Think Tank, 2021 [En ligne : <https://www.growthinktank.org/portrait-gisele-halimi/>]

Héritages

Les héritages coloniaux renvoient à de multiples pratiques, à des symboles, à des traces culturelles et politiques en métropole comme dans les États devenus indépendants, mais aussi à des destins personnels partagés puis distanciés, voire opposés. Parler de legs, c'est se trouver face à un défi épistémologique lié à la restitution de phénomènes passés et contemporains.

Transmissions au féminin

L'histoire coloniale fait partie d'un passé commun, de plusieurs récits nationaux et renvoie à des expériences vécues comme des référents identitaires communs ou divergents. Le choix s'est porté ici sur des destins féminins pour questionner la notion d'héritages. Il s'agit dans ce cadre, d'évoquer certaines des « traces » vécues et ressenties au féminin, et de faire apparaître la **transmission*** intergénérationnelle des savoirs être et faire, mais aussi la contingence des contextes sociohistoriques dans la construction des mémoires

individuelles. Quelle est la part de ces femmes dans les héritages culturels ? Poser la question au féminin, c'est aussi souligner les apports liés à l'expérience personnelle au cœur de la colonisation.

Héritages et mémoires

Places, rôles et statuts féminins se croisent et se décroisent au fil d'attentes culturelles, sociales ou politiques. Les représentations de soi des femmes, en fonction de leurs origines, s'entrechoquent au fil de rencontres et de modèles différents. Les retraits de territoires sous tutelle vont aussi libérer les liens de sociabilité construits et faire émerger des parcours singuliers, une sorte de paradigme identitaire au féminin. Être femme entre **liberté et contraintes de socialisation*** imposées, avec souvent une éducation insérée dans une époque donnée, ouvre des clés pour une meilleure compréhension du monde actuel. L'exil de celles qui rejoignent la métropole peut dès lors être saisi comme une **expérience** du « hors lieu » qui met en avant mythes et représentation de soi, du contexte de vie passé et présent, mais aussi de l'Autre, semblable, « soi-même comme une autre » pour reprendre le mot de Paul Ricœur, aux aspirations différentes. Les héritages culturels, au-delà des traumatismes multiples, émergent et se combinent à la construction de mémoires collectives et individuelles.

Lucienne, Française d'Algérie, 1929-2017

En 1830, la monarchie française s'empare d'Alger et marque le début d'une conquête difficile. Le 5 juillet 1962, de nombreuses familles pieds-noirs abandonnent la terre algérienne et choisissent « la valise plutôt que le cercueil ». Entre mai et août 1962, 520 000 personnes partent dans la précipitation. Un proverbe juif assure : « On ne peut donner

que deux choses à ses enfants, des racines et des ailes ». Peut-on transmettre identité et mémoire, et en même temps donner des ailes pour voguer vers son propre destin avec légèreté, peut-être spiritualité ? Lucienne, le visage souriant et chaleureux évoque sa trajectoire, ses possibles transmissions : « Voyez-vous, au moment des « événements », vivre dans la terreur, ce n'était plus possible. On avait peur, pour soi, pour les siens. Même aller chercher le pain était devenu aventureux. Quelle époque ! (soupir profond). Ma pauvre sœur, assassinée avant l'embarquement pour la France, les gens rafés, jamais revus, le sang dans les rues, les bombes et violences intercommunautaires, vous imaginez ça ? (Les yeux dans la vague, suivi d'un silence.) Nous avons fui, embarqué, à fond de cale, oui madame, c'est comme je vous le dis, soulagés de pouvoir partir. On a tout laissé derrière nous. Mais on a sauvé notre peau. Puis elle s'éclaire : « Ah ! Si vous saviez ! On ne reverra jamais ça ! C'est fini ! Comme on était heureux avant tout ce bataclan ! ». Je suis née dans une famille républicaine éduquée et instruite au lait de Marianne, puis elle se souvient des mariages, de la légèreté vécue au soleil. « La belle vie ! On n'était pas riches, mais on vivait bien, tranquilles, sans peur des lendemains et pourtant... on avait déjà été terrifiés, mais ça avait passé... , cette fois, il a fallu tout laisser derrière soi et prendre ses jambes à son cou... » Mais Lucienne rappelle aussi les exclusions vécues lors de la Seconde Guerre mondiale, quand l'État français « ... avait souillé la Constitution et ses valeurs. Époque épouvantable. » Celle du départ définitif d'Algérie ne le fut pas moins. Cauchemar vibrant adouci de douce nostalgie. « Là-bas, la famille se réunissait, on faisait des fêtes, cuisine et échanges de recettes, une vie joyeuse. Peu après, la famille s'est dispersée aux quatre coins de la France et ça n'a plus jamais été pareil. Enfin, on s'est adapté, mais on n'a jamais oublié. » De son Algérie de naissance, Lucienne rend compte à sa manière des rapports passé/présent et futur, en patrimonialisant pour les siens, avec tonicité, ce qui

pourrait être refoulé et invite son interlocutrice à consommer des petits beignets, les « sfenjs », accompagnés d'un thé à la menthe brûlant. Une vie reconstruite, une terre jamais oubliée, une lumière à transmettre.

Colette L., fille de Tunisie

Française, née sous le protectorat français, Colette L. se veut détentrice d'une mémoire, historique, mais également morale et psychologique, familiale. Elle quitte sa Tunisie natale pour étudier à Paris, à la Sorbonne. En quittant le pays de sa naissance, elle s'est construit une identité personnelle, énoncée avec sérieux : « J'ai gardé un amour incroyable pour la terre de ma naissance, ses odeurs, ses couleurs, un certain art de vivre dans la légèreté, les partages entre amis, le lycée et surtout l'ouverture d'esprit permanent, partout. Une douceur de vivre. Maintenant, je suis devenue une bretono-tunisienne. » Rires. Elle prolonge dans un même souffle : « Mon père, centralien, voulait que filles ou garçons, nous fassions de solides études. C'est ainsi que j'ai gagné Paris, ai solidement étudié, et rencontré mon époux. Mais, j'aime retourner en Tunisie, retrouver la lumière, les odeurs, les saveurs et les convivialités de mon enfance ». Colette L. contribue aujourd'hui, auprès des siens, à créer une forme de circulation mémorielle, celle d'un temps révolu. Elle narre encore : « À Tunis, dans mon enfance, la vie semblait si facile, gourmande et les gens, toutes communautés confondues vivaient sans histoires. On était bien... » Puis, comme Lucienne, elle évoque un « art de vivre ensemble ». Son père en charge d'une usine dans le sud du pays, sa famille s'est sentie privilégiée. « J'ai eu la chance d'avoir une enfance heureuse, libre, un peu sauvage, faite d'enseignements et de partages métissés, sans doute atypique. » Tel un rhizome, Colette L. souhaite diffuser auprès de ses proches cette mémoire de l'ailleurs, comme matériau et substance à l'histoire familiale. Elle alimente le processus de

territorialisation, déterritorialisation et reterritorialisation avec des allers-retours sur les lieux marquants de l'enfance, seule ou avec ses enfants et petits-enfants, pour dire et faire vivre, le temps passé, ses humeurs, l'adjoindre au temps présent et projeter ses souvenirs en les digérant, les transformant dans les temps à venir. « Mes petits enfants adorent nos voyages en terre grand-maternelle. Je suis âgée maintenant. Nous avons fait le dernier ensemble l'an dernier. À eux, maintenant de maintenir cette histoire... ou pas! » Cet héritage se transmet avec des objets, des photos, des contes et légendes. Colette L. nous invite alors à la dégustation du célèbre biscuit au citron tunisien, nourri d'amandes effilées, symbole des plaisirs de cet ailleurs, un ferment transmis de fils à belle fille. Il traduit sans doute à travers une trace gustative, patrimoniale, les identités complexes en construction et reconstruction permanente. Elle ajoute alors : « ne me demandez pas la recette, elle demeure un secret transmis de fils à belle fille. C'est familial. » La confession, nostalgique, vibrante, se transmet de façon presque mythique à ses proches. La Tunisie, univers de métissages de toutes sortes, un monde demeuré dans la mémoire, chaleureux, bienfaisant.

Bénédicte, née au Cambodge

À la question, quels souvenirs gardez-vous du Cambodge? Bénédicte, entre douceur et présence tonique, s'exprime, livre son histoire familiale, mais aussi une culture transmise par filiation.

« Je suis née sur ces terres lointaines où l'hévéa pousse... Mon père était planteur pour le compte de Pont-à-Mousson, via la compagnie du Cambodge. Une vie dorée? Pas tant que ça. Des soucis de santé pour chacun des enfants nés là-bas, cependant, une vie aisée : logement, chauffeur, cuisinière et nounous vietnamiennes, un Cercle d'Occidentaux, une vie dans l'entre soi. La moiteur de

la mousson, la période sèche, la chasse aux “margouillas”, ces lézards qui entrent dans les maisons et les baignades permanentes. Nous avons été élevés au riz et à des saveurs qui me restent... Un retour en France de six mois tous les trois ans et nous étions fêtés par la famille... Et puis le Vietnam en guerre, les Kmers rouges qui se profilent, les ouvriers de mon père, “les mains blanches”, systématiquement éliminés. Il a fallu rentrer en métropole et ce fut rude, à tous niveaux. Le blocus du canal de Suez, notre matériel perdu et, au retour, subir le froid pendant un an sur les terres de France fut pénible. Une adaptation difficile sur tous les plans. Adieu Angkor, les Monts Cardamome, les fêtes des Eaux sur le Ton Lé Sap et nos illusions. De mon enfance, il me reste, avec le goût de l'autre, celui des voyages lointains et de la rencontre, une ouverture d'esprit et une forme de sérieuse insouciance... »

Entre souvenirs et rêveries, Bénédicte montre quelques objets, de petits services de porcelaine bleue, des statuettes, les caresse avec tendresse, semble les chérir, preuves matérielles de son histoire passée, soutien de sa mémoire d'enfant. Un thé parfumé clôt l'entretien et ces évocations lointaines. Ce soir, Bénédicte précise qu'elle mangera du riz au safran. Les saveurs gustatives demeurent intimement liées à son enfance cambodgienne.

Investis d'inconscients collectifs et d'éducatrices transgénérationnelles, d'imaginaires coloniaux, les témoignages proposés ici soulignent que ces femmes restent héritières d'une ou plusieurs mémoires, « ce pays... qualifié... d'étranger » par Léo Lowenthal, en 1985. Chacune transmet des émotions liées sans doute à une époque sublimée, revisitée, faite de regrets, parfois de douleur. Ces Françaises, empreintes de nostalgie et de résilience, s'expriment et font revivre, par bribes, un passé, « ... qui n'est jamais mort. Il n'est même jamais passé », pour reprendre le mot de W. Faulkner. Comme le souligne en 2004 Arlette Gautier dans son article « Femmes et colonisation » : « ... C'est la construction même

des genres, c'est-à-dire à la fois ce qui était attendu en fonction du sexe et les rapports entre les sexes, qui a été bouleversé par les différentes colonisations... »

Pour aller plus loin

BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas (dir), *Culture post-coloniale, 1961-2006. Traces et mémoires coloniales en France*, Paris, Autrement, 2011.

BONIN Hubert, *L'Empire colonial, de l'histoire aux héritages*, Paris, Armand Colin, collection « U », 2018.

GAUTIER Arlette, « Femmes et colonialisme », in FERRO Marc (dir), *Le livre noir du colonialisme. De l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2004, p. 569-607.

SANTELLI Dominique, *Femmes et colonisations*, colloque « Les 5^e rencontres de la Durance », 2005, accessible sur le site de l'académie d'Aix-Marseille.

STORA Benjamin, JENNI Alexis, *Les Mémoires dangereuses* suivi d'une nouvelle édition de STORA B., *Transfert d'une mémoire*, Paris, Albin Michel, 2016.

Imagerie

Longtemps peu utilisée, l'image, sous toutes ses formes, a désormais une place centrale au cœur de l'histoire culturelle. Le journaliste Nicolas Journet le reconnaît et souligne l'intérêt de l'analyse iconographique : « ... Par-delà l'illustration, il existe un usage actif de l'image qui fait d'elle une source de compréhension de l'histoire... » La colonisation, qui se déploie dans une période où les procédés techniques plus performants se diversifient, où les médias commencent à prospérer, va nécessairement profiter de ces moyens attractifs pour servir des intérêts politiques et idéologiques.

Une imagerie à dominante féminine

S'il est un univers marqué par les images, c'est bien celui du monde colonial. Tout concourt alors à faciliter la circulation d'une iconographie foisonnante. L'essor de la presse, les librairies de gare, les affiches dans les transports, les photographies dans *Vu*, *L'Illustration*, les journaux à grand tirage du *Petit parisien* au *Petit journal*..., les revues...

en sont les accélérateurs. Les représentations du monde colonial complètent l'approche textuelle, s'avèrent même plus révélatrices des courants de pensée dominants. Cartes postales, affiches, publicités, dessins, illustrations, gravures, livres scolaires... participent à la construction d'un imaginaire colonial dans lequel les femmes, très présentes, semblent disponibles pour toutes les voluptés et les **fantasmes***. Les hommes, validant la répartition sexuée des rôles, apparaissent dans d'autres registres et surtout quand il s'agit de recruter des soldats, de soutenir l'effort colonial, de glorifier l'Empire.

Des fonctions réfléchies

Au premier regard, toutes ces représentations semblent se réduire à un rôle artistique commercial ou récréatif. Or, comme écrit l'historien Philippe Poirrier « ... L'image est toujours construite. Elle est représentation. Ainsi, l'identification de l'image permet de la singulariser, de reconnaître sa force narrative, de déceler tout ce qu'elle porte d'imaginaire, voire de sacré. Cette identification préserve de l'utilisation paresseuse, simplement illustrative... » En réalité, ces images revêtent des fonctions beaucoup plus complexes et servent la **propagande*** des autorités. Il s'agit en effet de légitimer, valoriser, et donc de manipuler l'iconographie à des fins politiques et idéologiques, de relayer tous les discours, avant tout au service de la Grande France.

Un univers pléthorique

Des milliers de cartes postales en noir et blanc ou colorisées constituent un des supports les plus populaires. Maniables, rassemblées dans des albums thématiques, présentées parfois dans des carnets à déplier, elles circulent largement aux XIX^e et XX^e siècles. Collectionnées, elles font la fortune d'entreprises spécialisées (maison Dieulefils ou

Mathière...) et de photographes professionnels. La carte postale coloniale fait partie de l'histoire, du message d'amour ou d'amitié aux salutations envoyées par le voyageur, le militaire, le fonctionnaire ou l'explorateur vers la métropole.

Les légendes, apparemment neutres, « types de femmes, type malgache, femme mauresque, harems, danseuses, jeune fille... » livrent pourtant un univers ambigu et raciste. Beaucoup mettent mal à l'aise l'observatrice d'aujourd'hui, car ces images souvent érotiques, très sexualisées, tendent même à la pornographie, qu'elle concerne les femmes de couleur ou les femmes blanches. Sexualité et fantasme des prostituées, boys avec leur maîtresse, marins ou soldats accompagnés de femmes toujours placés en situation d'acceptation, de connivence ou femmes blanches et noires alanguies sur un canapé. Symboles cruels de soumissions, de tentations, de violences affichées.

Corps à la nudité séductrice, volontairement exposés, postures calculées en total contraste avec les règles imposées aux femmes dans la bourgeoisie ou l'aristocratie qui, alors, doivent se couvrir et respecter des usages vestimentaires selon une bienséance conformiste. On met en scène particulièrement l'exotisme, l'orientale, la femme dans le harem, bref une racialisation assumée. L'intime exhibé fait de même florès lors d'expositions coloniales.

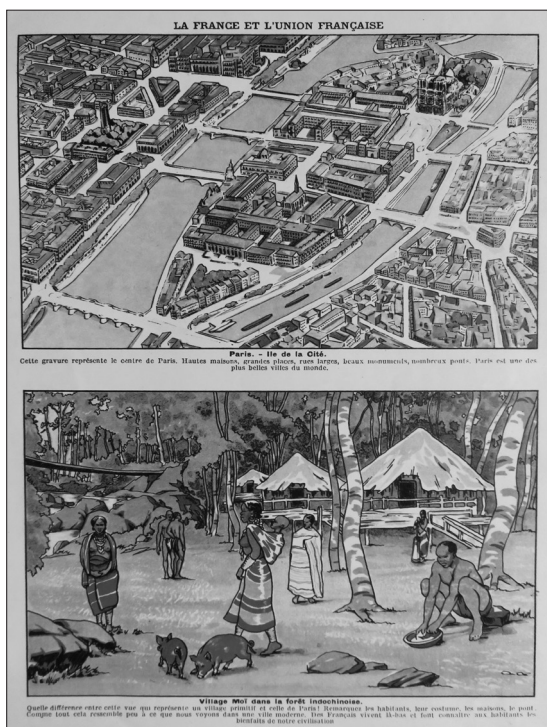
Les réclames, un outil efficace

Dans les images publicitaires, les femmes sont particulièrement associées à des sources de richesse, à des produits venant des pays lointains, par exemple Byrrh (mélange de vin, cacao, quinquina, café et écorces d'orange), ou le rhum Pepita... Les colonies s'invitent dans le quotidien des foyers. Ainsi, cette publicité où une femme africaine tout sourire, avec son enfant dans le dos, fait face à deux Européennes qui dialoguent : « oh ! que je voudrais avoir

les dents blanches de cette négresse. Tu n'as qu'à employer l'alcool de menthe ricqlès. Tes dents seront d'une blancheur incomparable.» La promotion d'une nouveauté est ici la preuve concrète de discours acceptés. Les compagnies de navigation, de chemin de fer ne manquent pas non plus de surutiliser, sur de grandes affiches colorées, la silhouette féminine placée au sein de paysages exotiques idéalisés, composées à dessein, signées Majorelle ou Colin par exemple. Toute cette imagerie construit un imaginaire culturel, fait de **stéréotypes*** ancrés ensuite bien profondément dans la société occidentale. Un conditionnement mental qui ne dit pas son nom.

L'histoire par l'image à l'École

Si cette imagerie vise les adultes, d'autres constructions iconographiques (« l'histoire par l'image ») visent à sensibiliser dès le plus jeune âge, à appuyer le discours des maîtres, insérées dans les livres scolaires destinés aux écoles primaires ou dans les revues pédagogiques jusque dans les années 1960. Pour preuve, cette page illustrée comparative pour démontrer les bienfaits de la colonisation et les « différences criantes » entre l'île de la cité au cœur « d'une des plus belles villes du monde » et un village Moï au sein de la forêt indochinoise. Les élèves sont invités à comparer, à observer et à reconnaître les différences...



Approche comparée de deux cultures.
Louis Paniel, *La géographie documentaire*, Belin, 1951

Joséphine, la femme aux multiples images

En 1925, un des nouveaux spectacles du Paris des années folles, *La revue nègre* au théâtre des Champs-Élysées, métamorphose Joséphine, jeune franco-américaine, née à Saint Louis en 1900, habituée des shows en véritable star. Les photographies, affiches de spectacles, de films, de mode représentant cette nouvelle Vénus noire ne manquent pas. Première artiste à détourner la vision exotique, presque animale qu'elle donne d'elle consciemment et inconsciemment aux spectateurs fascinés. Elle devient rapidement l'inspiratrice et la muse de nombreux artistes : l'un des premiers, Paul Colin,

reste le créateur mythique de la première affiche, la plus célèbre, naturellement ambivalente. Il s'agit de Joséphine, danseuse de *cake-walk* avec sa ceinture de 16 bananes. Dans un album de lithographies très originales, *le tumulte noir*, il en propose des variantes où se mêlent influences cubistes et africaines. Preuve que le mythe existe, en 2006, la chanteuse Beyoncé lui rend hommage dans un costume où les bananes retrouvent leur place légendaire autour du corps... Pendant sa carrière, on se sert de sa notoriété, de sa popularité et de la curiosité qu'elle suscite pour attirer avec une **construction*** iconique exotique que Joséphine sert sans être dupe, dissociant les images de l'icône noire et ses valeurs humanistes intimes. Parmi la communauté américaine en séjour à Paris dans l'entre-deux-guerres, la journaliste correspondante du *New Yorker*, Janet Flanner témoigne en 1925 de la renommée acquise par Miss Baker après ses premiers spectacles :

« Joséphine Baker a débuté au théâtre des Champs-Élysées dans la “revue nègre”. Le spectacle a fait l'unanimité. Paris n'a jamais fait de discrimination raciale. Covarrubias a fait les décors, Gouttes roses des cornes d'abondance débordant de jambons et de pastèques. La guerre de Sécession a fait le reste, avec l'aide de Miss Baker. La musique est discordante et étonnamment orchestrée, et, si la fin du spectacle est morne, le numéro de Miss Baker, lui, ne l'est jamais. Il le fut moins que jamais lors de la première représentation quand elle fit ce qu'on appelait alors et qui devrait encore s'appeler une danse du ventre, supprimée plus tard. »

Joséphine a en effet compris le poids considérable de son image et va s'en servir, dans ses spectacles, ou même lors d'opérations commerciales pour vendre des bracelets où pendent des bananes ou pour le produit capillaire Bakerfix qui lisse les cheveux... Objet de vénération et de détestation, reconnue désormais pour ses combats qui donnent d'elle une image plus engagée. Quoi de commun en effet entre celle

qui assiste au discours de Martin Luther King en 1963 à Washington et la danseuse qui « avait la fièvre dans les os et les dents. » En 2001, avant sa très récente panthéonisation, dans une série de présentations sur textiles réalisées à l'encre, Hassan Musa lui rend aussi hommage à sa manière dans « Who needs bananas » où, comme décor, toutes sortes de fruits rouges, blancs et verts sauf des bananes environnent une silhouette noire stylisée facilement reconnaissable.

Déconstruire et reconstruire

La formule exigeante de Marc Bloch « Le métier d'historien n'est pas figé, c'est un métier d'artisan » invite finalement à étudier, à expliquer encore pour déconstruire et reconstruire de manière affinée, à la lumière des approches et données actuelles. Historiennes et historiens, sociologues, conservatrices, artistes de tous horizons, cinéastes se penchent désormais sur ces objets visuels pour peser leurs impacts, varier les modes d'analyse, bref « décoloniser les arts ». Il s'agit pour tous de déplacer le point de vue sur des images passésistes. Ainsi, l'imagerie contextualisée et mieux explicitée offre une compréhension plus ouverte du monde colonial parce qu'elle combine mythes, préjugés et nouvelles expressions artistiques ou culturelles, où le passé et le présent s'interpénètrent pour plus de clarté. Tel est le travail de l'artiste d'origine soudanaise Hassan Musa né en 1951. En 2003, son *Autoportrait avec des idées noires* où il figure entre les deux silhouettes de la Vénus Hottentote et de Joséphine Baker vise à sensibiliser esthétiquement et éclaire sur ces assujettissements obligés. C'est aussi l'intention de la photographe franco-marocaine Yasmina Bouziane née en 1968. En 1993-4, elle détourne avec humour et parfois brutalité dans *La signature photo* parmi une série de 36 autoportraits, trois femmes, orientale, occidentale et une photographie coloniale pour mieux mettre en valeur sa création critique. Cette pionnière dont l'objectif

photographique nous regarde, invite à réfléchir sur « des imaginations que nous n'avons pas choisies. »

Faisceau d'objets inscrits dans les faits sociaux et politiques, objets patrimoniaux comme autant d'**héritages visuels***, toutes les images restent un « un miroir du monde et un miroir de l'homme ». Versus souvent sombre et complexe d'un passé commun à des milliers d'êtres humains qu'il est juste d'analyser encore pour une humanité réconciliée.

Pour aller plus loin

ACHAC, *Images et colonies*, Catalogue et actes du colloque, Paris, ACHAC, 1993, [En ligne : <https://www.achac.com>].

COLLECTIF, *Sexe, Race et Colonies. La domination des corps du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

GERVEREAU Laurent (dir), *Dictionnaire mondial des images*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2006.

HALEN Pierre, *L'imagerie coloniale, un matériau pour l'histoire*, Kinshasa CEPAS, 1996.

JOURNET Nicolas, « Le monde de l'image », *Sciences humaines*, hors-série n° 43, décembre 2003-février 2004.

LE FUR Yves (dir), *D'un regard l'autre. Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Paris, musée Branly, Jacques Chirac-Réunion des musées nationaux, 2006.

OLLIVIER Gilles, in LUCAS Nicole, MARIE Vincent, OLLIVIER Gilles (dir.), « Cinéma colonial », « Le Crabe-Tambour » et « Vautier René », in *Arts et histoire des colonisations françaises et des indépendances*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2020, pp. 100-113, pp. 121-132 et pp. 475-481.

Jobert (Marlène)

Marlène Jobert, aux racines françaises et algériennes, va trouver sa voie dans des expressions artistiques multiples et, après une enfance méditerranéenne, **s'adapter et s'intégrer*** totalement dans la France des Sixties pour se tracer finalement un chemin créatif original avec audace et discrétion.

Des racines françaises et algériennes

Algérie, 4 novembre 1940. Charles Jobert, militaire de carrière dans l'aviation française devient père d'une petite fille. Posté en zone libre, à Marseille, il vient de recevoir un télégramme de son épouse restée sur la rive d'en face, à Alger. Sans doute en hommage à la star hollywoodienne Marlène Dietrich, alors au sommet de sa gloire, ce premier enfant se nomme Marlène. Le jeune père, bourguignon, élevé à l'assistance publique, a épousé Eliane Azuley, dans un contexte difficile pour la famille maternelle. Le grand-père Abraham a sans doute subi le statut des juifs, les affres et le chaos de l'occupation. Longtemps après, Marlène Jobert

évoque son affection, sa délicate tendresse, ses « baisers papillons » dans le cou, marqueurs de douceur infinie auprès d'une fillette espiègle.

Quitter la terre natale chaude et lumineuse, avec la volonté d'intégration

Une frimousse aux yeux malicieux, pétillants, entre timidité et audace, avec des pommettes garnies d'une multitude de « baisers du soleil », posés délicatement sur un visage doux, à la bouche ourlée d'un trait de couleur. Cette actrice, à la beauté atypique, est fille du métissage colonial. Dénuée d'accent pied-noir, elle évoque, à travers son art, la grâce pudique et la fièvre riieuse et légère héritée de sa mère, de sa tante, « allez, va, rigolez ! rigolez ! Ah ! l'écho de ton rire ». Avec la mutation du père pour la métropole, des liens amicaux, familiaux et un certain art de vivre s'estompent. L'arrivée en Bourgogne, glaciale en hiver, contraste avec la douceur du pays natal. « Le verglas, l'Algéroise n'en avait jamais entendu parler. » Il faut s'habituer aux mains crevassées, aux pieds endoloris à Verrey sous Drée, jusqu'à ne plus pouvoir marcher. « Mon père avait dû m'emmener (à l'école) en brouette pour m'épargner un peu. »

Le retour en métropole

Dans cette parenthèse campagnarde, la lumière tamisée et le ciel bas ne rivalisent pas avec Alger la blanche, mais cette période lui donne le goût de la nature, le besoin de solitude. Ici, les habitants et les mœurs apparaissent étranges. « Qui étions-nous à leurs yeux ? Des étrangers, des “pieds-noirs”, donc pas des leurs. » Même avec une langue commune, une identité nationale en partage, « ma mère devenait neurasthénique », restait mal à l'aise. L'accent maternel pied-noir, le chatolement du langage, le rapport à l'autre, le vêtement, l'art de cuisiner,

tout est bouleversé. S'adapter constitue un impératif, se faire admettre, aller jusqu'à assister à la messe pour faire comme tout le monde, envoyer les enfants au catéchisme pour éviter l'exclusion sociale. S'intégrer, s'y fondre pour éviter « les hostilités sournoises, les plaisanteries douteuses, les vannes moqueuses ou le mutisme bourru des paysans accoudés au comptoir de notre bar-épicerie... » Les contraintes de socialisation, à marche forcée, tout en étant discret, sans faire de vague, n'est-ce pas déjà un art de la comédie humaine ? Puis vient le temps du collègue à Dijon, et le « mépris sadique des professeurs, le rejet de mes camarades, comme si ma "cancerie était contagieuse" ». Pour éviter punitions et mises à l'index, Marlène déploie des trésors spontanés d'imagination, des mensonges plus vrais que nature, exprimés avec candeur. Cette liberté d'expression, son « faire vrai », apparaît comme un prélude à sa vie future. Elle séduit ses camarades, et fait la part belle à l'entraide et l'amitié. Avec un premier jeu de rôle dans le cadre scolaire, *La menteuse* obtient une aura locale. S'en sortir à tout prix, voilà l'objectif, mais pas sur le plan académique traditionnel. D'autres voies attendent la jeune Marlène. Le dessin éveille son intérêt. Une orientation se profile. Marlène réussit brillamment le concours d'entrée aux Beaux-arts. Ses potentialités, aisance du trait, créativité se révèlent. Une voie s'ouvre : celle du marketing publicitaire.

Métissages : d'une terre, l'autre, d'un art, l'autre et pourtant « je n'étais rien »

L'adolescente avance, se révèle flexible, volontaire, perfectionniste, domine ses complexes d'infériorité et s'attelle au dessin avec un bel acharnement. Il lui permet d'exprimer sensations et émotions subtiles. Moum, la mère à la gaieté communicative, a donné à ses enfants une part de légèreté méditerranéenne. L'humour algérois, le rire salvateur se mêlent à la réserve et au manque de confiance en soi.

Ensemble, ils forment une personnalité attachante qui, tel « le p'tit cheval dans le mauvais temps » de Paul Fort, va de l'avant. Un duo émotionnel étonnant entre audace et retenue finalement. Il fonde un caractère à la fois espiègle, ingénue et pudique. Son charme atypique va bientôt enchanter la France et rayonner à l'international.

**« Le dessin, la musique et dire des poèmes,
mais c'est tout »**

Un père militaire à l'autorité forte, en particulier avec son aînée, tient serrés ses enfants, et bride Marlène dans son développement « fuir était mon seul but ». Pourtant, une voie vers une liberté inattendue s'ouvre bientôt. Réciter un poème de Prévert devant le directeur d'une petite troupe artistique de l'armée de l'air et la voilà réorientée. Conquis, celui-ci l'invite à tenter le concours d'entrée au Conservatoire d'Arts dramatiques de Dijon qu'elle réussit. Les dés sont jetés. L'amour de la langue, de la littérature française, la puissance des textes, ajouté aux jeux de rôles, voilà son destin qui bascule. Advient une nouvelle mutation du père pour Madagascar et la liberté. À 17 ans, il s'agit de prendre sa vie en main. Libre, éduquée à la discrétion comme à la sagesse comportementale, par son algéroise de mère, elle rejoint Paris, la rue Blanche et le centre d'Arts dramatiques. Avec trac et hardiesse, elle obtient une bourse, réalise des photos, travaille, se fait repérer pour un rôle au théâtre, puis sa carrière explose, à un rythme épuisant... Godard, Malle, Lelouch, Robert... les plus grands réalisateurs la mettent en scène, auprès d'acteurs célèbres. Les États-Unis, l'Italie, le festival international du film de Taormina, les prix et la reconnaissance font d'elle une actrice.

De la french touch au plus « beau rôle de ma vie »

Après une petite enfance ensoleillée, insouciant et joyeuse, une enfance dans un cadre contrasté, une adolescence entre étouffement familial et liberté, la vie de jeune adulte est bouleversée par les succès professionnels, relationnels, partenariaux qui visent les sommets et satisfont l'image de soi. Marlène, fille des colonies, est adulée par les spectateurs, et par les professionnels. Discrète, adepte du « pas de vagues », la jeune femme savoure ce moment et, au-delà de sa satisfaction personnelle, l'aide apportée aux siens. Elle cherche encore si ce n'est sa place au monde, du moins son rôle majeur, celui qui nourrit une vie. Une rage de dents et, à nouveau, le destin œuvre. Le chirurgien-dentiste, d'origine suédoise, la séduit, lui permet d'entrevoir l'amour véritable, la délicatesse des « baisers papillons » à l'envi, comme son grand-père Abraham autrefois. La voilà mère, éducatrice de ses jumelles. Les jours s'apaisent, Marlène choisit la vie en vrai, tout comme avant elle, Eliane l'Algéroise.

Écrire, une forme de légitimité artistique

L'actrice vit avec avidité le temps de sa maternité, consciencieuse et responsable, lit avec frénésie les ouvrages à caractère pédagogique pour faire au mieux, et construire des êtres heureux. A-t-elle lu le retentissant travail sur la « psychanalyse des contes de fées » de Bruno Bettelheim? Peut-être. Avec application et une imagination débordante, elle raconte chaque soir des histoires à ses enfants avec des mises en scène incroyables, dont les filles adultes se souviennent toujours. Jeux de rôle, voix et gestuelle, elle retrouve l'art du théâtre pour le bonheur de sa progéniture. En somme, elle prolonge son métier dans le cadre familial. Un éditeur lui propose la publication de ses contes illustrés et, à nouveau, le succès est au rendez-vous. Marlène Jobert entre

à voix feutrée dans les foyers, illumine les yeux des petits, les nourrit d'émotions. Face à la demande, une voie artistique créative toute nouvelle s'ouvre alors. Le plaisir de poser sa voix sur des œuvres magistrales, celui d'accompagner le développement de l'enfant lui permettent de vivre près de la nature en Normandie, comblant son besoin de solitude. De *Cendrillon* à *Jacques et le haricot*, en passant par des compositions personnelles comme *En route pour les étoiles*, la passion est au rendez-vous.

Que reste-t-il de la colonisation ?

Depuis 1962, les anciens départements algériens ne sont plus terre de France. Pour ceux qui y sont nés, Français d'Algérie, rapatriés, que reste-t-il de ce passé ? Chez Marlène, sans doute pour toujours la nostalgie des baisers papillons de son enfance. « L'enfance est une vaste cathédrale » écrit Virginia Woolf. Dans cette cathédrale a sûrement germé l'éclat du regard, et ce rire à la fois pudique et franc, ce sourire entre aise et malaise qui en disent long sur le moi insécurisé et la cocasserie des destins. Elle a osé et composé une ode à la liberté, choisi son existence, trouvé la force insoupçonnée de surmonter des obstacles pour finalement réjouir collectivement les cinéphiles au fil des œuvres cinématographiques : un cursus olympique et un César d'honneur en 2007. Marlène continue d'accompagner la génération montante, à prendre confiance en soi en contant des histoires. Avec le prénom d'une diva, elle a donné des lettres de noblesse aux arts en prenant les voies qui lui plaisent « Il faut de l'audace pour oser », écrit-elle. Venir d'où l'on peut et agir avec ce que le destin propose pour s'y atteler avec énergie. Une voie de l'**intégration***, magistralement illustrée.

Pour aller plus loin

JOBERT Marlène, *Les baisers du soleil*, Paris, Plon, 2014.

JOBERT Marlène (narratrice et autrice), *Les plus beaux contes du monde*; Paris, éditions Atlas, 1990.

JOBERT Marlène, lecture sur disque de poèmes de Jacques Prévert, 1979.

RIOUX Jean-Pierre (dir.), « Cinéma », *Dictionnaire de la France coloniale*, Paris, Flammarion, 2007.

<https://www.academie-cinema.org/personnes/175729/>.

Journalistes

Des femmes journalistes, d'abord à travers la presse, vont jouer un rôle de dévoilement et d'information, voire de dénonciation qui permet de saisir une part des mentalités et des prises de position pendant la période coloniale et lors des mouvements d'indépendance. Déterminées et engagées, elles se servent du pouvoir de l'écriture pour analyser et décrire les problèmes de société.

Pionnières et militantes

Dans la presse coloniale, les femmes ne sont guère mises en valeur. Si l'on repère leurs articles dans les revues et journaux connus comme le *Soir* ou *L'Illustration*, la place essentielle reste aux collègues masculins. Mais, la deuxième moitié du XIX^e et surtout le XX^e marquent un changement notable. Des journalistes femmes émergent peu à peu et interviennent dans les débats civiques fondamentaux. C'est le cas dans le *Cri du peuple*, entre 1928-29, dont le premier éditorial signé Caroline Rémy, alias Séverine, dénonce les

« atteintes aux peuples indigènes sans voix et sans droits ». Séverine va écrire et réagir sa vie durant sur les problèmes de son temps. Elle entrevoit déjà le rôle majeur du journaliste comme le montre cet extrait de son discours à la maison des journalistes le 26 juillet 1927, deux ans avant sa disparition : « ... Notre profession est belle, nécessaire, mais seulement dans la mesure où nous la faisons belle... Résistez aux engouements publics, résistez aux directeurs de journaux. Résistez à vous-mêmes, aux inévitables déformations qui sont le fait du métier, au succès, à certaines griseries... »

Réaliste, elle mesure les obstacles qui se dressent pour les novices. Dans une lettre à une jeune fille qui lui demande des conseils pour devenir journaliste, elle répond en 1900, consciente aussi des difficultés d'écriture : « ... Le journalisme, c'est d'abord l'humiliation de la quête du travail... Les compromissions. Et parfois la censure. Vous vous heurtez aux intérêts. Toute plume s'y brise ou s'émousse. La vôtre devra rester muette... »

Hubertine, l'indépendante

Aussi indépendante et déterminée, Hubertine Auclert, née en 1848, se mobilise toute sa vie pour défendre les droits des femmes. « J'ai été, presque en naissant, une révoltée contre l'écrasement féminin », proclame-t-elle. Après des débuts consacrés à écrire, elle rejoint son ami de cœur, Antonin Lévrier nommé juge de paix en Algérie, et le sachant malade, l'épouse. Elle vit en Algérie de 1888 à 1892, écrit dans le journal colonial *Le radical algérien* jusqu'à la mort de son mari et reprend ses activités de journaliste féministe. D'abord persuadée d'être « au paradis sur terre », puis heurtée par les profondes inégalités, elle témoigne pour faire évoluer la condition et le statut des femmes en Algérie comme en métropole. Observatrice de la société coloniale, elle ne cesse de prendre « la défense des femmes » anonymes et en appelle

régulièrement dans des courriers aux députés et sénateurs, en vain. Hubertine dénonce, jusqu'à son décès en 1914, dans une série d'articles parus dans la *Citoyenne*, ou dans *L'avenir des femmes*, puis dans son livre de 1900 *Les femmes arabes en Algérie*, les statuts personnels des femmes musulmanes, la polygamie, l'absence de protection légale et l'insuffisance ou l'absence de scolarisation des filles, finalement un patriarcat qui est « le contraire de la dignité humaine ». Après Hubertine, d'autres journalistes et romancières, par exemple Marie Bugeja en 1921, Henriette Célerié en 1925, sans être féministes, essaient de faire comprendre dans des articles et publications le sort de leurs livres « Sœurs musulmanes ».

Au service des droits humains

L'une des figures marquantes du journalisme actif, une des premières reportères reste Andrée Viollis (1870-1950). Issue d'un milieu très aisé, Andrée Jacquet-Viollis fait de solides études en France et à Oxford et trouve vite sa place dans la presse. Femme investie et féministe, elle débute dans *La Fronde* avec la célèbre Marguerite Durand. D'abord journaliste littéraire, elle s'oriente vite vers le reportage d'actualité. Elle se rend seule en URSS en 1927, suit la révolte indienne en 1930 et rend compte de la marche pour le sel du Mahatma Gandhi. Dès 1924, elle est la seule femme au sein de la direction du syndicat des journalistes, créé pour défendre les droits de la profession.

Preuve de sa notoriété, en 1934, la revue *Les femmes dans l'action mondiale* lui consacre un portrait. Pour stabiliser la situation, après la tentative de soulèvement de Yen Bai, en Indochine, un voyage des autorités se profile. En 1935, elle accompagne Paul Reynaud en Indochine et publie à son retour *SOS Indochine*, enquête-choc sur le monde colonial, préfacé par André Malraux. Le Vietnamien qui l'accompagne lors de son enquête est condamné et envoyé au pénitencier de Poulo

Kondore. En 1936, elle défend les républicains espagnols puis s'engage dans la résistance contre les totalitarismes, codirige l'hebdomadaire *Vendredi*. En 1938, elle rédige des articles pour *Le Soir* dirigé par Louis Aragon. Sa fille, Simone Téry, journaliste et romancière militante, poursuit dans cette voie et fait connaître le travail de sa mère.

Françoise et la dénonciation des conflits coloniaux

S'il est une femme dont le nom est associé à celui de la presse, c'est bien celui de Françoise Giroud (1916-2003). Deux aventures passionnées vont l'animer et la faire connaître. Tout d'abord, celle qui l'associe à la création et à la direction du magazine *Elle* de 1945 à 1953. Magazine novateur qui combine les rubriques de mode, introduit les nouveaux styles, la « nouvelle vague », en s'ouvrant aussi au monde et aux débats de société. Pour elle comme pour sa complice Hélène Gordon-Lazareff, la mode, « les nouvelles tendances reflètent aussi celles de l'âme ». Grande pionnière du journalisme féminin et politique, elle a, à la différence de ses collègues du XIX^e, bénéficié d'une reconnaissance posthume lucide exprimée ici par Christophe Barbier, dans *L'Express*, le 13 janvier 2011. « ... Françoise Giroud sut affronter, séduire, convaincre, tout au long de sa carrière... Dénicheuse de talents, défricheuse d'idées... cette passionnée paya bien sûr la rançon de sa différence. » Comme ses sœurs d'écriture, elle se bat pour que les citoyennes s'expriment. « Votez », tel est le titre d'un article signé de sa main qui paraît dans *L'Express* en 1946 : « ... Madame, ne restez pas chez vous. Pensez que pour vous permettre de voter, des hommes et des femmes luttent depuis plus d'un siècle... » Déjà en 1936, la guerre d'Espagne la pousse à manifester pour dénoncer la barbarie. Les guerres de la décolonisation la conduisent à s'engager plus avant dans la politique, et en particulier la guerre d'Algérie.

Avec Jean-Jacques Servan-Schreiber, ils constituent autour de leur couple une équipe qui élargit son audience et active les prises de conscience (indépendance de la Tunisie, événements de Charonne, arrestations arbitraires...) Le projet personnel et professionnel de *L'Express* (1953-1973), s'affirme avec Jean-Jacques, l'amant, l'ami malgré tout, au service des idées de Pierre Mendès-France, avec la collaboration intellectuelle de proches, hommes et femmes et d'intellectuels comme François Mauriac. Le 2 août 1957, le journal n'hésite pas à publier une lettre de Gilberte, l'épouse d'Henri Alleg, directeur du journal communiste *Alger républicain* arrêté en juin, fait paraître *La Question* en 1958. Le journal est saisi, mais les rédacteurs ne désarment pas et continuent d'informer. La même année, *L'Express* publie des extraits du volume *L'Algérie en 1957* signé Germaine Tillion. Plus encore, c'est sous la plume de Françoise elle-même que la torture est dénoncée avec force. Ainsi le 16 août 1957 : « ... Dans un accès de colère ou de douleur, on peut tuer. On ne torture pas. La torture est une opération qui mine à froid, et qui conduit celui qui la pratique à la plus haute jouissance... » Preuve est faite que la journaliste s'implique pour dénoncer exactions et tragédies liées aux conflits qui conduisent aux indépendances.

Des reportères de guerre

Si la tradition des femmes reportères lors de conflits s'avère plus ancienne, ainsi, Annie de Pène lors de la guerre de 14 ou, pendant la guerre civile espagnole, la photographe Gerda Taro, les troubles coloniaux fournissent à une première génération de faire le choix de transmettre et dévoiler les violences liées aux conflits. Ainsi, celui avec l'Indochine qui se poursuit après le départ des Français donne à certaines une occasion de montrer leurs valeurs et de témoigner à leur manière, parfois même dans « un jeu personnel avec la mort » comme pour Brigitte Friang. Décédée dans la discrétion en

2011, rien ne prédispose cette jeune fille qui naît dans une famille bourgeoise aisée à Paris en 1924 à des engagements si forts. Brigitte est encore au lycée Molière à Paris quand elle décide de participer activement à la résistance. Elle est chargée de prévoir des parachutages d'armes et des infiltrations aériennes. Arrêtée, torturée, blessée et déportée à Ravensbrück, elle traverse une tragédie dont elle rend compte beaucoup plus tard dans un essai témoignage *Regarde-toi qui meurs*. Déçue par les tracasseries subies après son retour de déportation, après avoir été attachée de presse d'André Malraux, elle devient reportère de guerre en Indochine et propose, pour des revues locales (*Indochine Sud-est asiatique*) et nationales des reportages dont celui sur les commandos parachutistes à la fin des combats dans la cuvette de Diên Biên Phu. Lors de la bataille finale, elle est évacuée contre sa volonté puis rentre en France où elle poursuit sa carrière, propose des reportages sur l'affaire de Suez en 1956 ou sur la guerre des Six-Jours. Journaliste au sein de l'ORTF, remerciée en 1968, elle retourne au Vietnam et rend compte par exemple de l'offensive du Têt. Cette patriote très impliquée lors de ses reportages laisse de nombreux récits dont *Les Fleurs du ciel*, où elle raconte son parcours en Indochine.

Les héritières

Désormais, si la presse demeure un lieu d'expression féminine, c'est aussi à la radio et à la télévision que bat le pouls du monde. D'abord journaliste à *L'œuvre* entre 1930 et 1940, Geneviève Tabouis crée dans la nouvelle station de radio RTL une émission qui fait date *Les dernières nouvelles de demain?* « Attendez-vous à savoir », « j'ai encore appris » y annonce-t-elle d'une voix charismatique. Elle va proposer pendant de longues années des chroniques politiques et diplomatiques où elle prend parfois position, par exemple contre le nazisme. Son **implication*** très personnelle ne va

pas manquer de susciter des polémiques, au cœur des conflits et des tensions des années cinquante.

De grandes figures du journalisme perpétuent actuellement cette tradition du reportage avec parfois prise de risques lors des tensions ou conflits. Elles s'évertuent à défendre par leur **action*** les filles et les femmes du monde actuel comme Liseron Boudoul dans un reportage sur les petites filles afghanes mariées dès leur plus jeune âge en 2022 ou à dénoncer les exactions et les outrances des guerres comme Martine Laroche Joubert, Florence Aubenais ou Maryse Burgot.

Document

La revue de la femme noire, Awa

Entre 1964 et 1973, une équipe éditoriale sénégalaise exclusivement féminine fait vivre la *Revue de la femme noire, Awa*². Sous la direction de la journaliste Annette Mbaye d'Erneville, y collaborent Henriette Bathily, Solange Faladé et des invitées comme la romancière Rosa Guy ou la sociologue Fatou Sow. Ce magazine mensuel illustré, tiré à 5000 exemplaires en moyenne, propose poèmes, recettes, mode, reportages et offre au lectorat, à une époque charnière, un espace d'information et d'expression destiné aux femmes. Il s'inspire de journaux connus comme *Marie-Claire* ou *Elle*, mais tient à son indépendance, à sa liberté de ton, y compris vis-à-vis du pouvoir politique local. Tout un symbole et une source pour l'histoire des femmes après les indépendances.

DUCOURNAU Claire, (dir), revue *Études littéraires africaines*, n° 47, juin 2019, pp.7-60

2 *Awa signifie source de vie et tire son origine de l'hébreu Hawwa, équivalent d'Eve. [En ligne : <https://www.awamagazine.org> : on y retrouve les premiers numéros en version numérisée.]

Pour aller plus loin

ADLER Laure, *Françoise*, Paris, Grasset, 2011.

FRAISSE Geneviève, HAUSE Steven C., *Hubertine Auclert, pionnière du féminisme. Textes choisis*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, éditions Bleu autour, coll. « La petite collection », 2007.

LAROCHE-JOUBERT Martine, *Une femme au front, mémoires d'une reporter de guerre*, Paris, J'ai lu, 2021.

RENOULT Anne, *Andrée Viollis. Une femme journaliste*, Angers, PUA, 2004.

Histoire de la presse en France : <https://www.maisondesjournalistes.org>

Publications coloniales numérisées, données sur Andrée Viollis, accessibles en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/>

Kondore (Condore) Con Dao

Taboue pendant des décennies, l'histoire des bagnes et leur passé tragique surgissent peu à peu. Le droit à la mémoire et l'histoire se combinent ici pour dévoiler un récit complexe et dramatique qui se doit d'être pluriel et mixte. Lieux associés à des pages sombres où survivent ou disparaissent des opposants politiques, des condamnés de droit commun, des trafiquants et des femmes.

« Une bastille coloniale » Peter Zinoman, 2001

Poulo Condore, nommé Kondore sur les cartes très anciennes ou encore Kouen Louen/Con Dao désormais, constitue un archipel de 16 îles sur environ 75 kilomètres carrés, au sud-est du Vietnam. Ce pénitencier, « lieu d'où on ne revient pas », fonctionne entre 1861 et 1993. En 1941, la femme du général Giap, Quang Thai, agente de liaison meurt dans sa cellule dans des circonstances troubles. En 1954, après les Accords de Genève qui scellent la partition provisoire du

Vietnam, le « centre » de détention fonctionne toujours. Des détenus politiques, des adversaires des différents régimes y sont relégués dans des conditions inhumaines avec, pendant la guerre du Vietnam, l'assentiment des États-Unis. Pendant la période coloniale, il a compté jusqu'à 40 000 détenus dont sans doute les deux tiers arrêtés pour des raisons politiques. Par peur de révoltes, la surveillance et les châtiments sont impitoyables : sévices corporels, boulet aux pieds surnommé coco, privation de nourriture, censure du courrier, contrôle strict des visites. S'il existait des bagnes portuaires à Brest ou Toulon, d'autres, militaires en Algérie ou à Madagascar, ceux situés dans les territoires lointains les dépassent par leur dureté et leur inhumanité. On évalue à Poulo Condore les pertes humaines à la moitié des effectifs.

Des femmes en enfer

En 1862, des femmes, souvent jeunes et condition fort modeste, arrivent dans cet archipel et sont encore une soixantaine en 1936 quand le journaliste Jean-Claude Demariaux se rend sur place et rend compte 20 ans plus tard dans un essai de l'enfer de Kondore. Vêtues d'une longue robe de coton bleue ou d'un pantalon, elles ont les cheveux coupés en cas d'indiscipline, de vol, de consommation d'opium, d'insultes, de refus de travail ce qui s'avère fréquent. Les détenues travaillent essentiellement dans les rizières ou comme domestiques. Elles sont restées peu nombreuses, souvent promptes à s'évader malgré la présence de requins au large, « incorruptibles et gratuits » selon la formule d'un administrateur, l'amiral Bonnard et font l'objet d'une surveillance accrue. Il fallait en effet souvent les protéger des **violences*** des autres détenus ou des agissements des gardiens. Dès octobre 1869, le directeur Siedel exprime ses craintes au gouverneur : « ... Le démon s'est introduit avec elles dans le bagne... Je suppose bien que ces dernières

condamnées ne seront ni jeunes ni belles, mais les femmes sont rares à Pulo Kondore. Les miliciens et gardiens européens eux-mêmes sont soumis à trop de privations pour qu'il ne faille pas prévoir les conséquences des écarts d'imagination... » Cette lettre, citée par l'historien Frédéric Angleviel en 2020, révèle la brutalité extrême des rapports entre les prisonniers, mais aussi entre ceux qui détiennent une part d'autorité et souligne que les administrateurs sont informés de la situation à l'intérieur du pénitencier. Certaines semblent avoir été des pourvoyeuses d'enfants (Me Nin) pour des Chinois pédophiles. Une des plus actives serait, selon le témoignage de Jean-Claude Demariaux, Tran-Thi-Lon, condamnée en juin 1906 à neuf ans de travaux publics par le tribunal indigène de Bach Ninh pour avoir enlevé de jeunes enfants et les avoir vendus. À cette sauvagerie insidieuse et constante s'ajoutent les maladies endémiques : bérubéri, lèpre, tuberculose, malaria, syphilis... Quelques infirmières sont épisodiquement envoyées sur place et accompagnent les médecins de marine dépourvus de réels moyens.

Littérature et histoire au service des mémoires

Preuve que cette part de l'histoire se traduit diversement, mais se diffuse, la publication du livre *Riz noir*, publié en 2004, en référence à ce plat proposé aux détenues, mélange de riz, de sable et de mouches noires d'où sa couleur... Anna Moï (Tran Thien Nga), originaire de Saïgon/Hô Chi Minh-Ville, évoque dans une fiction historique le destin de deux jeunes sœurs Tan et Tao, 15 et 16 ans, accusées de terrorisme. Dénoncées et arrêtées, elles sont emprisonnées dans des locaux qui sont plus proches des « cages à tigres » que de cellules ordinaires. En effet, les lieux fonctionnent toujours dans les années soixante. Elles connaissent cet enfer pendant 22 mois en plein conflit américano-vietnamien. L'autrice, ancienne styliste, veut rendre hommage par l'écriture à celles

qu'elle nomme « filles de dragon, d'eau et de feu, invincibles malgré tout. »

Aujourd'hui, 50 000 touristes viennent visiter les vestiges et, pour certains, se recueillir dans cet espace devenu **lieu de mémoires** et d'histoire. L'endroit le plus aménagé comporte un cimetière au millier de tombes, parfois collectives, et un musée. Une plaque rappelle aux visiteurs ce passé douloureux et ne manque pas de citer le colonialisme : « Les cimetières de Hang Keo et de Hoang Duong comportent nombre de tombes sans nom. Cette douleur commune au peuple vietnamien et à l'humanité tout entière fait partie des crimes du colonialisme et de l'impérialisme. » En 1950, âgée de 19 ans, VoThi Sau tire à la grenade sur la place de son village Dai Do sur deux Vietnamiens qu'elle soupçonne de servir la France. Fusillée le 23 janvier 1952 à l'intérieur de Poulou Kondore, elle est promue en 1993 « héroïne populaire » comme le précise l'inscription placée au pied de son imposante statue de six mètres de haut située près du monument aux morts et régulièrement fleurie.

La France équinoxiale en Guyane

On retrouve un univers carcéral identique organisé à Cayenne, et aussi à Saint-Laurent-du-Maroni où l'on place de nombreuses reléguées et récidivistes, système qui perdure jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Plus de 150 000 hommes et femmes vont transiter dans ce bagne. En 1866, on y compte 240 femmes pour 16 805 hommes. Créé entre 1852 et 1854, après le Coup d'État de Napoléon III, on y impose travaux forcés et réclusion dans des conditions pénibles dans tous les quartiers. Aussi la mortalité y est-elle considérable. 3 ou 4 ans d'espérance de vie sur place tant les atteintes tropicales ou les maladies sexuellement transmissibles font des ravages. C'est une sorte de « guillotine sèche » selon la formule du journaliste Jean-Claude Michelot. Parmi les prisonniers politiques, de l'anarchiste Dieudonné de la bande à Bonnot au bourreau

du bagné Hespel guillotiné sur place au capitaine Dreyfus finalement innocenté, ce sont surtout les noms masculins qui s'inscrivent dans la mémoire collective. Pourtant, parmi les femmes, dans « ce cortège de morts-vivants » selon Albert Londres, l'orpheline béarnaise Marie Bartete née en 1863, rencontrée et évoquée par Albert Londres dans sa série d'articles « Au bagné » en 1928 parus dans le *Petit parisien* y arrive pour vol. On lui propose même sur place la grâce à condition d'épouser un bagnard. Elle y décède en 1938 alors que la décision de fermer s'annonce sous les pressions et l'action insistante du guyanais Gaston Monnerville, futur président du Sénat.

« La Nouvelle », bagné au sein de la Nouvelle-Calédonie

Les objectifs du pénitencier nommé *La Nouvelle* se dupliquent aussi au cœur du Pacifique : punir, exiler, neutraliser les opposants, voire rééduquer. On distingue plusieurs catégories de prisonniers nommés « transportés », venus de métropole ou condamnés après des révoltes coloniales, celles des Mokrani en 1871, des Aurès en 1879 ou 1882. Le premier convoi de femmes date de 1870. S'y ajoutent les relégués ou récidivistes, plus durement traités lors des travaux forcés. En 1872, sur l'île des pins, malgré les réticences des religieux Maristes installés à l'est, le bagné prend place à l'ouest avec plus de 400 femmes. Des vestiges de cette période y demeurent dont un cimetière. Aux prisonniers politiques s'ajoutent ceux de droit commun. Certains d'entre eux, jugés plus faciles à insérer pour mettre en valeur des terres reçoivent de petites concessions, au prix d'un doublement de leur peine, et peuvent parfois se marier, d'où ce mélange de colonisation pénale et de colonisation libre. Entre 1924 et 1931, la fermeture s'organise, certains finissent même leur vie

sur l'archipel. Aux détenus s'ajoutent le personnel du bagne et leurs familles qui se sont implantées parfois définitivement.

Depuis le début du *xxi*^e siècle, des associations, dont par exemple, Témoignage d'un passé, éclairées par les travaux de Christine Terrier démultiplient leurs efforts pour une meilleure connaissance historique. Ainsi, en 2021, le site de l'île Nou, où plus de 4000 femmes ont vécu dont la communarde Louise Michel condamnée et amnistiée en 1883, est valorisé et protégé.

Ces noms de lieux et ces êtres pour la plupart anonymes déplacés ou retenus à vie se rattachent à une histoire impossible à oublier, indispensable à connaître si l'on veut saisir les blessures causées dans les sociétés locales et les tensions qui peuvent persister encore aujourd'hui dans les mémoires. L'existence de ces bagnes souligne le fossé entre discours officiels et réalités.

Document

Repères chronologiques

- 1851 Décret en vue de la transportation en Guyane. Premiers départs
- 1854 Loi instituant le bagne en Guyane
- 1^{er} février 1862 Poulo Kondore, Des femmes y sont détenues jusqu'en 1901
- 2 septembre 1863 loi instituant le bagne en Nouvelle-Calédonie
- 1873-1880 Louise Michel, condamnée après la Commune, est prisonnière en Nouvelle-Calédonie. Louise va s'impliquer pour scolariser la population kanake
- 1885 Loi sur la relégation
- 1887 Ndjolè (poste militaire créée par Brazza) au Gabon. Centre de rétention (1887) puis installation d'un bagne à partir de 1898. Samoury Touré, chef noir animiste, opposé à la présence française, y décède en 1900
- 1898 Fin des envois de déportés et prisonniers masculins et féminins en Nouvelle-Calédonie
- 1931 Fermeture des sites du bagne de Nouvelle-Calédonie
- 1947 Premiers rapatriements venant du bagne de Guyane, en particulier
- 1953 Fermeture du bagne de Cayenne

Pour aller plus loin

ANGLEVIEL Frédéric, *Poulo Condore, un bain français en Indochine*, Paris, édition Vendémiaire, coll. « Chroniques », 2020.

BRABANÇON Louis-José, *L'archipel des forçats. Histoire du bain de Nouvelle-Calédonie, 1863-1931*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2003.

DEMARIAUX Jean-Claude, *Les secrets des îles de Poulo Condore*, Paris, Peyronnet éditeurs, 1956.

GOUTALIER Régine, « Louise Michel en Nouvelle-Calédonie, une prisonnière modèle », Colloque Louise Michel, Marseille, 1980.

GUIBERT Nathalie, « En Nouvelle-Calédonie, le défi de la mémoire », *Le Monde*, 8 décembre 2022, page 10.

<https://criminocorpus.org/fr/>

<https://gallica.bnf.fr/>

<https://www.archivesnationales.culture.gouv.fr>

<http://anom.archivesnationales.culture.gouv.fr/caomec2/>

Le Goff (Germaine)

Le destin singulier et humaniste de l'institutrice d'origine bretonne Germaine Le Goff souligne les progrès de la scolarisation féminine au début du xx^e siècle et demeure un exemple assez exceptionnel dans l'action éducative coloniale de la métropole. Longtemps restée dans l'ombre en Europe, on la reconnaît désormais comme une enseignante charismatique.

Germaine le Goff (Le Bihan), ou l'instruction au service de l'ascension sociale

« Une vie singulière », c'est sous ce titre que le quotidien *Ouest-France* rend compte de la tenue d'une exposition poétique organisée à Pouldavid en septembre 2022 par l'association locale Rhizome et de l'inauguration d'une place en hommage à Germaine Le Goff, native de Douarnenez. Une Française dont l'existence est intimement liée à la vie de nombreuses jeunes filles africaines au début du xx^e siècle. Elle naît dans une famille finistérienne très modeste, avec un

père pêcheur qui décède quand Germaine est âgée de 15 ans et une mère dont le but majeur est d'obtenir que ses enfants et, en particulier ses filles, échappent à la grande précarité. Au sein de cette fratrie de 10 enfants, Germaine, née le 11 avril 1891, soutenue financièrement par un oncle, entre à l'École normale et devient une institutrice laïque convaincue de sa mission. Dans une période où les débats autour de la loi sur la séparation des Églises et de l'État sont virulents, elle, la militante, dans un des postes qu'elle occupe dans le Morbihan, s'oppose au curé de Réguiny.

Le choix du départ

La guerre de 14, qui lui arrache son époux François Auffret et la laisse veuve avec une petite fille à venir, modifie profondément ses perspectives d'avenir et de carrière. En 1921, elle épouse un jeune instituteur Joseph Le Goff qui partage ses **engagements*** républicains et laïques. Ils décident de partir alors pour rompre avec la morosité qui s'était emparée de sa vie et découvrir d'autres cultures. En 1923, le couple est affecté à Djenné, au Soudan français. (Mali) Ce choix personnel va changer son existence. Après quelques années d'enseignement sur place, elle accepte de relever un nouveau défi. En 1938, c'est dans une ancienne fabrique d'huile que la première école normale féminine ouvre à Rufisque, non loin de Dakar. Pour Germaine, la fondatrice et directrice, tout est à créer. Aussi va-t-elle entreprendre d'adapter l'enseignement aux besoins locaux sans omettre un enseignement général, et donner des clés pour que ces futures femmes transmettent à leur tour la valeur travail et surtout la tolérance. Elle n'a pas oublié qu'elle-même a dû subir les discriminations scolaires liées à sa pratique du breton comme beaucoup de petites filles de sa région natale. Germaine Le Goff se dévoue à cette tâche qu'elle juge noble et indispensable pour le développement du continent africain. Dans cet extrait de ses *Mémoires* inséré

dans la biographie que le journaliste François-Xavier Freland lui consacre en 2004 sous le titre *L'Africaine blanche : Germaine Le Goff, éducatrice mythique, 1891-1986*, aux éditions Autrement, elle précise la dimension pédagogique de son projet :

« Les connaissances que j'enseignais étaient-elles des connaissances utiles dans un milieu comme Djenné où il n'y avait ni livres, ni journaux, ni aucune boutique vendant le papier et le porte-plume ? Apprendre à lire pour lire quoi ? Apprendre à écrire pour écrire à qui ? ... N'était-ce pas haute fantaisie que d'instruire des filles qui auraient à vivre la vie de leurs mères, des femmes africaines depuis des millénaires ? ... »

Éduquer*, nouer des liens et construire des compétences, instruire en ayant en tête une indispensable adaptation aux contraintes locales : voilà les enjeux.

Des promotions d'environ 40 jeunes filles vont constituer le vivier des premières institutrices sénégalaises, à partir de l'ouverture de l'établissement en 1938. Sur les photos des promotions conservées dans les archives ou les sources privées, on reconnaît vite ces jeunes normaliennes avec leurs robes colorées, leurs tabliers et leurs sandales, mais surtout leurs bandeaux ornés d'un nœud papillon placé sur le sommet de la tête. Apparence uniforme, presque désuète sans doute, mais aussi volonté de visualiser une appartenance et des **solidarités** *potentielles. Rentrée en métropole en 1946, elle va vivre jusqu'en 1986 à Sucé sur Erdre une paisible retraite à la Châtaigneraie.

La reconnaissance de son œuvre

Son action, inscrite largement dans les mémoires des anciennes élèves, environ 500, témoigne de la réussite exemplaire d'un projet, il est vrai unique, mais porteur d'émancipation pour celles qui l'ont vécu. La création d'une

amicale des legoffiennes atteste que, devenues adultes, elles n'ont pas oublié la singularité exceptionnelle de cette éducatrice quasi maternelle qu'elles appelaient d'ailleurs Maman Le Goff ou même plus familièrement « Nanan du plaisir ». Une empreinte remarquable qui a permis la construction d'une élite féminine. Certaines, volant à leur tour de ses propres ailes, vont devenir des pionnières dans le domaine politique – Jeanne Gervais – ou culturel comme l'écrivaine Mariama Bâ.

Mariama Bâ, institutrice formée à Rufisque, écrivaine au service des femmes

Née à Dakar en 1929, dans une famille Lébou, Mariama perd très tôt sa mère. Sa grand-mère maternelle, musulmane très attachée aux traditions, se charge d'abord de son éducation. Cependant, grâce à l'appui et la ténacité de son père, la jeune Mariama fréquente l'école primaire, intègre l'École normale des jeunes filles de Rufisque, et obtient en 1947 son diplôme d'institutrice. Servir son pays par le biais de l'enseignement reste alors son premier objectif, mais, plus tard, sa notoriété sera due à ses qualités d'écriture. Mariama Bâ, ancienne élève de Germaine Le Goff, devient aussi une écrivaine militante qui défend avec conviction la solidarité et l'ouverture d'esprit. La même énergie qui lui a permis de s'instruire la pousse à écrire un roman épistolaire où deux amies prennent conscience de la nécessité d'union entre les femmes de toutes origines. Avec *Une si longue lettre*, publié en 1979, Mariama Bâ ne propose pas un témoignage personnel qui réduirait le récit à une biographie. Elle précise d'ailleurs qu'il ne s'agit pas de raconter sa vie : « Je n'ai ni la grandeur d'âme, ni les qualités de Ramatoulaye », son héroïne : « ma vie est beaucoup plus dense, beaucoup moins dramatique en péripéties que celle de mon héroïne... » La qualité littéraire de son roman, c'est de traduire avec exactitude le destin douloureux de deux personnages féminins

en évoquant leur vécu au cœur des contradictions et des tensions d'une société coloniale en mouvement. À travers cette correspondance entre les deux amies qui ne sont nullement présentées comme des victimes, l'autrice donne à voir l'intimité de ses héroïnes. Ramatoulaye décide de rester dans son foyer malgré les tourments imposés par son époux polygame. Elle parvient à apprivoiser sa souffrance, à contourner les obstacles, alors que son amie Aissatou fait le choix inverse et quitte son mari lorsqu'il décide de prendre une deuxième épouse.

À travers l'écriture, Mariama dénonce la législation sénégalaise sur la brièveté du congé maternité, mais aussi largement la violence, l'innocence bafouée, la marginalisation des femmes loin des lieux de pouvoir et par-dessus tout, la polygamie : « On ne partage pas de gaieté de cœur un mari ». Finalement, son volume propose une vision féminine nouvelle. *Une si longue lettre* livre une réflexion singulière sur le statut et l'image de la femme noire et fait d'elle une pionnière de la littérature sénégalaise.

Pour aller plus loin

BARTHELEMY Pascale, « Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957) », *Histoire de l'éducation*, n° 135, 2012, pp.129-131.

BERTHAUD-CLAIR Sandrine, « Annette Mbaye d'Erneville, pionnière de la radio au Sénégal et porte-voix des femmes africaines », « Ces Africaines qui ont fait l'Histoire » (3/6), *Le Monde*, 3 août 2022.

GROLLEMUND Philippe, *Fiertés de femmes noires. Entretiens/Mémoires de Paulette Nardal*, Paris, l'Harmattan, 2019.

MARIAMA Ba, *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines du Sénégal, 1987.

Littérature(s)

Grâce à la littérature, de nombreuses femmes laissent des traces de leurs vécus multiples, observent les mœurs au prisme d'une perception atypique et de leur sensibilité originale. Que révèlent-elles de leurs constructions personnelles, de leurs filiations, de leurs héritages, avant, pendant et après les décolonisations? À travers l'écriture, elles renseignent sur le contexte sociohistorique, mais aussi assument individuellement leur histoire collective et lui donnent un sens : « ... Tant qu'un groupe n'a pas d'histoire, il n'a pas d'identité; il n'existe pas comme groupe, si nombreux soit-il. Mais s'il se donne une histoire, il commence à exister : en même temps que son passé, il a des chances de construire son avenir... » L'historienne Yvonne Kniebihler dans son livre *Histoire des mères et de la maternité* le constate en 2000.

La part féminine de la littérature coloniale

Pendant des décennies, les auteurs masculins ont seuls retenu l'attention. Ils reprennent une tradition littéraire

romantique et orientalisante associée à des auteurs célèbres (Flaubert, Gautier, Hugo...). Au xx^e siècle, ils ont des continuateurs reconnus, de Pierre Loti aux lauréats du prix Goncourt Claude Farrère en 1905 ou René Maran en 1921. Pourtant, à la même époque, au cœur des colonisations actives, de nombreuses femmes, souvent tombées dans l'oubli, ont écrit avec un grand succès éditorial. Entre littérature de voyage teintée d'**exotisme*** et effusions de bons sentiments, une première génération propose des romans et fictions historiques qui connaissent leur apogée dans l'entre-deux-guerres. Elles sont voyageuses, compagnes d'officiers, d'administrateurs, d'archéologues. Elles prennent la plume, telle Jeanne Leuba (1882-1979), femme de l'archéologue Henri Parmentier en mission au Laos et au Cambodge, et contribuent à diffuser un vécu réel ou idéalisé. Toutes se servent de leurs expériences, de leurs périples, de leurs découvertes, parfois de voyages d'agrément pour proposer au lectorat une écriture romanesque à la dimension historico-politique vulgarisée. Ces autrices cultivées, souvent de milieu aisé, observatrices très majoritairement non critiques du monde qui les entoure, confient aussi dans certains écrits illustrés une multitude de renseignements sur le climat, la nourriture, le désert saharien comme Yvonne Pagniez dans *Femme du désert* paru en 1952. Au temps des colonies, la trace littéraire, nourrie de données psychosociologiques normées restitue la vie, les amours, et reformule à sa façon rapports sociaux et mentalités, faisant fi des silences de l'histoire comme des interdits culturels. Partie en 1909 pour suivre son mari, Michel Baron, Clotilde Chivas-Baron, sillonne l'Indochine et publie en 1917 un premier ouvrage, *Contes et Légendes de l'Annam*. De retour en France, en 1922, son premier roman, *Trois femmes annamites*, raconte le destin de trois femmes à la recherche du bonheur et d'un destin spécifique devant le Français colonisateur. Henriette Célarié (1872-1958) une des plus prolifiques, laisse plus d'une quarantaine d'essais et de romans, de nos *Sœurs musulmanes* en

1925 à *Au barem, amours marocaines* en 1927 ou *Promenade en Indochine* en 1937... Preuve que ces fictions génèrent toujours un lectorat, la réédition en 2009 dans la collection Exotiques, d'un volume paru initialement en 1907, intitulé *Petite Mousmé*, signé Gabriel Hautemer. Histoire d'une jeune fille sans argent et sans toit, qui, au hasard d'une rencontre à Saïgon, voit son destin basculer à la suite d'une rencontre avec un officier... Tous les ingrédients du roman colonial.

Ecriture féminine entre monde imaginaire et réalité sociale

Dire ses appartenances, la **pluralité des identités*** inscrites en soi, c'est se définir, se trouver sans doute. A partir d'un vécu familial, souvent tu, de souvenirs fragiles, parfois trompeurs, des écrivaines transmettent leurs passés sous différentes tonalités, sans s'inscrire dans des registres similaires. Derrière la fracture épistémologique, l'esprit de mœurs importées ou locales se dévoile, la condition humaine se révèle autour de sentiments marqués par l'éducation, de croyances diverses, de rébellion aussi : « je suis une rebelle » avoue Maryse Condé en 2018. L'impératif pour toutes, c'est de traduire, d'exprimer les plaisirs et les difficultés des vies, la quotidienneté, de saisir les autres, avec leurs différences, parfois de souligner les rencontres sans proposer aux lecteurs des réponses toutes faites : « mes livres ne cessent d'interroger le monde sans jamais proposer de solutions... » précise aussi Maryse Condé. Descendantes de ces terres autrefois colonisées ou natives de ces horizons, rapatriées, réfugiées, les femmes expriment le déracinement souvent insurmontable « cette terre, c'est ma mère », clame Marie Cardinal de retour à Alger, longtemps après son rapatriement. L'amertume de l'exil, ses douleurs et ses frustrations, apparaissent dans l'encre de ces plumes depositaires d'histoires familiales, de codes et coutumes d'une époque dépassée, jamais oubliée.

Assia Djébar, « réfugiée linguistique » 1936-2015

En tenant la main de son père instituteur, Fatima-Zohra Imalayène, dans une bourgade algérienne, fait son entrée à l'école française. C'est sous le pseudonyme d'Assia Djébar, que s'inscrivent les mérites de cette autrice atypique venue de la colonisation après un parcours universitaire, puis la reconnaissance ultime à l'Académie française au siège n° 5. Dans les années 1990, elle s'affirme « réfugiée linguistique ». Elle a fui la politique d'arabisation intense de l'Algérie indépendante, mêlée d'une montée des extrémismes. Dans *L'amour, la fantasia*, texte autobiographique, elle retrace l'enfance dans son village, l'adolescence à Alger la blanche, revisite et réentend les voix féminines côtoyées lors de sa construction personnelle. Elle les fixe dans l'encre et cette mémoire offerte va être traduite dans vingt et un pays à travers le monde. Assia décrit les débuts de colonisation, les transitions sociales et leurs affres, les peurs vues du côté du harem, les affronts faits par l'Autre femme au corps libre, décrié et envié à la fois. Colonisateurs et colonisés sont croqués avec âpreté, les relations ancestrales et les rituels notamment. À travers le déploiement d'un grand nombre de voix, l'expression polyphonique restitue les attentes, les scandales, les heurts ressentis par les différentes communautés et, en particulier, la sienne. Face aux silences de l'histoire officielle, les personnages s'affrontent derrière les voiles « suaires » et les corps libres ou entravés : « ... silence de l'affrontement, instant solennel, suspendu en une apnée d'attente, comme avant une ouverture d'opéra... » La mémoire coloniale tangué et décompose l'imaginaire, le donne à saisir, de façon intrusive, parfois avec violence. Pour l'autrice, la seule référence qui compte est celle d'un sujet inscrit au cœur des conflits tout à la fois intimes et collectifs. Ils donnent à savoir, à comprendre et enrichissent encore aujourd'hui la transmission des mémoires.

Alice Zeniter, mémoire et littérature

Considérés comme « des traîtres » par certains compatriotes, victimes de tortures et de répressions effroyables en dépit des accords d'Évian, dans lequel l'article 2 précise que « l'État algérien garantira les droits et les libertés de tous ses citoyens... Aucun Algérien ne pourra être contraint de quitter le territoire algérien ni empêché d'en sortir. », les Harkis, de « harka » qui signifie « mouvement » en arabe, ont subi l'indépendance, contraints souvent à un entre-deux identitaire. La fuite ou la mort, tel a été le destin de beaucoup de familles. Au moment de l'indépendance algérienne, une lutte exacerbée pour le pouvoir, la mise en avant de valeurs révolutionnaires, nationalistes prévalent, conduisant à d'impitoyables exactions vis-à-vis de cette fraction de la population écartée parce que favorable à la France. Ils ont combattu avec loyauté et ferveur dans les rangs des armées françaises pendant les deux guerres mondiales, lors des combats des années cinquante, les Harkis ont cru en la patrie offerte. Se replier en métropole ou se fondre un temps parmi les partisans du Front (FLN), tel a été leur choix pour survivre. Histoire longtemps mise sous silence que la normalienne Alice Zeniter, née en 1986 à Clamart, petite fille de Harkis, lauréate du Goncourt des lycéens, remonte, entre fiction et mémoire personnelle, au fil des indépendances.

L'art de perdre, 2017

Dans une saga transgénérationnelle, elle met à nu le sort des « parias » sociaux exilés sur le territoire métropolitain, par manque de lucidité, d'anticipation, de reconnaissance, d'humanité. Une enquête en filiation ouvre le lecteur à des compréhensions sensibles, humaines jusqu'alors peu ou pas évoquées. *L'Art de perdre*, par le recours à la fiction ouvre les blessures multiples, celle des perdants au choix cornélien :

supplétifs ou traîtres. La fuite salvatrice des corps, bientôt prison des âmes. Le bateau, les camps successifs cernés de barbelés, les conditions de vie indignes. Adieu les oliviers, le pressoir, la richesse et la notoriété locale, l'honneur d'homme et de femme, adieu les mesquineries et jalousies, les peurs et la déchéance nationale. Avec la perte de son histoire ancestrale, voilà les HLM, des obstacles matériels et des **codes sociaux*** incompris. La survie sans la vraie vie, sans la rosée du matin dans la Mitidja ou sur les hauteurs kabyles, sans la fierté. Le silence s'impose, celui qui étouffe les émotions, les sentiments refoulés, le travail en usine, l'extinction symbolique de soi et puis la volonté d'intégration de la génération montante, le métissage. Une plume à la fois musicale, élégante et en même temps brutale, pour exprimer la recherche d'identité de la troisième génération, dans une société française devenue complexe, fragile, suspicieuse, insécurisée. Histoire, sociologie et politique se nouent pour décrire la quête des descendants à l'héritage vide, à la mémoire trouble et troublante. Le ni... ni déstabilisateur, additionné au besoin de racines que les mouvements d'indépendance ont lissé, libère à travers la littérature le mutisme générationnel des déracinés, met à nu les problèmes d'**intégration*** et les douleurs.

« ... Enfant, je ne comprenais rien... Mes parents, – ma mère est française-avaient un album photo d'un voyage effectué en Algérie dans les années 80. C'était beau, cela donnait envie... Quand j'ai posé la question, on m'a répondu : on a perdu les liens avec la famille là-bas. C'était terrifiant, moi qui voyait la famille comme un socle inébranlable. Que s'était-il passé de si affreux? J'ai appris que mon grand-père était "harki". Je n'ai pas bien compris et j'ai cherché la définition de ce mot dans le dictionnaire. Elle n'était pas plus claire! ... On m'a si peu transmis de mémoire algérienne. L'Algérie m'arrivait, mais presque involontairement, imprégnée d'une atmosphère proustienne. Les repas, les fêtes de famille, les sonorités arabes, les prénoms, les différentes façons

d'être musulman... , quand j'ai réalisé à quel point des pans entiers de mon histoire s'étaient perdus, que ma famille avait passé des années dans les camps avant d'arriver en HLM, je suis tombée des nues. C'est un morceau si gros de l'histoire familiale que j'aurais dû remarquer son absence... »

Des expériences essentielles

La littérature féminine analyse des contextes de vie à travers les restitutions à la fois fictionnelles et mémorielles, mais sonde aussi les cœurs des êtres humains. Des productions descriptives, presque ethnographiques, font place désormais à des confessions plus novatrices. Les écrivaines retracent à travers la somme de leurs parcours des morceaux d'histoire, de l'Indochine française au Maghreb, aux Antilles. Marie Cardinal, Marguerite Duras, Assia Djebar, Alice Zeniter, Maryse Condé... sont « filles hybrides » des colonisations et des indépendances. Toutes narrent des mondes disparus, expriment la nostalgie ou la redécouverte parfois, autour d'écritures noueuses ou légères, toujours dans l'émotion. Les autrices ouvrent des chemins surprenants, qui expriment, à travers le « soi-même comme un autre » les turbulences de destins parachutés, les rapatriements souvent blessants, les pertes de repères en tous genres. Les écrits triomphent du dessèchement législatif, ouvrent à l'empathie et à la réflexion.

Document

**« ... La France de la fraternité, de l'égalité,
de la liberté m'appartient autant qu'à vous... »**

Emna Belhaj-Yahia, née en 1945 à Tunis dans une famille de commerçants, est une écrivaine francophone qui souligne l'importance de sa double appartenance culturelle : « j'ai vécu dans deux mondes ». Après des études en France, elle enseigne la philosophie en Tunisie, s'engage au sein de la Ligue tunisienne des droits humains puis se consacre entièrement à l'écriture. On lui doit de nombreuses publications collectives et personnelles dont *Jeux de rubans* en 2011. En 2014, Emna publie *Questions à mon pays*, réflexion sur l'avenir de la Tunisie depuis les événements politiques de 2011. En 2021, elle signe *En pays assoiffé*, un roman consacré à cinq générations de femmes.

Elle témoigne de son attachement profond à ses racines tunisiennes et françaises dans la série d'articles-témoignages publiés dans *le Monde* (22/12/2022), « de Dakar à Djibouti, radioscopie de la relation France-Afrique », rassemblés par le journaliste Frédéric Bobin.

« Le fait d'avoir écrit en français a renforcé cette sensation d'être ici et ailleurs. Cela a été une chance, un cadeau... »
Belhaj-Yahia Emna, *En pays assoiffé*, Paris, éditions des femmes A. Fouque, 2021

Pour aller plus loin

CALMES Alain, *L'idéologie coloniale du roman colonial d'expression française en Algérie coloniale*, thèse Rennes 2, 1982.

CARDINAL Marie, *Les mots pour le dire*, Paris, Le livre de poche, 1977.

CHIVAS-BARON Clotilde, *La femme française aux colonies, suivi de Contes et légendes de l'Annam*, Paris, L'Harmattan, 2009.

CONDE Maryse, *La vie sans fards*, Paris, J. C. Lattès, 2012.

DAHAN Danielle, « La quête d'identité dans l'Amour, la fantasia d'Assia Djebar », in COLLECTIF, *Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire*, n° 52, PUM, 2005, pp. 85-93.

DURAS Marguerite, *Un barrage contre le pacifique*, Paris, Gallimard, 1950, réédition Folio, 1978.

GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1975.

HA Marie-Paule, *La femme française et l'Empire. Textes choisis et commentés*, Paris, L'Harmattan, coll. « Autrement Mêmes », 2021.

MOURALIS Bernard, « La colonisation chez les écrivains africains depuis 1990 », in COQUIO Catherine (dir), *Retours du colonial? Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale française*, Paris, L'Atalante, 2008.

STORA Benjamin, « Trajectoires d'exils », *Hommes et migrations*, n° 1253, janvier-février 2005, pp. 39-45.

SULTAN Patrick, *La Scène littéraire postcoloniale*, Paris, Le Manuscrit, coll. « L'Esprit des lettres », 2011.

ZENITER Alice, *L'Art de perdre*, Paris, Flammarion, 2017.

Missions (au féminin)

Tout au long des XIX^e et XX^e siècles, le véritable engouement pour la cause missionnaire fait de la France la principale pourvoyeuse des missions féminines, pendant longtemps méconnues et même invisibles : on imagine davantage un missionnaire qu'une missionnaire. Désormais, les rôles et les destinées de ces femmes sont mieux appréhendés et reconnus. À partir de 1984, Claude Langlois ouvre la voie des recherches sur *Le Catholicisme au féminin*.

Les congrégations féminines

Avec l'essor de l'hégémonie coloniale française, on assiste au développement des congrégations féminines catholiques et aussi protestantes, anciennement implantées en Polynésie. Des motivations spirituelles, voire mystiques animent ces femmes souvent d'origine modeste (35 %), mais aussi la promesse d'un emploi utile au service de leurs croyances, une manière d'échapper au mariage, à un destin convenu et la possibilité de s'ouvrir à de nouveaux horizons, enfin le choix

d'une existence autre, exprimée dans leurs correspondances conservées dans les archives. Une autre particularité signifiante : ces communautés religieuses sont dirigées par des femmes conservatrices certes, mais souvent **indépendantes** *des autorités de tutelle (Vatican ou Supérieures) et réalistes, ce qui leur vaut parfois rappels et réprimandes. Proches des pouvoirs publics, elles servent d'intermédiaires, de médiatrices parfois lors de tensions sociales ou de crises frumentaires (1920, Gabon). Si la « mission civilisatrice » exprimée dès 1885 par Jules Ferry se veut laïque, parfois anticléricale, la III^e République, consciente d'une fonction sociale, consent à une relative indépendance de ces ordres. Comme le dit Paul Bert en 1905, « l'anticléricisme ne s'exporte pas ». Paradoxe assumé au grand jour lors l'exposition de 1931 quand, lors du Te Deum, Mgr Verdier, primat des Gaules, rend « hommage au génie civique de notre grande France » ce qui ne n'exclut pas les conflits des « bonnes sœurs » avec les gouverneurs locaux.

Un autre visage de la religion

Dans une tradition religieuse ancrée, renouvelée après les ruptures de la Révolution française, les congrégations se fixent des objectifs clairs : christianiser, enseigner – en 1863, plus de 60 % des institutrices sont religieuses –, soigner, éduquer. Les religieuses, souvent charismatiques, reconnaissables à leur silhouette blanche, bleue ou grise ont pour but de convertir, d'évangéliser, mais aussi de soigner les malades, de porter assistance aux personnes âgées et aux mourants. Célibataires, les cheveux cachés, elles souvent mieux acceptées par les populations. Dès 1822, Pauline Jaricot devient la grande zélatrice de la Propagation de la Foi. Son puissant apport prosélyte, reconnu désormais officiellement par le Vatican, s'appuie sur un réseau de donateurs. Lyon, sa ville natale, devient au XIX^e une vraie capitale de missions avec

un poids financier conséquent, un centre d'informations, un bulletin qui diffuse l'idée de l'Oeuvre et valorise les actions des religieuses. En 1901, des milliers d'aventurières de Dieu vivent et agissent déjà dans les colonies françaises. On recense au début du xx^e siècle 20 000 religieuses d'origine française dans l'ensemble des colonies, dont 1520 viennent des cinq diocèses bretons. L'implantation est présente en Algérie avec, en 1900, plus de 1200 religieuses. Des Écoles missionnaires se multiplient à Madagascar. Les congrégations féminines du Sacré-Cœur, de Saint Paul de Chartres, très implantées en Indochine, sont aussi présentes au Sénégal, en Guyane, à la Réunion. Les publications de Sœur Marie André du Sacré Cœur, prolongements des enquêtes réalisées en particulier en Haute-Volta, montrent le souci de plus d'humanité. Elle y dénonce le travail forcé et parfois des pratiques inhumaines. Parmi les fondatrices reconnues, Marie Anne Javouhey (1779-1851) donne à sa maison Saint-Joseph de Cluny la devise « Pour Dieu, au bout du monde ». Fille d'un cultivateur aisé de Côte d'Or, instruite, elle participe à une mission financée par le ministère de la Marine et des Colonies. Son prosélytisme se double d'humanisme quand, en Guyane, elle « prépare 300 esclaves en vue de leur prochaine libération et éduque les enfants à des habitudes religieuses, morales et laborieuses », une sorte de « pratique d'apprentissage ». Autre destin marquant, celui de la cancalaise Jeanne Jugan (1792-1879) canonisée en 2009. Orpheline d'un père marin, d'abord aide-cuisinière, elle travaille ensuite à la pharmacie de l'hôpital du Rosais à Saint-Servan. On lui doit la création des « servantes des pauvres » devenues en 1843 après des difficultés les Petites sœurs des pauvres, toujours actives avec 2210 sœurs dont 60 novices en 2017 et 192 maisons dans le monde, en Algérie par exemple. Son ordre se traduit essentiellement par un engagement au service des personnes âgées : « il faut toujours être de bonne humeur, nos vieillards n'aiment pas les figures tristes. »

Le destin asiatique de Mère Benjamin

Anaïs Le Noël de Groussy, née en 1821 près de Coutances, s'illustre par son dévouement auprès des déshérités, surtout des femmes. Elle crée des orphelinats pour des fillettes chinoises à Macao, puis à Cholon dans le cadre de la Sainte Enfance. C'est d'ailleurs dans une chapelle de la Sainte Enfance qu'elle repose à Saïgon/Hô Chi Minh-Ville. Anaïs, connue sous le nom de Mère Benjamin, sœur supérieure de Saint Paul de Chartres, joue en effet un rôle majeur en Indochine jusqu'à son décès dû au paludisme à Saïgon en 1884. Elle contribue à la fondation d'hôpitaux à Saïgon, MyTho, Bien Hoa, lutte contre la lèpre et les maladies infectieuses. Cette religieuse ouvre des noviciats pour des femmes indigènes, option qu'elle doit défendre auprès des autorités religieuses qui la rappellent un temps à Chartres. Il s'agit pour elle d'associer des sœurs converses aux missions hospitalières. Cette congrégation, toujours vivante en 2022, compte plus d'un quart de Vietnamiennes.

Après les indépendances, on observe une déchristianisation en métropole, mais, dans les anciennes colonies, de nombreux ordres féminins se maintiennent, sauf dans les régions où l'Islam est puissant ou quand les nouveaux régimes les excluent ou les chassent. Évidemment, des questionnements inhérents à ces multiples évangélisations s'imposent, car la création de lieux de prière modifie évidemment la spiritualité des indigènes, certains disent même les « déculturent ». Souvent, des rites ancestraux féminins se maintiennent d'ailleurs comme au Niger ou au Cameroun. Les missionnaires représentent finalement selon Michel Foucault « un dispositif de contrôle social » à analyser en profondeur autant que les actions inscrites dans la **mémoire collective***. Avec les missions féminines, on assiste à une sorte de « maternalisme colonial » et de reconquête au service des religions chrétiennes.

Document

Quelques repères chronologiques

- 1820-1860 Six nouvelles congrégations féminines par an dans les colonies
- 1845 Encyclique *Neminem Perfecto* sur la formation du clergé local
- 1848-1900 Kandejio Vendegou, fille d'un chef canaque, adopte la religion catholique, prend le nom d'Hortense et sert de référence d'intégration pour les Maristes présents en Nouvelle-Calédonie
- 1869 Fondation des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, les Sœurs blanches, avec l'appui du cardinal Charles Lavigerie, présentes encore au XXI^e siècle dans 28 pays dont 15 en Afrique
- 1880 Trois religieuses pour deux religieux dans les missions (Source/Claude Langlois)
- 1951 Encyclique *Evangelii Praecones*, Pie XII, sur l'autonomie des Églises locales

Document

La robe mission

Il s'agit d'une robe longue, ample, unie, droite, avec parfois une collerette, sans décolleté, couvrant tout le corps. Imposée par les missionnaires chrétiens, en remplacement des vêtements traditionnels ou pour supprimer la nudité indigène, la robe mission va se répandre dans tout le Pacifique. Les femmes se sont appropriées cette tenue en l'adaptant, et elle est devenue un symbole des cultures océaniques. Plus colorées, voire bariolées, avec des manches courtes, ces robes modernisées sont parfois offertes en cadeau de mariage ou lors des rites coutumiers calédoniens. En Nouvelle-Calédonie, les joueuses de cricket s'affrontent en robe mission de couleur différente. Christiane Waneissi (1972 -), originaire des Iles Loyauté, a créé une start up pour proposer en ligne des modèles de robes mélanésiennes, inspirées de la robe mission. En septembre 2022, des mannequins présentent à Paris ses modèles sous le label « Hadda créations ».

Pour aller plus loin

DUFOURCQ Élisabeth, *Les aventurières de Dieu. Trois siècles d'histoire missionnaire française*, Paris, J.-C. Lattès, 1993.

FERRARINI Hélène, *Allons enfants de la Guyane. Éduquer, évangéliser, coloniser, les Amérindiens dans la République*, Toulouse, Éditions Anacharsis, 2022.

GOYAU Georges, *La femme dans les missions*, Paris, Flammarion, 1933.

LANGLOIS Claude, *Le Catholicisme au féminin. Les congrégations françaises à supérieure générale au XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 1984.

LECUIR-NEMO Geneviève, *Anne-Marie Javoubey. Fondatrice de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1779-1851)*, Paris, Karthala, 2001.

Nardal

Paulette et Jane Nardal, dont la reconnaissance nationale se concrétise désormais, restent des « architectes de la négritude. » Ces sœurs martiniquaises ont contribué à défendre la cause noire avec une volonté farouche doublée d'une grande ouverture d'esprit, initiée au sein d'une famille pour qui la culture et la musique comptaient plus que tout.

Une reconnaissance tardive

En 1980, Aimé Césaire, alors maire de Fort de France, donne le nom de Paulette Nardal à la place Fénelon, cinq ans avant son décès à 88 ans, reconnaissance publique d'un compagnonnage ancien pourtant et occulté pendant longtemps. Trente années plus tard, la ville de Paris et celle de Clamart rendent aussi un hommage justifié aux deux sœurs. Pourtant, Paulette, cette jeune institutrice devenue journaliste puis attachée parlementaire, première étudiante noire inscrite à la Sorbonne en 1920 avec sa sœur Jane, élevées au sein d'une grande famille par des parents pour qui l'éducation compte

avant tout, n'est pas largement connue. C'est d'ailleurs grâce à une bourse que leur père Paul Nardal réussit ses études d'ingénieur. À partir de 1882, en Martinique, l'essor de l'instruction favorise l'émergence d'une petite bourgeoisie noire ou métisse. Louise Achille, leur mère, institutrice, anime avec des amies proches tout un réseau d'entraide, s'engage dans de multiples associations dont le Rassemblement féminin et multiplie les actions caritatives. Une sorte de « citoyenneté sociale » selon la formule de l'historienne Clara Palmiste. Si sa mère se cantonne à la sphère strictement humanitaire, Paulette cherche très vite à s'insérer dans des réseaux politiques et adhère au modèle du **féminisme social***.

Une égérie de la négritude

Voilà deux jeunes femmes avides de savoirs, de contacts comme leurs cinq autres sœurs. Paulette a 24 ans quand elle arrive à Paris. La Sorbonne lui ouvre ses portes et c'est une première, Jane s'inscrit en littérature, Paulette en licence d'anglais et soutient une thèse sur H. B. Stowe, l'autrice de *La case de l'oncle Tom*. Le contexte exceptionnel du Paris de l'entre-deux-guerres offre aux sœurs Nardal la possibilité d'élargir leur sphère littéraire, culturelle et politique et d'entrer en journalisme. « Attirée par les questions sociales, je me suis orientée vers le journalisme et le secrétariat parlementaire... J'ai toujours servi la cause coloniale avec tout le dévouement dont je suis capable et que m'inspire mon attachement à la France », confie Paulette. On lui doit de nombreux articles dans la *Dépêche africaine*, dans les six numéros de la *Revue du monde noir* (1931-1932), dans *L'Étudiant noir*, dans la presse nationale, comme *Le Soir*, et aussi des traductions en anglais.

En février 2019, le journal *Libération* titre non sans raison « Paulette Nardal, théoricienne oubliée de la négritude ». Enthousiasmée par Joséphine Baker, elle enrichit sa réflexion en allant découvrir ce que la capitale offre à

cette époque, musiques nouvelles, peintures, théâtres et multiplie découvertes et rencontres dans un Paris en pleine effervescence culturelle. Ce climat propice éveille chez les deux sœurs la prise de conscience de la nécessité de promouvoir dans la fierté hommes et femmes noires « Vivre (pour la jeunesse)... mais pour vivre vraiment, il faut rester soi » proclame-t-elle. En effet, dès son arrivée, elle prend la mesure des **discriminations***, des « spécificités » que l'on prétend attribuer alors aux Noirs, accentuées encore quand on naît femme.

Un salon littéraire

Rien de mieux que de nouer des liens, de débattre dans un salon littéraire. À Clamart, dans le salon des deux sœurs, se côtoient des personnalités qui, par leurs parcours et leurs origines, sont à la fois proches et différentes, de l'ancien administrateur colonial et écrivain René Maran au compatriote Aimé Césaire sans oublier le Sénégalais Léopold Sédar Senghor. S'y ajoutent des amis de passage américains ou haïtiens, comme Léon Sajous ou le guyanais Léon Gontran Damas. C'est dans ce creuset intellectuel que naît le concept de négritude. Défendre l'identité africaine, antillaise, refuser toute aliénation d'où qu'elle vienne et construire une synthèse positive entre racines africaines et françaises. Dans la présentation de la *Revue du monde noir*, Paulette précise les objectifs à atteindre : « Créer entre les Noirs du monde entier, sans distinction de nationalité, un lien intellectuel et moral qui leur permette de se mieux connaître, de s'aimer fraternellement, de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race, tel est le triple but que poursuivra la revue du monde noir. » S'émanciper sans renier ses repères culturels, tels sont les fondements de ce que ses amis vont nommer la négritude. Dans un entretien-témoignage diffusé sur *France Antilles Martinique*, elle confie

d'ailleurs non sans malice : « Césaire et Senghor ont repris les idées que nous avons brandies et les ont exprimées avec beaucoup plus d'étincelles, nous n'étions que des femmes!... » Si la défense de la dignité noire lui tient à cœur, les droits civiques de ses compatriotes aussi. À l'annonce de l'ordonnance de 1944, elle multiplie donc les initiatives pour inciter les Martiniquaises à aller voter.

Une carrière riche nationale et internationale

Presque remise de son grave accident lors du naufrage du bateau qui la conduisait vers son île en 1939, elle comprend, après la tourmente de la guerre, que pour donner encore plus de corps à cette « conscience de race », il convient de s'appuyer sur des réseaux nationaux et, plus tard, sur les liens internationaux qui se développent dans l'après-guerre. Maryse Condé dit d'elle : « elle a posé la première pierre de l'internationalisme nègre. » Pour Paulette et ses sœurs, défense collective et fraternité transfrontière doivent servir de levier pour sensibiliser et agir. Attachée de presse du socialiste antillais Joseph Lagrosillière, elle le soutient quand il crée, dès 1934, la Fédération des indigènes d'outre-mer. En 1947, attachée parlementaire du député du Sénégal Galandou Diouf, c'est aux côtés du diplomate Ralph Bunche, militant des droits civiques, prix Nobel de la paix en 1950, qu'elle continue à promouvoir leurs **valeurs*** communes et à militer, tout comme son ami le poète guadeloupéen Guy Tirolien, co-fondateur de Présence africaine et représentant de l'ONU au Mali et au Gabon dans les années soixante.

L'apport de Paulette Nardal et de ses sœurs, en particulier Jane et Andrée, est désormais réinterrogé par les chercheurs actuels et, à juste titre, réévalué, car le mouvement de la négritude leur doit beaucoup. Le parcours de Paulette, hors du commun, éclaire une formule qu'elle se plaisait à répéter jusqu'à ses derniers jours en 1985, « black is beautiful ».

Document

Les femmes de la négritude

« ... Dans ces années 30-40, Suzanne Césaire était de cette génération de jeunes femmes antillaises conquérantes de liberté et d'égalité, comme leurs aînées les sœurs Nardal qui tenaient salon littéraire et musical, tout comme ses deux amies Jenny Alpha, la comédienne martiniquaise, et Gertie Archimède, future grande figure historique de la Guadeloupe dont elle fut la première femme députée en 1945, ce qu'aurait pu devenir Suzanne. Toutes trois lumineusement belles de l'intérieur, porteuses au naturel d'une grande culture... Elles menaient leur danse des idées et des sentiments... choisissant autant de fréquenter l'opéra ou le premier concert d'Ellington que de discuter pendant de longues nuits blanches politique, philosophie avec les meilleurs penseurs de la "Sainte Trinité de la négritude"; Senghor, Césaire, Damas, autour de leurs sujets favoris : le communisme, le surréalisme, la poésie de la Harlem Renaissance... »

MAXIMIN Daniel, extrait de l'introduction, page 17, dans *Le grand camouflage, écrits de dissidence, Suzanne Césaire*, Seuil, 2009

Document

Suzanne Lacascade, une pionnière au cœur de la négritude

Suzanne Lacascade (1884-1966), longtemps oubliée, est très critiquée lors de la sortie en 1924 à Paris de son volume en partie autobiographique, *Claire-Solange, âme africaine*. Cette pionnière racontant l'histoire d'une héroïne martiniquaise, fille d'un fonctionnaire colonial, dénonce le racisme et les représentations caricaturales des Noirs et des Antillais, dans une critique acide de la mission civilisatrice française. L'auteure s'interroge sur la créolité et l'identité féminine dans un texte tout à la fois féministe et anti-colonialiste. Son récit, ponctué de dialogues vivants, animé de maximes en langue créole, révèle combien sa double appartenance africaine et antillaise lui tient à cœur. En 1979, dans son essai *La parole des femmes* sur les romancières antillaises, Maryse Condé considère qu'elle est bien une des pionnières du mouvement de la négritude.

Désormais, le combat de toutes ces femmes militantes et écrivaines se perpétue et se renouvelle dans la mouvance afroféministe, par exemple avec les travaux d'Amandine Gay, auteure d'« ouvrir la voix », de Maboula Soumahoro ou avec le documentaire (2016) « Mariannes noires » de Mame Fatou Niang. Elles continuent à réfléchir et à défendre le droit à l'égalité, à la visibilité féminine dans des sociétés plus justes.

En Afrique comme en Europe, les **mouvements féministes** se développent et agissent davantage dans des sociétés en mouvement. Fatou Sow, dans un entretien en 2012, définit le contexte de ces engagements en faveur des femmes : « ... Le féminisme, pour parler simplement, est un mouvement politique et intellectuel international pour confronter la subordination de femmes. Il a de nombreuses

racines et trajectoires, dont certaines sont indiscutablement transnationales, en ce sens qu'elles révèlent les rapports entre les manifestations locales... ». Les actions féministes en Afrique émergent à partir des années soixante au sein d'associations souvent liées au parti unique ou dominant. Une accélération liée à une prise de conscience et à un cadre juridique et institutionnel plus favorable se produit dans les décennies suivantes. De multiples courants féminins et féministes voient le jour autour d'intellectuelles, de militantes et de professionnelles. « L'explosion du mouvement féminin à partir des années 1980-1990 est liée à plusieurs autres facteurs. La Décennie des Nations unies... a été un stimulant, malgré toutes les contraintes et désillusions vécues, les discours manipulés et les actions de portée diverse, les unes significatives, d'autres illusoires, sinon dérisoires », comme l'explique Jules Falquet en 2003. « Les Africaines se sont ainsi rencontrées au niveau local et continental... » Des associations féminines plus « populaires » ont alors des rôles essentiels pour insuffler une dynamique constructive sans rompre totalement avec les structures sociales existantes : « ... Beaucoup plus anciennes et nombreuses, elles ont constitué des réseaux féminins de parenté, de voisinage, de solidarités et d'échanges multiformes, notamment de travail, de production économique. Les *mbootaay* (association féminine) en sont le cadre dans la société wolof. Elles sont importantes, car les femmes sont au cœur de la gestion des relations sociales à travers les cérémonies qui, de la naissance à la mort, marquent des étapes obligées de la vie individuelle et collective. Les tontines entretiennent une autre forme de solidarité fondée sur la constitution d'une épargne. Elles ont souvent été les seuls moyens d'accumuler un peu de capital : mettre en commun et échanger des ressources, aujourd'hui de l'argent, pour suffire aux besoins, aux diverses obligations familiales et sociales, aux activités économiques » écrit Fatou Sow en 1975. Les Africaines définissent plus nettement

leurs priorités et cherchent, sans rompre avec les activistes occidentales ou américaines, à éviter la marginalisation, mais aussi à définir des stratégies propres.

Pour aller plus loin

BONI Tanella, « Femmes en négritude : Paulette Nardal et Suzanne Césaire », *Rue Descartes*, 2014/4 (n° 83), pp.62-76.

IRIBARNEGARAY Léa, « Entretien avec Amandine Gay, » *Le Monde*, 01/12/2022, page 14.

JAMES Arnold, *La littérature antillaise entre histoire et mémoire, 1935-1995*, Paris, Classiques Garnier, 2020. Deux chapitres sont consacrés à Suzanne Lacascade.

NARDAL Paulette, « Éveil de la conscience de race », *La Revue du Monde Noir*, 1932, n° 6.

PALMISTE Clara, *Le « Rassemblement féminin » (1945-1951) : À la croisée des différents réseaux de Paulette Nardal*, FLAMME n° 1 | 2021 : *Mondes noirs : hommage à Paulette Nardal*, [En ligne : <https://www.unilim.fr/flamme/100>].

SOUMAHORO Maboula, *le Triangle et l'Hexagone. Réflexions sur une identité noire*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2020.

<https://www.temoignages.re/culture/culture-et-identite/qui-est-paulette-nardal,16188>

<https://www.unilim.fr/flamme/86>

Orientalisme

Inscrit dans la longue durée, l'orientalisme, courant artistique protéiforme, a exercé une longue empreinte sur les arts et les artistes et représente un héritage culturel essentiel où les femmes sont majoritairement les sujets favoris de créateurs masculins. Cette approche esthétique est désormais réinterrogée par les musées et le monde des créateurs.

Une fascination* pour l'ailleurs

En Europe, depuis le XVIII^e, les modes, goûts, créations s'inspirent globalement des contrées lointaines, des turqueries aux chinoiseries. Sous le Second Empire, l'impératrice Eugénie avait conçu un musée chinois personnel au cœur du château de Fontainebleau. L'espace méditerranéen, le Levant ou l'Orient ottoman, juif et chrétien, suscitent une fascination particulière et une curiosité jamais démenties dans l'imaginaire occidental. De nombreux écrivains alimentent cette attraction, de Flaubert à Nerval ou Hugo... : « Au siècle de Louis XIV, on était helléniste, maintenant on est

orientaliste... » À l'origine, cette inspiration vient des gravures, des écrits, puis voyages et séjours intensifient ces penchants et font évoluer les créateurs. Les artistes fascinés par l'ailleurs, au sens large, disposent de plus de salons, de structures (Congrès orientaliste en 1874), d'associations artistiques, par exemple la Société coloniale des artistes français fondée en 1906 par Louis Dumoulin, pour stimuler leur créativité. Si certains peintres ou sculpteurs se déplacent provisoirement ou même partent définitivement comme Paul Gauguin ou Etienne Dinet, d'autres vont réaliser leurs œuvres à partir de photos ou d'écrits. Des artistes surtout masculins même si l'on découvre peu à peu des talents féminins occultés. Rares sont les femmes qui voyagent, mais certaines le font, comme l'aristocrate lombarde Cristina de Belgiojoso (1808-1871) qui décrit en les idéalisant les harems ottomans lors de son périple en Asie Mineure, autour de 1858.

Une esthétique mêlée d'exotisme

L'orientalisme, courant littéraire et pictural, construit un **monde** inventé, réel, **idéalisé***. L'Orient vu de son opposé, l'Occident. L'Occidental imaginant l'Oriental jette un regard étonné sur les paysages et les êtres. Une nouvelle manière de penser le monde. Un élargissement spatial fait de curiosité émotive et d'invitation au voyage. Une rencontre de cultures perçues comme secrètes par l'entremise de multiples expériences symboliques. Plusieurs périodes caractérisent ce mouvement : avant 1860, un romantisme originel puis une approche plus personnelle et imaginative. Si les paysages, la lumière, les mœurs, les habitants et les modes de vie (*Noce juive* signée Delacroix) fascinent, les artistes vont surtout exalter les beautés indigènes de paradis retrouvés. Évidemment ce courant, loin d'être une école, ne se consacre pas aux seules représentations féminines : la chasse, la piraterie, la guerre réservent une place conséquente aux hommes. Pourtant,

les images qui surgissent initialement, ce sont les célèbres odalisques chères à Ingres. À leur toilette ou au bain, les personnages féminins animent les intérieurs aux décors soignés, voire baroques. Elles donnent vie à des marchés exotiques, ainsi *Le marché d'esclaves* ou *le marchand de tapis au Caire* de Jean-Léon Gérôme, construisent un **univers fantasmé***. Le harem (*Bain dans le harem* ou *Le harem sur la terrasse* de J. L. Gérôme) symbolise pour cet artiste, un monde presque magique, peuplé de créatures voluptueuses, un lieu fascinant en opposition avec les codes moraux des sociétés occidentales. Compromis entre fiction et réalité, l'orientalisme donne lieu à des représentations parfois fantaisistes d'un Orient sorti des *Mille et une nuits*.

La marque de Delacroix

Parmi les œuvres marquantes du siècle tourmenté que Delacroix traverse, ses *Femmes d'Alger dans leur appartement*, toile présentée en 1834 révèlent clairement ses goûts. Quatre femmes aux tenues et aux coiffures travaillées, entre ombre et lumière, dans le décor recherché d'une sorte de gynécée oriental où l'on perçoit de multiples influences méditerranéennes, semblent nous regarder. Seule la servante noire, debout, rompt avec les attitudes d'abandon. Delacroix partage, avec toute une génération d'artistes, l'attraction pour cet Orient, objet de rêves et de découvertes. Quand il débarque à Tanger en 1832, pour un premier séjour de trois mois, tout le fascine : la lumière, les couleurs, les vêtements et les mœurs « ... L'aspect de cette contrée restera toujours dans mes yeux, les hommes et les femmes de cette forte race s'agiteront, tant que je vivrai, dans ma mémoire... » car décidément, là-bas, rien n'est comme en France : oueds, souks, campements, caravanes, étoffes, épices, cieux éclatants... » « ... Le pittoresque abonde ici. À chaque pas, il y a des tableaux tout faits qui feraient la fortune et la gloire de vingt générations

de peintres... Le beau y abonde, non le beau si vanté dans les tableaux à la mode, mais quelque chose de plus simple, de plus primitif, de moins fardé. » Dans son *Journal*, l'artiste précise : « ... Il y a radicalement ni clair, ni sombre. Il n'y a masse colorée pour chaque objet, reflétée différemment de tous côtés... Ceci est toute l'entente de la couleur dans la peinture... » Ne voulant rien oublier de ce spectacle enivrant et permanent, il multiplie dessins et aquarelles dans des carnets réutilisés ensuite dans ses toiles : « Tanger... c'est un lieu tout pour les peintres... » Rendre l'atmosphère brutale en magnifiant les couleurs, de la *Chasse au lion, chasse au tigre* (1861) à sa traduction personnelle du mouvement intense des *fantasias*, telle est sa vision. Si Delacroix, en raison de l'importance des commandes d'État et de créations plus symboliques et politiques comme *La liberté guidant le peuple*, est très célèbre, d'autres peintres, partagés entre romantisme et académisme marquent fortement, en particulier les tableaux d'Ingres (*Le bain turc*), d'Etienne Dinet (*Raoucha, Jeunes filles de Bou Saâda, Baigneuses au bord de l'Oued...*). Ce dernier, installé en Algérie, converti à l'Islam, est le créateur en 1907 de la villa Abd-El-Tif en Algérie sur le modèle de la villa Médicis. En 1889, le prolifique Jean-Léon Gérôme (1824-1904), créateur du *Bain maure, harem et odalisque*, un des artistes les plus connus et reconnus en son temps, multiplie les scènes de genre orientalisantes lors des salons.

Une voyageuse novatrice Marcelle Ackein

Née en 1882 à Alger, Marcelle Ackein intègre, après une initiation à l'architecture et à la sculpture, l'atelier de Jacques Fernand Humbert. Ce spécialiste du portrait, élève de Picot et Fromentin, dirige le premier atelier de peinture ouvert aux femmes à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1898. Au début du conflit de 1914, Marcelle obtient le Prix du Maroc, mais ne peut y séjourner qu'en 1920. Le Musée

des Colonies, devenu le Musée National des Arts africains et océaniques, fait déjà l'acquisition de son tableau *Bergers du Douar*. Après avoir reçu une seconde bourse en 1923, l'artiste voyage au Sénégal, au Niger, au Soudan, en Guinée. Lors de ses longs périples, elle dessine des études où les silhouettes jouent sur des oppositions noir et blanc. Sur de larges aplats se dégagent des scènes animées radicalement éloignées des règles de la perspective classique. Elle reçoit même une commande pour la décoration de la cathédrale du Souvenir africain, à Dakar, inaugurée en 1929. Participant à l'exposition coloniale de 1931 et à l'exposition internationale de 1937, elle introduit la modernité dans le regard orientaliste comme ses contemporains Majorelle ou Bezombes. Ses toiles font d'elle une artiste insolite au cœur de son époque : abolition de la perspective, nouvelles compositions géométriques inspirées par les recherches cubistes. Mais, en même temps, cette artiste recherchée et cotée désormais, conserve néanmoins précieusement dans ses toiles la lumière et les couleurs spécifiques de la terre marocaine.

Des continuateurs majeurs

Certains artistes vont continuer à s'interroger et dépasser encore les seules dimensions esthétiques dominantes. Les couleurs et les approches sensuelles demeurent certes, mais avec des projets différents. Marqué par l'exposition de 1889, Paul Gauguin, quand il part pour le Pacifique, a l'image d'une Polynésie, paradis spirituel et sexuel, et ses portraits de vahinés vont renforcer la vision idyllique des mondes océaniques. Si certaines de ses toiles comme la pudique *Vahiné No Te Tiare* (1891), avec sa robe mission bleue stricte, ont fait problème, son mode de vie personnel a suscité et suscite encore des polémiques, même si sa propre arrière-petite-fille replace son comportement et ses créations dans le contexte de l'époque

et contribue à valoriser ses choix : « vivre d'extase, de calme et d'art ». Orientaliste certes, mais indépendant et novateur.

Avec Paul Gauguin, Henri Matisse (1869-1954), « la révélation m'est venue de l'Orient », s'inscrit dans la mouvance de Delacroix. Mais il imprime son souffle personnel, sa liberté. S'il observe comme Delacroix, il se nourrit aussi des arts de l'Islam ou de l'art byzantin : « tout ce que je vois m'inspire ». Sa toile, *Paysage vu de la fenêtre* de 1912, peinte de sa fenêtre d'hôtel à Tanger, symbolise à elle seule sa façon de se démarquer et de s'affirmer. Des objets et paysages fétiches chers aux orientalistes demeurent, mais la scène ne constitue pas l'essentiel : les couleurs – sa signature – l'emportent, en particulier le bleu et le jaune. Finalement, ces peintres renouvellent les visions esthétiques, mais subliment en même temps, de manière dynamique et inventive, cette attraction pour l'ailleurs.

Des interrogations fructueuses

Quand Edward Saïd publie en 1978 *L'Orient créé par l'Occident*, il procède à une relecture argumentée de la notion qu'il met en débats. Pour lui, l'orientalisme est une construction, un moyen supplémentaire de domination, un artifice, un alibi esthétique. « ... l'idée de l'Orient dans son ensemble oscille donc, dans l'esprit de l'Occident, entre le mépris pour ce qui est familier et les frissons de délice, ou de peur, pour la nouveauté... » Cette réflexion, combinée aux analyses antérieures de Césaire, de Fanon pousse de nombreux intellectuels et artistes à réinterroger, réinterpréter. Les points de vue sur les œuvres s'enrichissent désormais d'une dimension critique, comme la recherche de la photographe franco-marocaine Yasmina Bouaziane sur Delacroix. Des expositions récentes, *Bons baisers des colonies* en 2014 à Arles, *Peintures des lointains* en 2018-19 au musée du Quai Branly Jacques Chirac permettent avec du recul à la fois

de situer, de découvrir et de mieux comprendre l'orientalisme, mouvement toujours vivant même dans la controverse.

Pour aller plus loin

PELTRE Christine, *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2003.

Revue *Dossier de l'art*, « De Delacroix à Matisse », n° 185, 2011.

Travaux du groupe de recherche ACHAC : <https://www.achac.com/>

Archives d'outre-mer, revue *UltraMarine* n° 6, novembre 1992.

Politique

Pendant longtemps, les femmes semblent absentes de la vie politique, en particulier au sein du monde colonial et postcolonial. Leur longue exclusion civique les marginalise, mais, au cours du xx^e siècle, leurs droits donc leurs rôles se modifient. Des pionnières vont en effet ouvrir la voie à d'autres citoyennes qui désormais exercent des responsabilités publiques.

Une longue exclusion*

Pendant des décennies, à l'image de la métropole, les femmes des colonies sont exclues du pouvoir politique. Des publications comme celle d'Andrée Viollis sur l'Indochine, les écrits de Paulette Nardal sur les différenciations profondes entre hommes et femmes font bouger les lignes, soulignent que les femmes représentent une réelle force électorale. L'appui de leaders politiques européens et surtout africains, Felix Houphouët Boigny, Sekou Touré, Léopold Sédar Senghor, conscients de leur influence et de l'impact possible

sur de futures élections, vont contribuer à soutenir leurs revendications.

Des étapes vers la citoyenneté pleine et entière

Les conflits mondiaux avec l'implication de femmes dans la résistance au nazisme, l'accélération des mouvements en faveur des droits humains, la plus forte implication de citoyennes dans l'éducation, la diffusion plus rapide de la presse, des revues, des livres vont modifier la donne et pousser des femmes, aux côtés d'intellectuels, à exprimer davantage leurs revendications vers **l'égalité politique***.

Moment historique, attendu s'il en est, le 21 avril 1944 après les multiples vetos des assemblées pendant l'entre-deux-guerres, le droit de vote est enfin accordé aux citoyennes françaises. Qu'en est-il dans les territoires coloniaux? Au Sénégal, les femmes des « quatre communes » (Dakar, Gorée, Saint-Louis et Rufisque) sont depuis 1848 citoyennes françaises, mais l'accès au suffrage et à toute éligibilité leur est refusé. Elles représentent alors environ 20 % du corps électoral potentiel. Peuvent-elles s'exprimer? La question fait vite débat et certains, dont les gouverneurs et administrateurs coloniaux en place entre 1943 et 45, leur récuse ce droit au nom de leur « ignorance » et de leur « infériorité ». Cependant, au même moment, les autorités accordent le droit de vote aux Guyanaises et aux Malgaches. Les réactions et actions publiques s'enchaînent alors. Le 7 mars 1945, à Dakar, des femmes accompagnées d'hommes engagés dans l'action publique, dont l'avocat socialiste sénégalais Amadou Lamine Guèye (1891-1968), protestent et rédigent des manifestes. Finalement, le 30 mai 1945 par décret, le gouvernement provisoire accorde le droit de vote aux Sénégalaises. Entre cette date et la loi-cadre Defferre de 1956 qui accorde à toutes définitivement le suffrage sans restriction, les débats se poursuivent entre partisans et adversaires d'une citoyenneté

à part entière pour toutes. Dès lors, les femmes vont pouvoir s'engager davantage dans l'action publique.

Car, dans les années 1950, la problématique change avec l'irruption de femmes dans la lutte armée et la scène politique. Alors qu'on ne s'y attend pas, elles saisissent la possibilité d'agir dans la lutte nationaliste ou révolutionnaire. Néanmoins, au printemps 1953, le conseil économique et social de l'ONU critique le retard de la France et constate que dans les territoires encore sous domination et tutelle française, les femmes ne disposent pas réellement de tous les pouvoirs politiques et civiques.

Des parcours de vie hautement symboliques

Les événements de l'après-guerre, charte de l'ONU, déclaration universelle des Droits, Constitution de 1946 en France et accélération des mutations politiques et sociales vont permettre à des pionnières d'entrer dans la lumière. Il s'agit souvent de femmes engagées, aux personnalités marquées. En effet, quand on observe leurs parcours, on est frappé par de nombreux points communs : communautés ouvertes à la scolarisation, comme les Baoulé, éducation facilitée par les parents, souvent le père, connaissance de la métropole, qualités personnelles, volonté et caractère fort, double appartenance culturelle. D'autres facteurs sont décisifs : l'appui de partis, le Parti communiste par exemple pour l'avocate Gertie Archimède, députée entre 1946 et 1951, d'associations aux Antilles, au Niger ou au Sénégal, de sociétés mutuelles, voire de clubs sportifs. Leur instruction les conduit parfois à devenir secrétaires ou trésorières des sections féminines des partis, ce qui leur permet de s'insérer et d'en connaître les rouages. C'est le cas de Gisèle Rabesahala, secrétaire du Parti démocratique de la Rénovation Malgache en 1946, qui débute alors son parcours pour l'indépendance de Madagascar.

Entre 1918 et 1957 : École de médecine de Dakar et École Normale de Rufisque/1286 jeunes filles dont 990 diplômées/633 sages-femmes

63 infirmières-visiteuses/294 enseignantes, surtout des institutrices

1960 : Afrique subsaharienne/1 % de parlementaires femmes

Mise en place de quotas paritaires : 2022/23,8 % en moyenne. Pour comparer, en Europe/27,5 %

Source : Pascale Barthélémy/colloque « Modernités africaines », Paris ENS, 9 au 11 juin 2022

Un autre moyen déterminant pour franchir les obstacles et trouver une juste place dans l'arène politique est d'entrer en contact avec d'autres citoyennes de pays amis ou voisins tout aussi motivées et de participer à des congrès internationaux. En 1949, Célestine Ouezzin Coulibaly se rend à Pékin au Congrès de la fédération démocratique internationale des femmes. Cette institutrice, née en Côte d'Ivoire en 1914, convertie au christianisme, reste une des actrices majeures de l'indépendance de la Haute-Volta. Entre 1959 et 1961, élue au Sénat, elle représente la Haute-Volta au sein de la Communauté française. Autre exemple marquant, en 1972, la Guinéenne Jeanne Martin Cissé exerce la présidence du conseil de sécurité de l'ONU, en tant que représentante permanente de son pays. Secrétaire générale de la Conférence des femmes africaines jusqu'en 1974, elle est, durant 6 ans, déléguée à la commission de la condition de la femme à Genève et à celle des Nations Unies chargée des affaires humanitaires.

Aux Antilles et dans le monde caribéen, les débats sur la départementalisation et le droit de vote acquis après l'ordonnance d'avril 1945 atténuent les contraintes des femmes qui vont s'engager comme Gertie Archimède ou Eugénie Éboué. Pourtant, de nombreux obstacles culturels freinent leur insertion, voire leur volonté d'action. Mais le soutien d'organes de presse locaux (*Le Pointe-à-Pitre* par

exemple), d'associations proches de partis politiques vont permettre à certaines d'agir. Elles joueront en quelque sorte le rôle de modèles pour la génération suivante.

Des engagements aux multiples facettes

Nafissa Sid Cara, un combat pour la dignité humaine

Née en 1910 à Sétif, de parents instituteurs, elle devient, grâce à son éducation familiale, mais aussi à l'École, professeure dans un collège technique. Cette républicaine gaulliste, attachée à la France, vote enfin en 1958, se présente à la députation avec succès dans le groupe Unité de la République. Lors de la composition du gouvernement de Michel Debré, elle est nommée secrétaire d'État aux questions sociales et à l'évolution du statut personnel des femmes musulmanes. Le 4 février 1959, elle cosigne avec le Premier ministre une ordonnance sur la condition de ces femmes, qui stipule que les unions ne sont valides qu'avec le « consentement verbal et libre des deux époux » et que « la répudiation unilatérale de la femme par le mari est interdite et le divorce judiciaire instauré. » S'y ajoute un âge minimum limite pour le mariage. Ce texte de compromis, jugé non conforme aux préceptes du Coran, est violemment dénoncé par une mouvance du FLN. Le 5 février 1960, lors d'une conférence de presse, le général de Gaulle souligne cette avancée sociale et politique : « Une nouvelle structure familiale restreinte, où la femme, pleinement émancipée, apporterait sa contribution, doit succéder à la conception de la famille lignage, où l'élément féminin reste en tutelle... » Malgré les blocages, dans ce contexte tendu, Nafissa n'a de cesse de lutter pour plus de dignité et une réelle **émancipation*** des femmes algériennes, en particulier celles qui survivent dans des conditions « archaïques » comme le montre cet extrait d'un discours prononcé le 25 mai 1959 :

« Ces femmes musulmanes... qu'étaient-elles? Pour la plupart, des inconnues avec lesquelles on ne comptait pas. Pourquoi? Parce que beaucoup parmi elles étaient illettrées, pauvres. Elles étaient préoccupées par une vie toute matérielle et par conséquent en étaient les esclaves. Ce que je vous dis concerne surtout les femmes des campagnes, celles des montagnes, celles des djebels qui mènent une vie archaïque, moyenâgeuse, extrêmement dure. Ces femmes des montagnes, toutes pour la plupart habitent une maison à pièce unique, sans ouvertures. Elles ont comme seul horizon évidemment le paysage, qui est très beau, mais comme seul horizon le mari et les enfants, leur unique joie... Mais lorsque les fillettes atteignaient l'âge de 12, 13, 14 ans, elles se voyaient bouclées, coupées de l'extérieur, ramenées à la maison, voilées et mariées... »

Lors d'un conseil des ministres, elle défend la condition des Harkis sans trouver d'écho très actif auprès de Charles de Gaulle. En 1974, alors inspectrice générale des affaires sociales, elle relance cet engagement et écrit au président Giscard d'Estaing pour dénoncer encore les difficultés des Harkis en France.

Jeanne Gervais, militante et ministre, au service du Sénégal

« Jeanne Gervais, première femme ivoirienne ministre tire sa révérence. » Tel est le titre d'un média ivoirien en décembre 2012. Ainsi rend-on hommage à Ahou Siefert-Ndri connue sous le patronyme de Jeanne Gervais, toujours militante, qui disparaît à l'âge de 90 ans. Née à Grand-Bassam d'un père français et d'une mère d'origine baoulé le 6 juin 1922, Jeanne connaît une destinée hors des normes locales. Elle fréquente la célèbre École normale de Rufisque, fondée en 1938 et dirigée alors par l'énergique « Africaine blanche » Germaine Le Goff (1891-1986), « madame ou Mamie » pour ses élèves selon le témoignage de Jeanne Turpin, scolarisée

en 1938. Cet établissement créé au cœur de l'AOF éduque plusieurs générations de jeunes filles, plus de 500 entre 1938 et 1945. Cet établissement pionnier pour former des institutrices a marqué les élèves comme le souligne le volume de François Xavier Freland paru en 2004, *L'Africaine blanche*. Pour la Finistérienne Germaine Le Goff, il s'agit de réunir « des femmes plus évoluées qui éduqueraient la masse et par leur rayonnement et par l'école ». Celle qui avait connu la double culture bretonne et française va dès lors s'attacher à faire émerger des institutrices et pédagogues tolérantes. Une sorte d'élite éducative. Jeanne Gervais, remarquée comme d'autres excellentes élèves, par exemple – Jeanne Martin – Cissé, intègre l'ENS Saint-Cloud, puis devient inspectrice des écoles primaires. L'indépendance de son pays acquise, déjà membre du PDCI (Parti Démocratique de Côte d'Ivoire), elle entame alors une carrière politique, tout d'abord comme députée de 1965-1980. Puis, en 1976, le président baoulé Houphouët-Boigny la nomme ministre déléguée à la condition féminine. Cette nomination remarquée fait d'elle la première à accéder à un poste ministériel dans son pays natal. Jusqu'en 1983, elle vise à émanciper, à éduquer les jeunes filles ivoiriennes et plus largement, au nom du panafricanisme, milite pour un meilleur destin pour les Africaines. Elle devient d'ailleurs en parallèle présidente de l'association des femmes ivoiriennes (AFI). La santé et l'hygiène sont aussi au cœur de ses préoccupations comme pour d'autres qui lui succèdent à cette charge, ainsi la docteure en pharmacie Raymonde Goudou-Coffie entre 2012 et 2018, considérée comme une francophone influente et puissante.

L'émancipation des femmes et leur insertion en politique a été d'abord subordonnée à des intérêts où les hommes dominants partageaient peu le pouvoir. Longtemps silencieuses, certaines ont bousculé les hiérarchies en place, souvent grâce à l'instruction. Leurs destins, on le constate, renvoient à la classification proposée par l'historien

Nicolas Bancel quand il distingue « élites de compromis, de transformation et de rupture ». Après les indépendances, les femmes obtiennent plus de reconnaissance et une insertion progressive dans la vie publique, encore hétérogène en fonction des territoires et des sociétés. Ces pionnières ont insufflé un élan utile et définitif aux générations suivantes. Ainsi aux Antilles, des citoyennes aux options divergentes, ont effectué de véritables carrières politiques, associé leurs noms à des décisions locales, comme Lucette Michaux Chevry ou à des lois décisives pour l'histoire comme Christiane Taubira avec la loi de mai 2001.

Document

Eugénie Eboué – Tell (1889-1972)

Un parcours exemplaire

En décembre 1972, Gaston Monnerville, guyanais, ancien président du Sénat, des compagnons de la Libération, Philippe de Gaulle assistent à un office religieux à Saint-Louis des Invalides pour honorer Eugénie Éboué-Tell, épouse de Félix Éboué, administrateur colonial, ancien gouverneur du Tchad, résistant, entré au Panthéon en 1949 avec Victor Schœlcher. Cette cérémonie vise à rappeler la destinée civique d'une femme, née à Cayenne en 1889.

1889 Naissance à Cayenne où son père dirige le bague

1911 Institutrice à Saint-Laurent-du-Maroni

1922 Mariage avec Félix Éboué. Elle le suit dans sa carrière, le soutient jusqu'à son décès en 1944. Ils ont quatre enfants dont Ginette, première épouse de L. S. Senghor

1940 Engagement dans les Forces Françaises Libres (FFL)

1944 Croix de guerre. Médaille de la Résistance

1944-1947 Membre de la SFIO (section française de l'internationale ouvrière)

1945 Conseillère municipale de Grand Bourg puis députée de Guadeloupe (1^{re} circonscription)
1946 Soutient la départementalisation
1947 Proposition de loi (égalité des droits des enfants nés en Outre-mer) adoptée en 1951. Membre du RPF (rassemblement du peuple français)
1948 Sénatrice de Guadeloupe
1951 Assises nationales dans l'Union française à Nancy
1958 -1972 Conseillère municipale d'Asnières
Plusieurs démarches ont été entreprises pour défendre son entrée au Panthéon aux côtés de son mari.

Pour aller plus loin

DEBRÉ Jean-Louis, BOCHENEK Valérie, *Ces femmes qui ont réveillé la France*, Paris, Fayard, 2013.

DEGRAS Jean-Claude, *Engénie Éboué-Tell. Histoire d'une passion*, Remire-Montjoly, éditions Rymanay, 2015.

LUCIE Julia, *Gertie Archimède, Fleur et perle de Guadeloupe*, Pointe-à-Pitre, éditions Jasor, 2019 (1^{re} éd. 1996).

<https://www.charles-de-gaulle.org>

<https://www.assemblee-nationale.fr>

<https://news.abidjan.net>

Questionnements

Les questionnements à propos de la colonisation, des indépendances, du monde postcolonial ne manquent pas, les débats demeurent passionnés, car ils touchent une part majeure de l'histoire nationale. Longtemps globaux, ils sont désormais complétés par des approches thématiques particulières. On y aborde désormais violences, actrices anonymes, sexualité, scolarisation... Sujets qui concernent naturellement les femmes. L'ouverture des archives, les récits, témoignages ou essais individuels ou collectifs, des sommes iconographiques récentes permettent d'enrichir problématiques et analyses.

Une entrée progressive

Dès les années 1950 et 1960, chercheurs et chercheuses se mettent au travail, mais leur tâche est difficile en raison de l'absence de certaines sources, de l'intensité de certains conflits, du poids des violences et des ressentiments. L'historien(ne) est confronté, pour donner à comprendre, à

des mémoires divisées, à des pouvoirs politiques qui élaborent leur propre vision. Dans les années 1990, leurs travaux bénéficient de l'ouverture progressive des archives. Parmi les historiennes et sociologues françaises, il faut distinguer Pascale Barthélémy, Raphaëlle Branche, Catherine Cocquery-Vitrovitch, Valérie Esclangon-Morin, Arlette Gautier, Anne Hugon, Christelle Taraud, Sylvie Thénault, Colette Zytnicki... En 1992, l'historien Daniel Rivet affirme en effet que « le passé colonial s'est suffisamment éloigné pour que nous établissions enfin avec lui un rapport débarrassé du complexe d'arrogance ou du réflexe de culpabilité... » Les débats généraux font florès entre les chercheurs. Et suscitent des réinterrogations pertinentes – Doit-on privilégier une approche globale, nationale? – Peut-on parler de fracture coloniale, de persistance des héritages coloniaux, voire de néocolonialisme? Doit-on développer des approches thématiques, comparatives? – Quels sont les liens entre histoire et mémoires? Parfois la polémique gagne l'hémicycle de l'Assemblée. En 2005, des politiques veulent déposer une loi sur le rôle positif de la colonisation... De nombreux universitaires, journalistes, enseignants pétitionnent alors et le projet, médiatisé, est supprimé. Pour preuve, ces quelques lignes soulignant le poids du politique. « ... Les collectivités territoriales et l'État mobilisent l'histoire à des fins politiques. Ce faisant, ils considèrent qu'une vision commune du passé aide à consolider la société. Ces politiques de la mémoire passent par des rituels et des symboles : commémorations, mémoriaux, plaques de rues... La loi et la justice peuvent être mobilisées pour définir une vision du passé ; ces politiques du passé provoquent des débats chez les historiens... » écrivent C. Andrieu, M. C. Lavabre, D. Tartakovsky, dans *Politiques du passé*, en 2006. Ils expriment la difficulté partagée des politiques et des historiens de mettre en avant une histoire apaisée ce que tente de proposer le récent rapport Stora commandé par le pouvoir.

La part des femmes

La part des femmes apparaît tardivement. S'interroger sur ces analyses et réflexions perçues au féminin, désormais intégrées aux études générales permet de donner enfin corps à une connaissance équilibrée qui n'exclut pas pour autant les hommes. Des travaux universitaires, des revues (*Clio*, revue d'Outre-mer...), des groupes de recherche et colloques, établissent le lien entre femmes et colonisation. Les recherches récentes développent certaines relations, en particulier autour de *Femmes d'Afrique, femmes et Maghreb*, ou plus largement *Femmes, genre et colonisations* aux XIX^e et XX^e siècles, autour des féminismes et des afro-féminismes. Ces thématiques interrogent avec acuité colons et colonisés, sondent au plan idéologique les politiques mises en œuvre, au cœur desquelles s'inscrivent rôles et statuts spécifiquement dévolus aux deux sexes. Avec le recul temporel, les acteurs directs des conflits se raréfient et le travail des historiens et historiennes se nourrit de mémoires en partie distanciées. Pourtant, la question de la repentance reste un débat récurrent qui démontre que l'apaisement n'est ni acquis ni total, en particulier dans des milieux politiques de droite (sudismes), chez certaines populations très meurtries comme les Pieds-Noirs, les Harkis, les Kanaks. Tous ces questionnements sous-tendent finalement les rapports de force, de **soumission***, de **résistance***, les apports des **mémoires*** établis de part et d'autre de la diversité de l'échiquier social et territorial. Comme l'écrit Philippe Joutard, dans *Histoire et mémoires*, en 2013 : « ... L'histoire est une science humaine et sociale qui travaille à partir de sources diverses faisant l'objet d'un travail critique. Plus subjective, la mémoire relève d'un rapport affectif aux événements passés. Elle peut donc être plurielle et entrer en complémentarité ou en concurrence avec le travail de l'historien. Une histoire des mémoires est possible, elle permet de montrer l'évolution des représentations qu'un groupe se fait de son passé... »

Des questions centrales

Nous avons inventorié ici des questions centrales qui donnent sens à l'ensemble des fiches insérées dans cet abécédaire. Elles se situent à plusieurs échelles, avec des différenciations spatiales et temporelles majeures, essentielles à prendre en compte.

1. Comment les femmes ont-elles participé à la construction de l'Empire colonial? Ont-elles été utilisées, exploitées et à quels niveaux, pour reprendre un argument marxiste ou néo- marxiste?
2. Peut-on établir un parallèle entre développement colonial et domination masculine? Et si oui, les femmes européennes ou pas ont-elles pu, au-delà des contraintes liées au Code civil qui énonce leur incapacité juridique, participer activement à des mutations?
3. Quels rapports ont-elles à la connaissance, aux mutations sociales et culturelles? Les savoirs se sont-ils transformés? : scolarisations, santé, mœurs, fabrication illusoire d'exotismes, représentations iconographiques orientées ou stéréotypées?
4. Dans quelle mesure les relations intercommunautaires, admises ou encouragées sur un même territoire, ont-elles permis des transformations idéologiques ou identitaires chez les unes et les autres? Les hiérarchisations sociales ont-elles évolué ou se sont-elles maintenues sans faille?
5. Quelle a été la portée des injustices et des stigmatisations? En quoi ont-elles renforcé un « Nous » collectif, la cohésion des colonisées, dont le cœur a été le statut des femmes?
6. Face à la double contrainte, celle du patriarcat, par exemple le droit du père à l'obligation du mariage, la polygamie, la répudiation et inégalité successorale, et celle du pouvoir colonial, la volonté soulignée par F. Fanon,

- en 1959 de « ... convertir la femme, la gagner aux valeurs étrangères, la soumettre si besoin... c'est déstructurer la société... ». Comment les colonisées vont-elles ouvrir une brèche dans leur destinée programmée, agir et dépasser le handicap de leur impensé civil et civique?
7. Combattantes, résistantes, révoltées, actives au nom des droits humains, de la dignité, de la solidarité puis au service des indépendances, comment certaines femmes engagées vont-elles finalement finir par s'auto-exclure, peut-être pour des raisons nationales, religieuses, politiques spécifiques? En gagnant leur indépendance territoriale, certaines combattantes et militantes ont-elles gagné ou non leur liberté ou du pouvoir?
 8. Finalement, en fonction des expériences et des subjectivités, quelle est la portée des héritages? Y a-t-il aujourd'hui reconnaissance mutuelle, volonté de résilience ou des rapports tendus et amers? Qu'en retirer en termes de compréhension mutuelle, de mémoires?
 9. Des interrogations particulières émergent aussi chez des **militantes** qui peuvent être sociologues, historiennes ou philosophes.

Document

Au-delà de la négritude*, le féminisme postcolonial

À partir de recherches anglo-saxonnes, ces femmes engagées, en parallèle avec une analyse globale de la colonisation, posent de nouvelles questions. Il s'agit pour elles de faire évoluer démarches et analyses, de proposer des principes pour nourrir des grilles de lecture complémentaires ou différentes de la négritude. Cinq principales interrogations méritent d'être relevées : – Qui parle pour les femmes? (notion de savoir situé) – Comment prendre en compte la notion de point de vue (*stand point theory*)? – Comment éviter

les écueils d'un féminisme dominant et élitiste et s'interdire une approche homogène? – Affiner les questions liées au travail des femmes, différencier les violences, nuancer leur émancipation à l'issue des indépendances – Enfin et surtout, mettre en valeur autant femmes anonymes que connues. Étudier, réfléchir à l'histoire des femmes, les faire sortir de l'oubli sans omettre les hommes, c'est tenter de restituer une mémoire enfouie, révéler hors des écrits officiels et des décrets politiques, des éléments intimes de compréhension jusqu'alors masqués ou peu mis en avant, pour tendre vers une lecture renouvelée et une connaissance à jamais complexe d'un passé colonial commun. Tension déontologique, s'il en est.

Pour aller plus loin

BANCEL Nicolas, *Le Postcolonialisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », n° 4152, 2019.

COUMBA Kane, « En Afrique francophone, le difficile combat des féministes », *Le Monde*, 9-10 octobre 2022, p. 28.

KATENELLENBOGEN Simon, « Femmes et racisme dans les colonies européennes », *Clio*, n° 9, 1999

STOLER Ann-Laura, *La chair de l'Empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.

TARAUD Christelle (dir), *Féminicides. Une histoire mondiale*, Paris, La Découverte, 2022.

Revue *Clio*, « Femmes d'Afrique », n° 6, 1997.

Revue *Nouvelles Questions Féministes*, « Sexisme et racisme : le cas français », vol. 25, n° 1, 2006 et « Sexisme, racisme, et postcolonialisme », vol. 25, n° 3, 2006.

Revue *Tiers Monde*, « Mouvements féministes en Afrique », n° 2012/1, n° 209.

Résistances

Le regard masculin sur l'histoire coloniale a gommé les manifestations de résistance, pourtant réelles et significatives, des femmes. En effet, parmi elles, des milliers d'anonymes, des figures héroïsées ou légendaires ont écrit à leur manière l'histoire des oppositions à l'univers colonial.

Un processus complexe

Tout d'abord, elles accompagnent des oppositions armées lors des conquêtes, réactions individuelles de tribus, de clans, de régions. Mais, ces premiers mouvements, souvent hétérogènes, disposent de peu de moyens et sont réprimés vivement ou freinés par certaines chefferies locales. À l'origine des **résistances***, les facteurs sont multiples et se combinent parfois entre eux. La mise en place de gouverneurs, le petit nombre d'administrateurs pourvus d'une grande autorité et, pour certains, dominateurs constituent un déclencheur majeur des contestations. Le sentiment d'être mises en esclavage, d'être exploitées, « à ciel ouvert », selon le mot de Ferry,

contribue aussi à pousser les populations rurales à réagir et à se rebeller. Les femmes qui subissent des conditions de travail rudes dans les plantations de canne, de thé ou dans les huileries exercent une forme de résistance, d'abord passive puis active. La fuite, les déplacements vers d'autres colonies, le refus de travail, autant de manifestations de sédition féminine face aux contraintes économiques ou sociales de la colonie. Cela se traduit aussi par le refus de l'impôt, en particulier en Algérie ou au Congo. Au Sénégal, en 1937, devant la montée de ces réactions, le gouvernement du Front populaire autorise pour les salariés alphabétisés le droit de créer des syndicats, mesure éphémère que la guerre et Vichy vont mettre à mal. D'où des réactions des populations diverses : refus du salariat pour les femmes, réserves sur l'éducation domestique proposée aux fillettes dont on ne voit pas l'intérêt dans les villages, mais aussi résistances intimes. En effet, les viols et la prostitution concernent Européennes et femmes indigènes et génèrent des ressentiments à court ou long terme. À ces premières composantes va succéder une prise de conscience progressive des couches sociales populaires urbaines ou plus aisées avec la diffusion de publications ou de tracts, malgré une faible scolarisation féminine. Les différenciations culturelles jouent également un rôle majeur. L'étranger, civil ou religieux, est perçu comme le symbole des avancées négatives d'un monde technique méconnu, une calamité, voire une effraction sacrilège par rapport aux principes religieux musulmans ou animistes (Niger). Bref, les femmes ne sont restées pas à l'écart et réagissent tôt et plus qu'on ne l'a cru couramment. « Leur rôle fut même souvent décisif, mais nous sommes victimes du regard des colonisateurs qui préféreraient taire les affrontements avec les femmes » précise l'historien congolais Elikia M' Bokolo. Certaines ont vu leurs destins s'inscrire durablement entre histoire, mémoires et légendes.

Entre légende et histoire

Peu connue avant 1980 en Europe, Sarraounia-Mangou représente un symbole, une incarnation de la résistance nigérienne face à la conquête coloniale française. Elle est même devenue une icône littéraire et cinématographique depuis la parution du livre d'Abdoulaye Mamani (1932-1993) *Le drame de la reine magicienne* et l'adaptation de ce récit dans *Sarraounia*, film reconnu du réalisateur franco-mauritanien Mel Hondo (1936-2019). En 1986, son destin est désormais inséré dans les manuels scolaires du Niger. Reine, cheffe religieuse et politique d'une communauté Azna autour des villages de Lougou, de Tongana, Sarraounia s'oppose avec véhémence, accompagnée de ses guerriers, à la terrible colonne Voulet et Chanoine en avril 1899. Ces capitaines et leurs hommes se font connaître alors par la brutalité extrême de leurs méthodes pour prendre possession du Tchad et du Niger. Le village de Lougou est incendié, détruit, les morts ne se comptent plus. La révolte échoue et la reine Sarraounia disparaît dans des conditions qui accentuent la légende autour de sa personne. S'est-elle donné la mort? Comment? Nul ne le sait vraiment. La tradition orale va donner à cette femme une postérité qui fait d'elle une héroïne des résistances africaines.

Marie Koré, une femme hors du commun

Marie Zogbo Céza Galo, Ivoirienne connue sous le nom de Marie Koré (1912 -1953), incarne à elle seule une autre forme de résistance à la présence coloniale. Originaire du village de Gossa, Marie part en Basse-Côte, y rencontre un colon français qu'elle épouse, mais le mariage s'avère de courte durée. En effet, son mari demande le divorce, car il récuse son combat politique pour l'indépendance. Marie s'engage en effet dans la lutte et rejoint le Rassemblement

démocratique africain (RDA) dirigé par Félix Houphouët-Boigny, futur président de la République de Côte d'Ivoire. En 1947, elle est même élue présidente du comité féminin du Parti à Treichville. Jamais à court d'initiatives pour alimenter les activités politiques et disposer de revenus, elle entreprend d'y ouvrir un allocodrome, restaurant ouvert à tous, bon marché, où l'on sert du poulet braisé, des bananes plantain accompagnées de piment et de frites.

La marche des femmes, fait de résistance collective (décembre 1949)

Elle reste aussi l'une des héroïnes d'un événement marquant connu sous le nom de marche des femmes de Grand-Bassam, l'ancienne capitale entre 1893 et 1900, en vue de la libération des responsables politiques du Parti démocratique de Côte d'Ivoire emprisonnés par les autorités coloniales françaises. Parmi eux, son second époux, René Séry Koré, ancien fonctionnaire aux PTT, licencié en raison de ses prises de position politique... Dans son livre paru en 1975, Henriette Diabaté précise que Marie est, le 22 décembre 1949, à la tête du groupe bété qui parvient à atteindre la ville de Grand-Bassam à pied. Une fois sur place, à plus de 40 kilomètres du point de départ, les manifestantes se séparent : un groupe se rend au palais de justice, l'autre, celui de Marie, à la prison civile. À l'aube du 24 décembre, les femmes se dirigent vers la prison par groupes de 200 environ. Les forces de l'ordre repoussent les manifestantes sur la rue principale et forment un barrage sur le pont qui surplombe la lagune Ouladine. Ces dernières lancent des projectiles alors que les gendarmes et militaires répliquent avec des jets d'eau mélangée à de la vase et à des tessons de bouteilles. Marie maintient le moral de ces **combattantes de la liberté***, effectue même les premiers pas sur le pont, avec sa fille Denise sur son dos. Marie encourage ses sœurs de lutte :

« ... Mes sœurs bété, baoulé, dioula et de partout, n'ayez pas peur! Chez nous aussi nous n'avons pas peur de l'eau, nous avons l'habitude de travailler dans l'eau ce n'est pas parce qu'on nous envoie un jet d'eau avec du sable que nous devons nous décourager, car une personne qui veut aller au secours de son époux, de son frère, de son fils ne doit pas reculer devant si peu de chose... »

Des militantes réussissent à franchir, avec elle, la barrière dressée par les gendarmes. Mais elle glisse et tombe. L'enfant sur son dos se détache et chute aussi. Marie est battue par plusieurs hommes en armes, arrêtée, conduite au commissariat avec quelques-unes de ses camarades. Emprisonnée tout comme son enfant, blessée, hospitalisée, ce qui retarde son jugement, elle est finalement condamnée à deux mois de prison. Trois mois plus tard, en mars 1950, les hommes du PDCI incarcérés sont jugés et condamnés à des peines moins lourdes, puis libérés. En mémoire de cette marche historique, le pont sur la lagune Ouladine est désormais baptisé le pont de la victoire. Ce fait marquant reste doublement symbolique, car il souligne l'action collective et individuelle des femmes, leur engagement politique aux côtés des militants dans le contexte de l'après-guerre.

En 1953, son décès prématuré, à 41 ans, – Marie Koré laisse une orpheline de sept ans – fait d'elle une figure charismatique et emblématique et suscite une sérieuse polémique. Certains pensent qu'elle disparaît après des sévices subis au cours de la lutte pour l'indépendance. Pour d'autres, elle décède simplement après une intervention bénigne mal réalisée sur un panaris au doigt à l'hôpital de Treichville. Ses proches, quant à eux, soupçonnent un assassinat commandité par des colons en raison de son militantisme politique.

Finalement, si des actions collectives ou individuelles déterminantes sont inscrites dans les mémoires et reconnues désormais, il demeure aussi que ces résistances féminines ont connu des limites en raison de dissensions internes, des

compromis avec les autorités qui disposaient de forces et de soutiens conséquents. Mais ces femmes restent à jamais des références, des exemples, voire des modèles.

Pour aller plus loin

BERTHO Elara, « Sarraounia, une reine africaine entre histoire et mythe littéraire (Niger, 1899-2010) », *Genre et Histoire*, 8 | Printemps 2011, [En ligne : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1218>].

BRAHIMI Denise, TREVARTHEN Anne, *Les femmes dans la littérature africaine, portraits*, Paris, Karthala, 1998.

DIABATE Henriette, *La marche des femmes sur Grand-Bassam*, Abidjan, Nouvelles Éditions africaines, 1975.

LUCAS Nicole, « Résistances », in LUCAS Nicole, MARIE Vincent, OLLIVIER Gilles (dir), *Arts et histoire des colonisations françaises et des indépendances, abécédaire raisonné*, Paris, Le Manuscrit, coll. « Enseigner autrement », 2020, p. 394-402.

MAMANI Abdoulaye, *Sarraounia. Le drame de la reine magicienne*, Paris, L'Harmattan, 1989.

MAMANI Abdoulaye, « Marie Koré : marche pour la liberté et l'indépendance en Côte d'Ivoire », *Capire*, 27 juillet 2021, [En ligne : <https://capiremov.org/fr/>].

Scolarisation

Scolariser la jeunesse sur toutes les terres de l'Empire constitue un objectif revendiqué dès 1885, accepté par la majorité des politiques, relayé par l'institution, les fonctionnaires et les auteurs de manuels, des programmes. Pour quelles finalités : être un simple instrument de pouvoir et de **domination*** ou un outil opératoire au service des valeurs républicaines, voire même d'une « conquête morale » ?

Scolariser, un différentiel en défaveur des filles

La scolarisation demeure une volonté politique constante affichée par l'État, avec des structures plus nombreuses pour les garçons et des objectifs quantitatifs et qualitatifs différents pour les filles. Pour arriver à surmonter les obstacles inhérents aux conquêtes, scolarisation et instruction semblent constituer les voies d'un progrès, par ailleurs intéressé, car plus de familles et de populations instruites, même sommairement, signifie plus de main-d'œuvre, avec un différentiel évident en défaveur des filles. En AOF, en 1908, 1 fille pour 11 garçons,

1938,1 fille pour 9 garçons, en 1959,1 fille pour 5 garçons. L'historienne Anne Hugon indique qu'en 1950 10 % des enfants sont scolarisés dans toutes les colonies dont un tiers de filles. Au Gabon, le premier collège n'ouvre qu'en 1947. Les établissements se partagent entre les Missions et écoles publiques avec catéchisme obligatoire dans les écoles tenues par les « bonnes sœurs » et surtout éducation ménagère, travaux d'aiguille et règles élémentaires d'hygiène, priorités affichées dans des programmes souvent spécifiques aux colonies. Louis Solonet et André Pérès, dans le *Cours complet d'enseignement à l'usage des écoles de l'Afrique occidentale française*, paru en 1916 chez Armand Colin, sous le titre *Moussa et Gi-gla. Histoire de deux petits Noirs* précisent le projet destiné aux deux sexes et l'importance d'une langue et de méthodes adaptées :

« ... Notre plus grand souci a été d'être clairs. Le moyen d'y arriver, c'était la simplicité du vocabulaire poussée volontairement jusqu'à la pauvreté. Nous n'avons pas voulu que nos petits Africains se trouvent rebutés à chaque pas par un mot qu'ils ne pourraient pas comprendre, et nous avons délibérément renoncé à toutes les recherches du style, à toutes les élégances du langage, évitant avec soin tous les mots en dehors de l'usage courant, les termes techniques, les images susceptibles de paraître obscures ou étranges. Nous avons préféré le reproche d'être frustes à celui de ne pas être immédiatement assimilables... »

Peu à peu, des établissements vont s'ouvrir si bien que, dans les années cinquante, en Afrique francophone, les filles scolarisées représentent 15 à 20 % avec un écart important pour celles de confession musulmane, en 1954, 27 écolières pour 100 garçons à l'école primaire à Alger, par exemple. Certaines citoyennes vont défendre tout à la fois leurs convictions et leur volonté de placer l'instruction au service de l'ascension sociale.

Des initiatives personnelles soutenues par les autorités

La Bretonne Germaine le Goff ou, bien avant elle, sous le Second Empire, en Algérie, Eugénie Luce, dont le parcours est mis en valeur par Rebecca Roggers dans une biographie parue en 2007, ont été des pionnières. Eugénie, qui parle l'arabe, crée en 1845 une école franco- arabe et arrive ensuite à convaincre l'empereur Napoléon III de poursuivre ce qu'elle nomme « une éducation à l'euro-péenne » : « ... comment atteindre nos tentatives de fusion civilisatrice autrement que par l'éducation de la femme, pierre angulaire de la famille... ? » Son établissement, critiqué par les notables locaux, existe jusqu'en 1861, mais son action éducative se déploie autrement, en particulier dans un ouvroir pour les jeunes filles. Ainsi, comme le souligne Fanny Colonna dans son étude parue en 1975, l'école coloniale a introduit des idées nouvelles et fait émerger des élites, peu nombreuses il est vrai, formant des émancipées devenues ensuite parfois des émancipatrices, alors même que le but initial s'avérait modeste et peu explicité pendant des décennies en métropole. Finalement, « l'œuvre scolaire » prônée publiquement par Albert Sarraut en 1931 demeure hétérogène et peu aboutie pour les filles malgré des efforts mesurables. Jusque dans les années cinquante, « les enfants d'origine indigène » selon l'expression usitée n'ont pas d'obligation scolaire et sont très majoritairement inscrits dans des établissements distincts des enfants de colons.

En métropole, les maîtres d'école au service de l'« œuvre coloniale » républicaine

Si on ne trouve aucune trace de directives dans le dictionnaire de Ferdinand Buisson de 1911 ou dans les nombreux petits volumes de pédagogie historique, les indications des ministres ou des recteurs relaient la volonté

de l'État. Les cartes murales, et surtout les manuels scolaires de lecture courante, d'histoire, géographie, outils majeurs, révèlent le cadre imposé aux Hussards noirs de la République. Ceux destinés à l'école primaire entre le XIX^e et la fin des années cinquante, communs aux filles et aux garçons, sont systématiquement adressés « aux fils, aux garçons » et à travers le vocable indéterminé « d'enfants ». Aucune trace de la femme en soi dans les livres destinés aux écolières et aux écoliers. L'accent est mis avant tout sur les faits d'armes, les conquêtes, les aspects économiques et civilisationnels. Avec l'initiateur Ferry, seuls les militaires sont valorisés. Trois personnages émergent, Brazza, Lyautey et Gallieni, « nos héros », nos « vieux coloniaux » au service de la Grande France, de la « puissance coloniale. » Il convient de « rendre honneur aux grands hommes » comme le précise un paragraphe dans le petit Lavisserie de 1947 pour le Cours moyen. « Pour la fondation de cette puissance, ont travaillé nos marins, nos soldats, nos explorateurs. Beaucoup sont morts dans des pays lointains au service de la patrie » lit-on à la page 243. Les célèbres Bugeaud ou Lamoricière sont présents dans certains ouvrages antérieurs à 1945. Alors que les manuels destinés aux écoles libres édités par exemple chez Mame, se différencient largement sur l'Ancien Régime ou la Révolution française, ils sont sur les thèmes coloniaux conformes à ceux destinés à l'école laïque et mettent en scène un même univers totalement masculin à la gloire de cet Empire reconstitué autour de l'Afrique, de l'Asie et du monde caribéen. Après 1881, dans les volumes destinés aux jeunes filles, différents de ceux des jeunes gens jusqu'en 1924 pour toutes les classes du secondaire, la part du monde colonial est invisible ou réduite à une dimension culturelle. Car les programmes et les finalités diffèrent. Les jeunes filles ne sont évidemment pas destinées à exercer des fonctions de pouvoir et d'autorité. Les contenus se rapprochent ensuite et apparaissent parfois plus nuancés dans la collection Jacques

Ancel parue en 1932 chez Delagrave (expropriations de terres en Algérie, situation sociale des musulmans) ou Emile Tersen (critique sans appel de Bugeaud), auteur en 1950 d'un que-sais-je sur la colonisation, sans pour autant que la part féminine soit décrite. Une présentation plus équilibrée et une analyse plus complexe tardent à s'imposer, surtout pour les ouvrages destinés à l'école primaire qui se modifient seulement dans les années 1980.

Des outils pédagogiques anciens et évolutifs pour ancrer le projet républicain

La thématique coloniale est aussi présente dans les collections de plaques de verre désormais collectionnées ou conservées aux Archives. Ainsi, dans une boîte de quatorze vues de la société Lumière, intitulée *Les Colonies* utilisée dans les années 1930, des scènes de rue, de marché, des caravanes provenant de lieux divers, de la Nouvelle-Calédonie (Canaques au pied d'un banian) à la Guadeloupe ou à Dakar avec ces trois femmes aux costumes très colorés en gros plan. Jugées attractives et efficaces, apparemment neutres, elles indiquent le lieu du cliché, mais ne sont accompagnées d'aucune notice ou de commentaires, laissant le maître ou la maîtresse libre de décrire ou de questionner la classe.



Scène de marché à Dakar, plaque de verre, document personnel.

Des films conçus par les Éditions nouvelles pour l'Enseignement dans de petites boîtes vertes ou rouges vont ensuite précéder les collections thématiques de diapositives pour visualiser et faire imaginer des espaces et modes de vie surtout ruraux, dans une vision presque anthropologique. Par exemple le numéro 2140 consacré à l'Algérie où les paysages, les villes d'Oran ou Alger, des hommes au travail et des femmes dans leur maison apparaissent ponctués de cartes de localisation à différentes échelles. À la même époque, Match édite des films sur le même format qui visent à illustrer des « points d'actualité », ainsi ceux de 1954 consacrés à *La Martinique*, ou à des *Scènes africaines* bien éloignées des prises de position cartiéristes du magazine.

Il s'agit donc de montrer « l'œuvre, les progrès, les bienfaits, l'importance de cet Empire » et de diffuser, non seulement la langue, pilier unificateur du système scolaire, mais les actions positives et morales de la République aux vocations universalistes. Le bilan humain reste, au final,

mitigé et inégal suivant les territoires. Évidemment on a en tête des boursiers célèbres et des exemples d'intégration réussie, mais une majorité d'enfants, surtout les filles, restent dans les années soixante illettrés, 80 à 90 % selon certaines sources associatives ou syndicales. On constate un début de recul de l'analphabétisme sauf dans des régions rurales de Madagascar ou d'Algérie, où il s'élève à 70 à 85 % en 1960-1962. Ce cadre scolaire injustement différencié, à vocation utilitariste, se prolonge et se nourrit de la coopération et des échanges avec les anciennes métropoles, mais certaines instances actives liées à la francophonie l'ont largement fait évoluer (Alliances françaises, lycées français...).

Document personnel

**Manuel scolaire d'histoire Ernest Lavis, cours
moyen, écoles primaires filles et garçons, A. Colin 1947
Extrait du chapitre « Ce qu'a fait la République »**

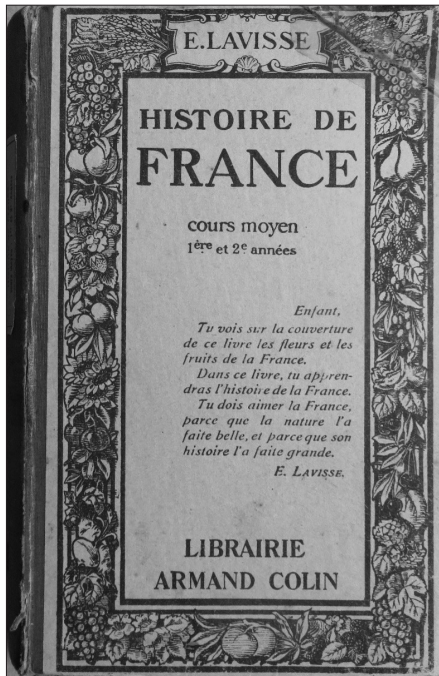
- La France, grande puissance coloniale
« ...La France est donc devenue sous la République une grande puissance coloniale, la plus grande après l'Angleterre. Les territoires qu'elle possède sont près de vingt fois plus étendus que la France. Ils sont peuplés par 60 millions d'hommes.

Un grand patriote qui fut plusieurs fois ministre, Jules Ferry, a eu l'honneur de diriger notre expansion coloniale. C'est à lui que nous devons le Tonkin et la Tunisie. A la fondation de cette puissance ont travaillé nos marins, nos soldats, nos explorateurs. Beaucoup sont morts dans les pays lointains au service de la patrie.

- A quoi servent les colonies ?

Les colonies sont très utiles au commerce et à l'industrie de la France. Nous y vendons beaucoup de nos produits ce qui augmente la richesse nationale. Nous y achetons

les produits dont nous avons besoin. Mais un noble pays comme la France ne pense pas qu'à gagner de l'argent. En Indo- Chine, la France a mis fin aux ravages de bandits venus de Chin. En Afrique du Nord, elle a empêché les peuples de se battre les uns contre les autres. En Afrique occidentale, elle a fait cesser l'esclavage et mis fin aux atrocités de petits rois pillards et massacreurs. Partout, elle enseigne aux populations le travail. Elle crée des routes, des chemins de fer, des lignes télégraphiques Son empire est peuplé de toutes les races humaines : jaunes en Indo- Chine, noirs en Afrique occidentale, blancs en Afrique du Nord. La France a créé des écoles dans ses colonies .Elle s'efforce et s'efforcera de plus en plus d'instruire ses sujets et de les civiliser... »



Couverture du livre *Histoire de France, cours moyen*, Lavissee, 1947.

Pour aller plus loin

BARTHÉLEMY Pascale, « L'enseignement dans l'Empire colonial français, une vieille histoire », *Histoire de l'éducation*, n° 128, Lyon, 2010.

BARTHÉLÉMY Pascale, ROGERS Rebecca, « Enseignement et genre en situation coloniale (Maghreb, Afrique, Inde, Indonésie, Indochine) », dans MARUANI Margaret (éd.), *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2013, p. 370-378.

BOYER Gilles, CLERC Pascal, ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.), *L'école aux colonies, les colonies à l'école*, Lyon, ENS Éditions, 2013.

REYNAUD-PALIGOT Carole, *L'école aux colonies. Entre mission civilisatrice et racialisation (1816-1940)*, Ceyzérieux, éditions Champ Vallon, 2020.

Torture

Au sortir de la Seconde guerre mondiale, au vu des exactions et des meurtres de masse commis, la convention de Genève du 12 août 1949, article 75, précise que « la torture sous toutes ses formes, qu'elle soit physique ou mentale, est prohibée en tout temps et en tous lieux. » Pourtant, aujourd'hui, sur le territoire européen, on constate qu'elle se pratique toujours, faisant fi du droit, de toute déontologie, dans la continuité exacerbée des guerres coloniales et des indépendances.

D'humain à humain, torturer, maîtrisé

Torturer, c'est, à travers différentes techniques et actions, générer des comportements autodestructeurs chez le sujet, les groupes, comme l'auto- dépréciation chez ceux et celles que l'on atteint psychiquement et corporellement. En ce sens, c'est avant tout agir sur la force mentale, entre frayeur et terreur par la douleur, la violation de tabous à valeur universelle, et de multiples **humiliations***. Du point de vue du bourreau,

elle se légitime, se revêt même d'une forme de « noblesse » si elle apparaît nécessaire au renseignement ou aux combats. Déculturer l'Autre de sa propre construction identitaire, de son groupe d'appartenance ethnique, religieux, sexuel, politique et même professionnel. Maîtriser par la coercition, voire la barbarie les populations soumises ou à soumettre, afin de parvenir à ses fins : le pouvoir idéologique, territorial. En somme, la torture apparaît comme un acte de destruction de l'être humain et de groupes réfractaires, niés dans leurs aspirations à une pensée libre, par une violence construite, instrumentalisée, à visée d'intérêt pensé comme « éthique » par le groupe tortionnaire. On peut donc considérer ces actions violentes, légitimées par les forces en place, comme une fabrique de comportements pathologiques, sadiques, à des fins politiques, chez des combattants et militants souvent endoctrinés. Force, discipline, endurance sont collectivement initiées par « le chef » dans ce but : « tuer ou être tué », selon son propre dilemme. L'empathie disparaît et l'action violente trouve ses raisons au cœur d'opinions qui se veulent raisonnées et dénuées de scrupules.

Faire taire les femmes

La colonisation française et les guerres d'indépendance révèlent au fil d'études encore actuelles et récentes, des actions de maîtrise psychologique, de désinformation. La doctrine « antisubversive » renvoie à un système avec ses forces et ses raisons. Les bourreaux passent « légalement » à l'action, pour « faire taire » toute rébellion par effraction psychique et physique, en s'attaquant particulièrement aux femmes. Fruit d'une longue histoire coloniale, inscrite dans le projet d'une humanité structurée entre dominants et dominés, la torture traduit et extrapole le droit colonial, par-delà le message universel porté par la Révolution française. Cet ordre colonisateur s'est ainsi forgé sur des distinctions

marquées entre des êtres humains créant un système de valeurs discriminatoires. Le poids de l'idéologie légitime les pratiques de torture au nom de principes prétendus supérieurs, civilisationnels. Le pouvoir devient alors aveugle et la part de l'humain bascule dans le néant. Est-il possible de démonter les mécanismes historiques, psychologiques de la torture ? Il faut sans doute, hormis la lucidité, du courage, celui « de chercher la vérité, et de la dire », selon le propos de Jean Jaurès. De nombreux travaux éclairants s'y emploient. En somme, « l'histoire n'est pas seulement la remémoration du passé, mais une tentative de le connaître pour nous connaître aujourd'hui... » selon la formule de l'historienne Claire Mauss-Copeaux.

Djamila Boupacha, la médiatisation d'un destin

Inculpée d'association de malfaiteurs et de tentative d'homicide volontaire après avoir posé une bombe désamorcée à Alger en 1959, Djamila Boupacha, jeune dactylo de 22 ans, militante du FLN, encourt la peine de mort. Séquestrée et mise aux aveux, elle est torturée et violée par des militaires français. Les sévices corporels sont de différents ordres : supplice de l'électricité, brûlures de cigarettes, « empalement d'une jeune fille vierge sur une bouteille » pour reprendre le propos de Françoise Sagan. Or, le viol ne bénéficie d'aucune définition légale et n'est aucunement criminalisé.

Pour son avocate anticolonialiste, Gisèle Halimi, il s'agit de dénoncer l'oppression d'un peuple sur un autre, les actes de violence perpétrés contre les opposants : atteintes physiques et sexuelles, aveux sous la contrainte, punition des tortionnaires liée à la répression militaire et civile. Une plainte en torture et séquestration est portée contre Pierre Mesmer, ministre des Armées et le général Ailleret, commandant supérieur des forces armées en Algérie en application des articles 61 et 114 du Code de procédure pénale visant recel de malfaiteurs

et actes attentatoires à la Constitution. Champs politiques, médiatiques et juridiques sont convoqués pour faire cesser le silence « culturellement » toléré, celui des soldats tortionnaires, de leur hiérarchie, celui des femmes victimes enfermées dans leur douleur, enfin celui des hommes déshonorés. Djamila Boupacha consent à médiatiser son supplice et, c'est une première, à ouvrir de façon atypique la frontière entre espaces public et privé, politisant l'intimité. Est mis en exergue le lien entre la cause anticoloniale et celle des femmes.

Dès 1959, « point de rupture » pour elle, l'ethnologue Germaine Tillion dénonce radicalement l'usage de la torture :

« ... Avant 57, je n'avais entendu parler de la torture. Sauf par les nazis. Je ne m'imaginai pas que les Français pouvaient torturer des prisonniers » « ... Ce qui se passe sous mes yeux est une évidence. Il y a à ce moment-là, en 1957, en Algérie, des pratiques qui furent celles du nazisme. Le nazisme que j'ai exécuté, et que j'ai combattu de tout mon cœur... Avec en même temps dans l'Algérie de 1957, une volonté, impuissante, de retenir, de contrôler la cruauté... ».

Extrait de *La traversée du mal*.

Intellectuelles progressistes, artistes, fondent le comité Pour Djamila Boupacha, doublé par des ouvrages brûlants d'actualité. Les articles de journaux s'emparent de l'affaire et un exemplaire du *Monde* est saisi à Alger. Simone de Beauvoir et Gisèle Halimi publient chez Gallimard un ouvrage dont la couverture est illustrée par Picasso. Partisans de l'Algérie française et anticolonialistes se déchirent. Déplacée vers les prisons françaises, Djamila, dernière femme « terroriste », est libérée de la prison centrale de Rennes, après amnistie, le 24 mai 1962. L'Algérie devient indépendante le 5 juillet de la même année.

Affaires de tortures et conflits de décolonisation ont tenté de rompre avec l'immunité des tortionnaires sans cependant y parvenir. L'amnistie a désolidarisé tortionnaire et victime, refermé les plaidoiries, sans cependant régler totalement les

problèmes de criminalisation du viol. Cependant l'opinion publique et les intellectuels ont été fortement sensibilisés et permis sans doute l'ouverture de questions jusqu'alors verrouillées autour du lien entre colonisation, rapports de **pouvoir*** et tortures sexuelles faites aux femmes.

« ... Au ministère de la Justice, Simone Veil, une petite magistrate déléguée à l'époque, nous a aidés à faire transférer Djamila Boupacha, car on voulait l'abattre là-bas dans sa cellule, pour qu'elle ne parle pas. On l'a arrachée aux griffes de ses assassins... » Gisèle Halimi

Quelques éléments chronologiques

- 1949 Roger Worms-Stéphane dénonce les exactions à Madagascar
- 1950 (3 mai) fondation du Comité de solidarité de Madagascar par Gisèle Rabesahala pour lutter contre les exactions des autorités et pour aider les femmes et filles de détenus
- 1955 Plusieurs rapports envoyés à l'État sur le « *procédé ordinaire de pacification* »
- 1955 Articles dans *l'Express* (« Le Bloc-notes » de François Mauriac) et dans *Témoignage chrétien*
- 1955 Article de Claude Bourdet dans le *Nouvel Observateur*.
- 1957 DOP dispositif opérationnel de protection (renseignements)/procédures d'exception
- 1957 « *le livre blanc* », recueil de photos. Paul Henri Teitgen dénonce « les crevettes Bigeard »
- 1958 Dénonciations : *L'affaire Audin*, Pierre Vidal-Naquet, Éditions de minuit, et *La question* Henri Alleg, ancien directeur du journal *Alger républicain* (déchirements dans l'opinion)
- 1960 Manifeste des intellectuels dit des 121 et « contre manifeste » dans le *Figaro* du 7/10/1960 *la raison d'État*

- 1977 *La question*, film d'après le livre d'Henri Alleg où Nicole Garcia, née à Oran en 1946, obtient son premier grand rôle au cinéma
- 2001 Témoignages de Louissette Ighilahriz (cf. la journaliste Florence Beaugé dans *le Monde*), du général Massu et Aussaresses « *services spéciaux, 1954-1962* »
- 2001 Thèse d'histoire de Raphaëlle Branche sur la torture en Algérie
- 2002 « *l'ennemi intime* » France 3 signé Patrick Rotman
- 2004 Parution du texte signé *Esmeralda* « *un été en enfer* », Exils, 2004
- 2019 Ouverture et déclassification des archives Audin

Document

Albert Camus, « un dilemme existentiel » face au conflit et aux violences extrêmes

« ... J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui, un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice... » Réponse faite à Stockholm, en 1957, lors de la remise du prix Nobel.

« ... J'ai décidé de maintenir au milieu de cette montée de folie tout ce que je croyais vrai. En premier lieu, travailler. Il me semble qu'assez de valeurs qui ne dépendent pas de nous sont en train de mourir pour que nous ne délaissions pas du moins ce dont nous sommes capables. Car, « il s'agit de servir la dignité de l'homme par des moyens qui restent dignes au milieu d'une histoire qui ne l'est pas... » dans *Chroniques algériennes*, 1958.

En 1956, à Alger, l'écrivain lance un « appel pour une trêve civile » sans succès et écrit plusieurs articles dans *L'Express* dont « l'Algérie déchirée. »

Pour aller plus loin

BRANCHE Raphaëlle, SIRONI Françoise, « La torture aux frontières de l'humain », *Revue internationale des sciences sociales*, 2002/4, n° 174.

CODACCIONI Vanessa, « (Dé)Politisation du genre et des questions sexuelles dans un procès politique en contexte colonial : le viol, le procès et l'affaire Djamila Boupacha (1960-1962) », *Nouvelles questions féministes*, 2010/1, Vol. 29, pp. 32-45.

COLLECTIF, *Les exactions : tortures, viols, exécutions extrajudiciaires*, [En ligne : <https://histoirecoloniale.net/>], 3 janvier 2022.

DE BEAUVOIR Simone, HALIMI Gisèle, *Djamila Boupacha*, Paris, Gallimard, 1962.

MAMERI Khalfa, *Djamila Boupacha*, Collection enfants d'Algérie, Alger, Thala Éditions, 2016.

TARAUD Christelle (dir), *Féminicides. Une histoire mondiale*, Paris, La Découverte, 2022.

VIRCONDELET Alain, *Albert Camus et la guerre d'Algérie. Histoire d'un malentendu*, Paris, Édition du Rocher, 2022.

Bordels – Guerre – Halimi – Kondore – Résistances – Yen Bai

Traces

Les musées nationaux et internationaux renferment des œuvres prestigieuses, des milliers de témoignages archéologiques remarquables, au musée Guimet par exemple, mais aussi des traces artistiques moins connues, remises pour certaines à l'honneur et analysées désormais dans leur contexte. L'imaginaire culturel s'exprime en effet dans tous les arts populaires, la chanson ou les albums illustrés anciens. Objets du quotidien, supports médiatisés représentent autant d'indices éclairants pour comprendre l'imaginaire colonial et postcolonial.

Les arts populaires

Ainsi, les inventaires après décès, les ventes aux enchères proposent régulièrement des objets, autant de traces accumulées par des familles d'expatriés, des collectionneurs ou des antiquaires spécialisés. Dans une grande malle de voyage sur laquelle figure encore l'étiquette de la compagnie maritime, la propriétaire, épouse d'un officier de marine,

a conservé et rangé minutieusement des objets témoins, morceaux de sa vie qui conduisent de Madagascar avec ce couple princier sculpté dans deux pièces d'ébène noir au Maroc, avec cette tabatière en argent ciselé, ou de grands plats en céramique colorée. Tout au fond, on découvre un brûle-parfum en bronze doré venant directement d'Indochine. S'ils sont moins prisés que les magnifiques paravents incrustés d'ivoire et d'or, les bronzes anciens ou les porcelaines que des amateurs s'arrachent, ils rendent compte plus prosaïquement du **passé vécu*** hors de la métropole et, à leur manière, du travail de création des artisans locaux à l'égal des pièces mises à prix lors de ventes prestigieuses.

Chansons

Art populaire s'il en est, la chanson, médium accessible, a pu d'abord soutenir de manière divertissante le projet colonial., pour le critiquer ensuite, parfois avec virulence. Message apparemment banal qui prête à la fantaisie, servi par des artistes connus, la chanson raconte une histoire courte qui s'ajoute à tous les dispositifs mis en place pour crédibiliser les charmes de l'Empire et véhiculer nombre de stéréotypes. Pour faciliter la mémorisation, elle s'appuie sur des modes musicaux exotiques et c'est au rythme des rumbas, tangos, biguines que chanteurs et chanteuses s'expriment. *La petite tonkinoise*, écrite par Henri Christiné sur des paroles de Vincent Scotto en 1906, est reprise et popularisée des années trente à cinquante par de nombreuses artistes dont Mistinguett et surtout Joséphine Baker. Ce morceau d'anthologie n'en est pas moins ambigu. Une autre mélodie, archétype du genre, *Timichiné la poupou*, chantée par Bourvil en 1947, composée avec Etienne Lorin, restitue aussi cet univers où les femmes sont soumises, naïves, parfois ridicules et restituée à sa manière « l'amour exotique » qu'il rencontre virtuellement au Sahara. La chanson populaire transmet d'une manière simple, voire

simplicite tous les **stéréotypes*** déjà exprimés dans les très nombreux romans publiés au début du xx^e siècle dont les auteurs sont tombés dans l'oubli. En 1927, « La fille du Bédouin », extraite de l'opérette *Comte Obligado*, quitte tout pour « suivre la caravane » et « part gagner sa croûte »...

Quand les luttes pour les indépendances vont s'imposer, la chanson, toujours en vogue, permet à des artistes masculins d'exprimer leur refus de la guerre comme Nathan Korb (dit Francis Lemarque, *Quand un soldat*, censurée en 1953), ou plus tard Leny Escudero, réfugié espagnol (*Je t'attends à Charonne*), puis leur profonde nostalgie avec Gaston Ghrenassia (dit Enrico Macias dans *Adieu, mon pays* en 1962). Plus tard dans sa carrière, Enrico Macias enregistre des musiques arabo-andalouses, signées Cheikh Raymond, pour rendre hommage à cet artiste assassiné par le FLN. Encore aujourd'hui, rappeuses ou chanteuses continuent à l'utiliser pour exprimer leurs tourments et leurs racines, comme Camilla Jordana, en 2018 dans son chant franco-arabe *Dhaoum* (« Lumière »), rappel du drame du 17 octobre 1961.

Bécassine, conservatrice et coloniale ?

Avant de conquérir des lettres de noblesse dans des albums graphiques, les histoires illustrées ont constitué un support très populaire, accessible et peu onéreux, et sont devenues une riche source historique, presque patrimoniale. Si ancrée dans la mémoire collective qu'elle est encore utilisée dans une chanson enfantine mise en scène par Chantal Goya ou remise en images dans un film de Bruno Podalydès en 2018, Annaïck Lebornez, née à Clocher-les-Bécasses, est plus connue sous le surnom de Bécassine. Créé à l'origine par la rédactrice Jacqueline Rivière et le dessinateur E. Pinchon en 1905, pour occuper un espace libre, un peu par hasard, dans la *Semaine de Suzette*, ce personnage féminin imaginaire de domestique naïve va connaître un succès immédiat et devenir l'héroïne de

très nombreux albums de bande dessinée. Présentée comme sottise et ignorante dans les premières histoires, elle sait pourtant lire, écrire, et passe même son permis dès 1927. En réalité, son destin et ses capacités évoluent avec son existence et son époque. Si, au fil des albums, on la suit aux bains de mer ou en Amérique, elle se rend chez les Turcs en 1919 et surtout elle est la nourrice d'un prince d'Afrique nommé Zozo en 1922. Quand elle s'embarque pour une croisière en 1936, elle rencontre un domestique noir Hamidou, parlant petit nègre... On la voit aussi se rendre avec enthousiasme à l'exposition coloniale de 1931 et admirer ce Paris qui se transforme rapidement. Ce personnage reprend tous les poncifs populaires ce qui explique qu'il soit aussi très controversé. Évidemment la personnalité et les origines picardes puis bretonnes, à partir de 1913, de Bécassine induisent des polémiques encore vivaces. Les plus critiques y voient le miroir de tous les préjugés vis-à-vis des femmes et des provinciales. En 2018, un collectif indépendantiste breton proteste et voit dans le dernier opus cinématographique, « une insulte à la mémoire de notre peuple ». Comme l'écrit Pascal Ory en 1979, dans la revue *Histoire*, Bécassine offre aux lecteurs « un monde rétro, désuet... lié à un conservatisme social » typique de son époque.

Tous ces exemples, non exhaustifs, participent de l'emprise coloniale. Ils en révèlent l'importance dans des traces artistiques populaires : objets, chansons, histoires illustrées sont des maillons pour comprendre les mentalités et les goûts et des vecteurs symboliques des représentations collectives et de la culture populaire coloniale.

Document

La culture populaire coloniale

« ... La culture populaire coloniale visuelle, composée par l'ensemble des dispositifs imagés fixes – cartes postales... photographies, affiche, jeu, illustration, bande dessinée, timbre –, et animés – cinéma, théâtre, cabaret, exposition –, destinés au public le plus large... C'est, à partir de ces formes, qui peuvent paraître anodines, que se trament les linéaments des mentalités collectives que se construisent, se renforcent et se transforment les stéréotypes qui structurent l'imaginaire social... » BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine, *Culture coloniale, 1871-1931, La France conquise par son Empire*, Autrement, 2003 (réédition en 2011).

Document

Une trace essentielle pour l'histoire des femmes sénégalaises et africaines, le MUFEM

Depuis 2015, à Dakar, place du Souvenir africain, un musée d'art et d'histoire met à l'honneur les femmes sénégalaises. Imaginé dès 1987 par le cinéaste Ousmane William Mbaye, il a d'abord trouvé place à Gorée. L'appui d'Henriette Bathily, directrice du département culture du centre culturel français, disparue en 1984, a permis de concrétiser ce projet tout à la fois espace historique et artistique. Il porte désormais le nom de cette Sénégalaise attachée à promouvoir les traces culturelles et plus largement à transmettre l'histoire des Africaines. Il met en lumière objets d'art et d'artisanat, tant spirituels que domestiques, des signes de la culture populaire, des calebasses aux bijoux et vêtements traditionnels. Une part du musée met en valeur également des artistes, par

exemple la chanteuse de jazz Aminata Fall, des sportives de haut niveau, des poétesses ou écrivaines. Faire connaître, conserver pour contribuer à une meilleure appréhension de la condition féminine, tels sont les buts du MUFEM/Musée de la femme Henriette Bathily.

Pour aller plus loin

DANTEC Ronan, EVEILLARD James, *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, Rennes, éditions Ouest France, 2001.

DICALE Bertrand, *Dictionnaire amoureux de la chanson française*, Paris, Plon, 2016.

LIAUZU Claude et JOSETTE, *Quand on chantait les colonies*, Paris, Syllepse, 2002.

MARIE Vincent, OLLIVIER Gilles (dir), *Albums, des histoires dessinées entre ici et ailleurs. Bande dessinée et immigration (1913-2013)*, Paris, Futuropolis/Musée de l'histoire de l'immigration, 2013.

Usages

De la mode à l'alimentation, aux produits esthétiques, des usages aujourd'hui presque communs tant ils sont répandus proviennent du monde colonial. Les échanges, la diffusion accélérée dans la presse des réclames, les foires et expositions, les moyens dont disposent les marchands en métropole et dans les colonies favorisent le goût de l'ailleurs et vont contribuer à transformer durablement des aspects de la vie quotidienne et de la culture en France.

Des échanges pluriels

Provenant des anciens comptoirs et à l'occasion des voyages commerciaux, de nouveaux produits arrivent dans les ports français comme Marseille, le Havre ou Toulon. À partir du XIX^e siècle, les autorités soutiennent activement l'essor des **échanges*** qui s'améliorent rapidement grâce au développement de la navigation. En outre, les images artistiques ou publicitaires, les spectacles et le monde des créateurs contribuent à faire connaître des marchandises

exotiques : tissus, parures, produits alimentaires et vêtements étonnent et se diffusent largement. Dès 1867 à Paris, les expositions universelles et coloniales représentent pour l'État une occasion idéale de populariser fournitures, denrées et, surtout, de valoriser les richesses des nouveaux territoires. Entreprise commerciale et politique tout à la fois. Stands et étalages sont proposés aux visiteurs sous forme de mises en scène calculées, en présence d'indigènes réquisitionnés. Restaurants, albums de l'exposition, cartes postales souvenirs, objets courants, verres gravés par exemple, font rêver et peuvent être achetés sur place tout en consommant fruits tropicaux, agrumes et plats aux saveurs dépaysantes. Merveilles d'un ailleurs qui nourrit l'imaginaire, mais conduit aussi les citoyens à soutenir leurs gouvernants, suscite l'idée de voyage, concrétise peut-être des projets d'installation sur des terres nouvelles.

Des vêtements connus de tous

Longtemps ignorée des études historiques factuelles, la mode, inspirée par des horizons lointains, met en valeur jusqu'à nos jours des métissages innovants. Héritages culturels majeurs s'il en est. En effet, couturiers, modistes, et stylistes contribuent à diffuser une mode féminine plus diversifiée, parfois considérée comme excentrique. Ainsi, les femmes africaines ou antillaises impliquées dans la confection et la vente des tissus ont également laissé une forte empreinte et popularisé des tenues traditionnelles dans les villes locales et plus largement en Europe. Le célèbre boubou, vêtement de certaines populations africaines dont la Guinée, est une grande pièce d'étoffe parfois brodée, enfilée par le haut et très ample pour aider à supporter chaleur et humidité. Cette inspiration se retrouve encore réinterprétée sur les plages françaises, l'été. Au Sahel, une pièce en coton, le bogolan malien, dont le vocable est dérivé du wolof, est souvent

blanc ou indigo orné de motifs géométriques. Parfois les femmes superposent un deuxième boubou plus léger sur le premier, souvent en voile de coton. Pour tous ces vêtements, les motifs varient en fonction du rang social et de l'usage. Comme l'affirme, dès 1893, Gaston Migeon qui fait entrer l'Extrême-Orient au Louvre : « L'art des tissus est prenant. » On transforme continûment la pièce d'origine en l'adaptant et en la métamorphosant. Ainsi, la saharienne, redessinée par Yves Saint Laurent, portée par des célébrités, devient tendance tout comme les blouses, conçues dans de multiples tissus et coloris. Les tenues d'origine africaine sont complétées par le casque colonial, chapeau indispensable pour supporter le climat, visible dans de nombreux films et décliné au féminin chez les modistes européennes. Le pied a également sa mode et ses inspirations. La babouche, au cuir souple qui « couvre le pied », ancienne et très utilisée dans le monde arabo-musulman, se répand sous de multiples variantes, en particulier celles destinées aux femmes, mules très colorées à petits talons ornées de perles. En 1953, le Musée du Louvre acquiert une très jolie étude signée Delacroix, réalisée pour la préparation de sa célèbre toile *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Le peintre y détaille des babouches observées lors de ses voyages et inspire à son insu des bottiers parisiens. Après la Seconde Guerre mondiale, la femme s'affirme, dans des vêtements aux couleurs plus éclatantes, prémisses des collections de couture, puis créations de prêt-à-porter en réaction avec les tenues sombres longtemps répandues chez les épouses et les veuves. Soucieuses d'originalité, elles se vêtent de modèles dits ethniques qui cassent les codes anciens. Bientôt, le corps féminin longtemps caché se dévoile davantage, en particulier lors des loisirs avec l'usage des paréos, des pagnes empruntés aux tenues des vahinés.

Influences orientalisantes

Comme s'il s'agissait d'une mondialisation des apparences, certains vêtements sont donc intimement liés à l'univers colonial. Gabrielle Colette, dans les soirées parisiennes du début de xx^e siècle, porte la cape blanche de lainage des spahis, léguée par son père, zouave sous le Second Empire, et fait un temps courir avec succès la mode des cavaliers arabes de l'armée française au Maghreb. Les influences orientales s'appréhendent à partir des peintures, des sculptures : une autre façon de saisir le monde, de le transposer. Dans les années soixante, toutes ces influences novatrices triomphent. Yves Saint Laurent, l'Oranais, s'inspire des couleurs marocaines et méditerranéennes, crée et réinterprète des robes « habillées ». Madras, saris, broderies exubérantes, soieries colorées font les beaux jours de la haute couture, pendant des décennies jusqu'à aujourd'hui. Les designers contemporains, comme Jean-Paul Gautier, vont raviver de leur imaginaire les parures venues de l'ailleurs colonial en les adaptant leur propre vision au mode de vie occidental.



Inspirations orientales.

Exposition *L'Asie rêvée d'Yves Saint Laurent*, Musée Yves Saint Laurent, Paris, 2018, cliché personnel.

Du kimono venu d'Asie au manteau oriental, signé Saint Laurent, à gauche. En 2018, à Paris, une exposition propose une approche comparative entre tenues venues de l'Orient lointain et des créations signées Dior ou Saint-Laurent.

En effet, l'Asie, son univers, marquent le mode artistique, et ses créations. Dès le XIX^e, et tout au long du vingtième, l'aura d'un Orient mythique, souvent idéalisé, est l'objet de reportages dans *L'Illustration* ou d'expositions d'estampes venant du Siam ou du Japon, présentées par la maison Bing. Kimonos, tuniques indochinoises, châles pashminas en cachemire, s'introduisent dans les commerces citadins de métropole, dans les garde-robes des Françaises, en particulier celles des comédiennes, danseuses, à travers un va-et-vient toujours vivace entre Orient et Occident. À partir de la Belle Époque, comble du raffinement, les paravents de laque, les éventails de bambou ou de corne incrustés de nacre marquent les décors des maisons de rendez-vous ou des cabarets.

Usages précieux

Les bijoux agrémentent les vêtements de ville ou de fête. Les modèles font florès : manchettes en argent ciselé, longs sautoirs d'origine marocaine incrustés de pierres colorées, colliers de jade, bracelets rigides en ivoire, bagues ornées de tanzanites de Madagascar. Ces pièces souvent onéreuses, achetées dans de petites échoppes, dans les souks ou les bazars, ou échangées lors d'un troc, trouvent des acheteuses passionnées en Europe. La haute joaillerie s'empare des boucles créoles, la maison Chaumet propose des modèles raffinés, à motifs orientaux, à partir de diamants d'Afrique et des gemmes venus d'Asie. Plumes et perles, appliquées sur les chapeaux ou les pelisses, deviennent aussi des ornements recherchés, utilisés aussi dans les costumes de théâtre. De leur côté, les broderies orientales de la maison Lesage parachèvent robes et boléros.

Beauté et hygiène, au service de l'esthétique

Le karité, dont les propriétés botaniques et esthétiques sont reconnues depuis 1930, provient de l'arbre à beurre dont les noix sont récoltées sur des arbres de plus de 15 mètres et devient prisé et très lucratif. Ce végétal, adapté aux climats des régions sahéliennes s'utilise dans la cuisine en adjuvant au chocolat, mais aussi, hydratant puissant, en produit de beauté. L'huile d'argan, extraite de l'arganier, est associée pour sa part à la tradition multiséculaire du hammam, en particulier celle des Berbères du Maroc. Elle fait, à prix d'or, le bonheur cosmétique des Occidentales, tout comme le henné, poudre tinctoriale écologique pour les cheveux, le khôl ou l'alfa, éponge naturelle faite de fibres sauvages utilisée pour frotter le corps. Depuis les Croisades, en particulier à Alep, on utilise l'huile de coprah et de palme pour fabriquer un savon qui, remplaçant chaux et cendres, prend le nom de savon de Marseille. Il connaît un essor spectaculaire dès le xvii^e, mais surtout au xix^e siècle avec l'hygiénisme. Preuve de son succès commercial et de son utilisation grandissante, dès 1834, 42 fabriques produisent environ 40000 tonnes de ce savon, à Toulon et Marseille. Jusqu'en 1950, le savon cube ou en paillettes, concurrencé ensuite par les poudres de lavage souvent chimiques, fait la prospérité provisoire d'entreprises spécialisées.

Influences culinaires

Le rhum, connu à partir du commerce triangulaire et de la traite atlantique, se fait davantage apprécier avec le développement des cafés, des brasseries et surtout des réclames agressives. Les célèbres marques Negrita et Pepita associent leurs publicités à des femmes vêtues de tenues exotiques typiques ! Devenu plus accessible, cet alcool s'ajoute à de nombreux desserts, tels le Baba ou le Nantais, délice aux amandes baigné de rhum des îles. Le chocolat, aux origines mayas, mais cultivé en Afrique,

devient familier au petit déjeuner autour d'une boîte célèbre mettant en scène un Africain souriant vantant les mérites de Banania. Ainsi, par-delà les conquêtes, on s'approprie, en les réinterprétant parfois, des pratiques et des saveurs gastronomiques inédites. Des épices aux saveurs douces ou pimentées s'imposent sur les tables européennes. Cumin, raz el hanout, safran, cannelle, gingembre parfument semoules et viandes relevées, ingrédients du couscous ou des tagines jusqu'alors inconnus. En 1949, le couscous « deux drapeaux », originaire de Tunisie, est vanté dans une réclame. Curry et riz gluant, venus d'Asie, usuellement parfumés de produits lactés, vont aussi conquérir les palais. Thés parfumés de menthe très sucrés ou thés d'Orient fumés, légers, agrémentent d'abord les réceptions bourgeoises puis deviennent communs. À partir des années 1950, des magasins spécialisés, y compris en province, se transforment en cavernes d'Ali Baba, offrant pléthore de produits exotiques, auxquelles s'ajoutent théières ou ustensiles culinaires et font fortune. Destinés à la décoration, certains objets comme les calebasses, au symbolisme très travaillé, ornent les tables de réception dans les demeures coloniales et européennes. L'ailleurs multiforme intrigue et séduit.

Le français, un usage partagé

Les conquêtes territoriales ont renouvelé les goûts, les us et habitudes des Occidentaux. A contrario, les habitants des Suds ont à leur tour modifié les usages et **pratiques*** autochtones, en particulier celle de la bicyclette, symbolisée par la célèbre Dahoméenne. Le costume occidental s'est aussi implanté, surtout chez les élites d'Afrique ou d'Asie. Culturellement plus important, l'usage du français, imposé ou accepté, reste vivant dans une grande partie des territoires désormais indépendants. La langue française a permis à des autrices reconnues, la Tunisienne Emna Belhaj-Yahia,

l'Algérienne Assia Djébar, Calixthe Beyala, camerounaise, de s'exprimer et surtout de défendre son usage. Aminata Sow Fall, femme de lettres sénégalaise, souligne l'importance majeure de l'écriture : « la culture est la nourriture la plus noble, elle nous élève au-dessus des petits instincts matériels... » La francophonie permet aujourd'hui de conserver ou de tisser des liens diplomatiques et culturels, d'envisager partages et échanges intellectuels sur un plan plus égalitaire. Son ancrage reste fort dans la plupart des États qui s'en prévalent encore aujourd'hui. **L'interdépendance*** vitale et fonctionnelle reste à faire vivre et à renforcer pour une harmonisation plus efficace des pratiques, savoirs et usages culturels au service de l'humanité.

Document

La francophonie au service d'identités plurielles ?

« ... L'aspect le plus intéressant de la francophonie réside dans cette prise en considération des identités culturelles, dans le désir, la volonté et l'espoir de penser que nous pourrions à la fois maintenir les identités, grâce aux "valeurs universalistes", et éviter le "communautarisme". En d'autres termes, il s'agit de casser l'identité de l'Autre comme un modèle. Le colonial a construit l'image, dans la psyché coloniale, d'un modèle de dominant qui était le Blanc et cette domination à l'égard de l'autre comme une réalité virtuelle. L'héritage de cette vision ethnoraciale doit se transformer en une citoyenneté... » VOLTON Dominique, « Des stéréotypes coloniaux aux regards postcoloniaux », *Culture postcoloniale*, Paris, La Découverte, 2006, page 266.

Pour aller plus loin

BELHAJ-YAHIA Emna, *En pays assoiffé*, Paris, éditions des femmes A. Fouque, 2021.

ORMEN Catherine, *L'Art de la mode*, Citadelles et Mazenod, 2015.

SINGARAVELOU Pierre, VENAYRE Sylvain, *Le magasin du monde. La mondialisation par les objets du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2020.

SINGARAVELOU Pierre, VENAYRE Sylvain, *L'épicerie du monde. La mondialisation par l'alimentation du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2022.

<https://www.parlement-ecrivaines-francophones.fr>

Vahiné

Vahiné ou la femme. Une femme réelle et imaginée, devenue un mythe. Collier et couronne de fleurs de tiaré odorantes, drapée d'un paréo, libre et accueillante selon les représentations collectives. Depuis le XVIII^e siècle, l'imaginaire occidental représente la femme tahitienne comme l'incarnation même de la sensualité. Et les îles comme un paradis des plaisirs charnels dans des paysages perçus comme idylliques. La vahiné appartient aux **stéréotypes*** évoquant la beauté magique des îles polynésiennes.

La construction d'un mythe

Ce mythe s'est construit au XVIII^e, à partir des descriptions des voyageurs et explorateurs, et s'est conforté au fil du XIX^e au moment de la colonisation. En 1994, dans son *Voyage en Polynésie, anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen*, l'écrivain Jean-Jo Scemla analyse les publications sur ces terres inconnues de Wallis, Bougainville ou Cook et souligne qu'elles constituent un support de réflexion sur les

sociétés européennes et leurs rapports aux autres cultures. En avril 1768, lors du voyage de Bougainville, les Français, nous dit-il, sont accueillis de manière pacifique et même fastueuse, les dons de nourriture et l'accès aux femmes semblant sans limites. « Partout, nous votions régner l'hospitalité, le repos, une joie et toutes les apparences du bonheur... » Le navigateur ignore que cette posture des Tahitiens s'explique sans doute par la « pacification » violente infligée par des bateaux anglais moins d'un an plus tôt. Dans leurs journaux de bord, on constate que les marins repartent subjugués, persuadés d'être les premiers Européens à rencontrer les Tahitiennes. À son retour, Louis-Antoine de Bougainville rédige *Bougainville et ses compagnons autour du monde*, publié en 1771. Il y raconte la découverte d'un peuple où toutes les femmes sont comme « Ève avant son péché ». Une « Nouvelle-Cythère » en somme, appellation qu'il donne à l'île pour vanter leur beauté, pensant sans doute à l'île mythique liée à la déesse Aphrodite.

« ... Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrit quelque embarras, soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle... »

Bougainville évoque dans ces lignes les rencontres sexuelles avec les Tahitiennes et décrit leur spontanéité naturelle dans une sorte d'Eden. Pour lui, l'offrande du corps renvoie à un rite ancestral. Les cadeaux sont les signes de l'hospitalité envers le voyageur étranger. Il associe dans la même phrase les présents et « la civilité des maîtres de maison (qui) leur offraient des jeunes filles ». On comprend alors que cette seconde largesse ait été interprétée comme une hospitalité sexuelle. Elle semblait, au XVIII^e siècle du moins, l'expression du désir, y compris chez les femmes. Qu'en est-il réellement ? Les très jeunes femmes conduites par des adultes âgés, dénudées par eux, ce que Bougainville décrit, sont placées de force dans les bras des Européens qui, par ailleurs, viennent de passer de longs mois en mer.

Sans doute doit-on aussi ajouter d'autres éléments explicatifs comme le propose l'anthropologue Serge Tchekézo dans *La construction du corps sexualisé de la Polynésienne dans l'imaginaire européen* : « ... Il faut alors tenter de reconstruire la manière dont les Polynésiens ont imaginé la nature de ces nouveaux venus : non pas des dieux comme on l'a écrit trop rapidement, mais des envoyés des dieux, naviguant sur "les navires des dieux"... Quelques paroles figées dans des chants rituels perpétués depuis le XVIII^e siècle nous le confirment... » D'autres rencontres même violentes comme, en 1787, celle de La Pérouse à Samoa, vont contribuer à renforcer ce mythe qui s'impose définitivement, se diffuse ensuite en Europe, dans les salons, dans les revues, par exemple la *Revue des deux mondes*, dans les arts. Parmi les peintres, Paul Gauguin reste celui qui a sans doute contribué le plus à entretenir le mythe, persuadé de trouver dans ces îles le paradis perdu. On ne compte pas ses toiles autour de l'univers polynésien essentiellement féminin, plein de couleurs et d'expressivité sensuelle. Ses séjours n'ont pas été sans susciter des critiques morales et de vives polémiques chez les habitants.

Des interrogations sur le rapport à l'Autre

L'aspect physique et charnel fait question. Comment comprendre l'attraction, voire la fascination pour la Vahiné de la part des Européens? Le thème de l'apparence rêvée est une constante de tous les écrits, même les plus anciens. Ainsi, un membre resté anonyme du premier voyage de James Cook note à propos des Tahitiennes que « ... leur peau est brune, mais beaucoup plus claire que celle des indigènes de l'Amérique. Quelques-unes semblaient presque aussi blanches que des Européennes... » L'appréhension idéalisée des Tahitiennes s'explique aussi dans une classification des peuples admise largement au XIX^e siècle. L'histoire des classifications « raciales » élaborées par les scientifiques européens souligne que les **corps*** des Polynésiennes sont admirables, attirants. En effet, à la fin du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, naturalistes, géographes, ethnographes européens élaborent des classements et hiérarchisent les races humaines. Une distinction revient constamment, celle liée à la couleur de la peau jaune, noire ou blanche. Or, les vahinés apparaissent différentes des femmes noires.

Un mythe largement exploité

Ce mythe si puissant, décrit au XIX^e siècle avec *Le mariage de Loti* en 1880 ou *Les Immémoriaux* de Victor Segalen en 1905, puis exploité jusque dans les années soixante-dix, dans la chanson, la presse à grande diffusion (*Modes et Travaux*), le journal pour enfants *La semaine de Suzette*. En 1934, 106 clichés signés Roger Parry sont rassemblés dans un reportage « exotique ». Le tourisme dans le Pacifique s'en sert également dans les affiches publicitaires. Même des produits commerciaux, comme la vanille et un thé vert portent le nom de vahiné! En 1963, le chanteur Elvis Presley popularise une chemise polynésienne dans *Blue Hawaiï*. En

1957, le tournage des *Révoltés du Bounty* avec Marlon Brando accélère encore la médiatisation des légendes polynésiennes.

On retrouve donc, dans l'histoire de la vahiné, les multiples portraits des femmes érotisées, une sorte d'utopie autour de la liberté sexuelle et un témoignage des différenciations raciales et ethniques communément répandues à l'époque coloniale. Ce mythe renseigne sur les images, voire une conception de la féminité, une sorte d'esthétique coloniale sexualisée. L'un des rares critiques de cette illusion dominante, Levi-Strauss, y voit un mirage, avatar selon lui du mythe du « bon sauvage. »

Pour aller plus loin

QUELLA-VILLEGER Alain, *Pierre Loti, une vie de roman*, Paris, Calmann-Lévy, 2019.

TCHERKEZOFF Serge, *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne. Margaret Mead, Derek Freeman et Samoa, 1928-1999*, PUF, 2001.

TCHERKEZOFF Serge, « Le Maori et la vahiné », *Sciences Humaines*, 2007/10 (n° 186), p. 45.

Exposition « D'un regard l'autre », Musée du Quai Branly Jacques Chirac [En ligne : <https://m.quaibranly.fr/fr/editions/les-publications-du-musee/les-catalogues-depositions/beaux-arts/dun-regard-lautre>]

Woke

Vocabulaire longtemps inconnu en Europe, développé depuis des décennies dans le monde anglo-saxon, le wokisme a fait son entrée désormais dans les recherches, les débats civiques et intellectuels en France, non sans susciter de virulentes polémiques, et constitue même pour certains et certaines une « nouvelle religion » au service des mouvements décoloniaux.

Un concept flou

Woke, éveillé en anglais, renvoie à un concept à la définition apparemment simple, mais correspond à une notion plus vaste, un peu nébuleuse. Quels en sont les principes? Déconstruire et lutter contre un système dominateur, au service des Blancs. Aussi trouve-t-on son empreinte dans les études post-colonialistes, dans ce que l'on nomme la « décolonialité », c'est-à-dire le postulat qui soutient que les rapports de domination subsistent largement entre anciennes puissances coloniales et pays anciennement dépendants. Dans les années 1980, l'essor des travaux autour de la théorie

critique de la race fonde aussi en partie ce mouvement. Si le genre et la race ne sont que des constructions sociales, ils ont, selon ses partisans, des effets bien réels. En dépit de l'égalité des droits, les systèmes de privilèges subsistent. Tels sont les pivots du wokisme. Il s'agit donc d'une approche radicale qui vise à établir des liens systémiques entre des thèmes de combat ou des revendications plus anciennement ancrées dans les sociétés, à savoir les **inégalités*** de genre, identitaires, et toutes les formes de **racisme***.

Pensée mise en cause par le philosophe Pierre-Henri Taguieff dans *L'imposture décoloniale, science imaginaire et pseudo-antiracisme* en 2021 : cette impulsion globale qui s'attaque à toutes les formes de discrimination, d'injustices, aux inégalités liées au sexe et s'appuie sur la notion d'« impensé décolonial » demeure à ses yeux excessive et profondément chargée d'idéologie militante. L'universitaire Laurent Dubreuil, moins polémique quant à lui, qui a enseigné aux États-Unis, analyse l'ampleur prise par cette « dictature des identités » : « ... On retrouve cette obsession des identités, avec certaines universités faisant obligation d'employer l'un des cinq ou six pronoms que chaque personne peut choisir au-delà de il ou elle, qui ne conviendrait qu'aux cisgenres, c'est-à-dire à celles qui ne se reconnaissent pas dans leur genre de naissance ». Spécialiste de littérature, il ironise quelque peu à propos des militants français « qui poussent des thèses de type identitaires et déterministes sur la race ou le genre pour le présenter avec des habits d'extrême gauche », quand on sait à quel point le « catéchisme » woke est désormais omniprésent au sein du *New York Times* ou du *Washington Post*, mais aussi dans les multinationales, les institutions culturelles, les ONG, les mouvements féministes radicaux.

Des origines anglo-saxonnes largement diffusées

L'émergence de ce mouvement provient des universités, des médias et réseaux sociaux anglo-saxons, surtout américains, et est très liée aux problèmes spécifiques et historiques étatsuniens. Il a pris une ampleur mondiale en synergie avec le mouvement *Black Lives Matter* mais dispose d'une audience encore limitée en Europe. Aux États-Unis, est déclarée woke toute personne dite « éveillée » aux préjugés et injustices sociales de race ou de genre. En référence au mouvement afro-américain, les wokes rassemblent la version militante et active des théories pour la justice sociale depuis la fin des années soixante. Certains parlent même d'un « *Great Awakening* », ou grand éveil, pour dénoncer la nature quasi religieuse de cette mouvance, avec sa vision manichéenne, moralisatrice, voire puritaine. En 1989, l'afro-féministe Kimberlé Crenshaw amplifie la réflexion initiée et introduit la notion d'intersectionnalité. Elle affirme qu'il convient d'entrecroiser toutes les discriminations. Une logique de castes identitaires, où l'on est soit membre d'un groupe marginalisé, soit assigné à un groupe privilégié en fonction des thématiques de race ou de sexualité. Pour la théorie critique de la race, même le fait de ne pas considérer les personnes en fonction de leur couleur de peau devient racisme. Comme l'affirme aussi l'universitaire américaine Barbara Applebaum dans *Being White, Being Good* en 2010, tous les Blancs seraient activement complices du racisme. Ces analyses nourrissent le décolonialisme. Celui-ci devient même aux yeux de certains spécialistes une idéologie dominante dans les sciences humaines et sociales, y compris en France. « Les financements européens sont très marqués par les problématiques déconstructivistes et inclusives » affirme ainsi Bernard Rougier, professeur à la Sorbonne nouvelle. Depuis vingt ans, on recense 100 thèses de doctorat dans le champ des études postcoloniales ou décoloniales, soutenues ou en préparation. Le philosophe Marcel Gauchet

y perçoit un déplacement du débat de la vérité scientifique vers une double dimension politique et morale : « Donner des diplômes à des militants, ce n'est pas nouveau. L'université de Vincennes a joué ce rôle-là pendant des années. Mais à l'époque, il y avait une reconnaissance des autres chapelles qui était institutionnelle. Avec un souci de qualité intellectuelle. Aujourd'hui, on est passé de la politique à la morale, donc cette reconnaissance n'est plus possible... »

Des débats virulents

Apparu en Europe surtout depuis 2015, le wokisme suscite des polémiques corrosives entre chercheurs, historiens, ou philosophes. Ainsi, pour Elisabeth Badinter, « c'est la naissance d'un nouveau racisme »³. Beaucoup d'intellectuels y prennent part, tout comme des politiques de tous horizons non sans arrière-pensées parfois, avec un puissant écho dans les réseaux sociaux. Face à ces excès, le professeur de psychologie cognitive à Harvard, Steven Pinker défend les méthodes du libéralisme classique et de la raison, les héritages des Lumières qui ont fait avancer les droits humains et reculer les préjugés⁴. Selon cet auteur, le libéralisme met l'accent sur la liberté des individus et l'universalisme, là où ce mouvement ne jure que par les groupes identitaires et communautaires. Le libéralisme repose sur le débat, la confrontation. Or ces théories ne réfléchissent qu'en termes d'expériences subjectives qu'on ne pourrait pas partager selon son identité. Pour lui, la théorie critique de la race sur laquelle s'appuie ce courant d'idées affirme que les Blancs étaient, sont et resteront

3 MAHLER Thomas, ROSENCHER Anne, « Elisabeth Badinter : Privilège blanc, racisés... "C'est la naissance d'un nouveau racisme" », *L'Express*, 16/06/2020. [En ligne : https://www.lexpress.fr/idees-et-debats/elisabeth-badinter-privilege-blanc-racises-c-est-la-naissance-d-un-nouveau-racisme_2128325.html]

4 PINKER Steven, *Le triomphe de Lumières*, Paris, Les Arènes, 2018.

racistes, comme au temps des colonisations. Alors que, dans les Lumières, des préjugés existent, mais il reste possible de les combattre pour approcher de cet idéal universaliste où chacun est traité en tant que personne.

On le voit : il s'agit d'un atout pour certains militants, d'une arme ou une menace pour d'autres, mais certainement d'un nouveau champ de réflexion. Il ne laisse pas insensible, car il met en cause la notion d'universalisme, ce qu'Aimé Césaire nomme « l'universalisme à la mesure du monde. » Désormais, on ne compte plus les universitaires, journalistes ou politiques qui soutiennent ou combattent cet univers. Beaucoup estiment que cette obsession identitaire est la meilleure alliée de ceux qui, d'un extrême à l'autre, défendent ces approches. Peut-être sommes-nous seulement à l'aube de la dictature des identités ?

Pour l'historienne des arts Isabelle Barbéris, le danger serait de considérer qu'il ne s'agit que de querelles académiques, de confrontations corporatistes autour de concepts plus ou moins pédants. « La théorie critique dans ses formes radicales n'imprègne pas uniquement le monde académique. Ces idées sont très présentes chez les jeunes et les contenus des magazines branchés, des podcasts sont souvent les mêmes que les livres de sociologie critique. Parce que les idéologies postmodernes et identitaires permettent de fabriquer des modes, des concepts... » Comme le souligne de son côté le sociologue Michel Wieviorka récemment : « ... avec eux, il n'y a pas de nuance, de sens de la complexité, ils rejettent aux extrêmes ceux qui ne sont pas dans leur ligne... »

Une médiatisation croissante qui nourrit les polémiques et un « phénomène émergent »

Diffusé par le magazine *L'Express* en mars 2021, un sondage IFOP révèle que la pensée woke reste encore très minoritaire au sein de la société française. Si 58 % des sondés

ont entendu parler de l'écriture inclusive, ils demeurent 14 % à connaître cette thématique. Pour l'analyste Jérôme Fourquet, initiateur et commentateur de l'enquête, on constate un effet d'antériorité de certains thèmes : « ... L'écriture inclusive ou les études de genre sont ancrées dans le débat public depuis des années, alors que la cancel culture ou le terme woke sont récents en France... ». Pour lui, « les écarts d'âge et le niveau d'études jouent un rôle essentiel. Si 71 % des moins de 18-24 ans ont entendu parler du privilège blanc, ils ne sont que 55 % chez les 65 ans et plus ». Enfin, 39 % des diplômés supérieurs déclarent savoir de quoi il s'agit quand on évoque la pensée décoloniale, seuls 11 % sont dans ce cas au niveau CAP ou BEP. Il s'agit de toute manière d'un « phénomène émergent » résume Jérôme Fourquet, « avec des thèses qui touchent plus les jeunes générations, car elles sont véhiculées dans les universités et ou dans certains médias plus fréquentés par ce public. » Confirmation patente de ces puissants clivages, selon le sociologue Olivier Galland, la jeunesse actuelle serait ainsi séparée entre une minorité « très politisée, très activiste, assez radicalisée, mais aussi plus éduquée » et une majorité plutôt « dépolitisée et repliée sur les difficultés quotidiennes... »

Débats et recherche d'explications

En janvier 2022, l'initiative du ministre de l'Éducation nationale liée à l'ouverture d'un « laboratoire du « décolonialisme » à la Sorbonne n'a pas manqué de susciter de vives critiques, un « colloque de la honte » pour certains syndicats ou associations, un « maccarthysme soft » selon la formule de François Dubet, et de faire émerger les soutiens qui voient dans ce chantier au service de la science et de la culture un outil de réflexion pour un débat apaisé. Dans *Racisme imaginaire, la querelle de l'islamophobie* paru chez Grasset en 2017, Pascal Bruckner donne des clés pour saisir ces

nouveaux modes de pensée qui agitent les milieux politiques et la société, avec les puissants relais des médias et des réseaux sociaux : « *le communisme étant mort et la social-démocratie en mauvais état, on a remplacé la lutte des classes sociales par le combat sur la race, le genre et la culpabilité...* »

Pour aller plus loin

BARBERIS Isabelle, *L'Art du politiquement correct*, Paris, PUF, 2019.

COLLECTIF, *Noire n'est pas mon métier*, Paris, Seuil, 2018. Essai initié par Aïssa Maïga coordonné par Mata Gabin, Maïmouna Gueye et Nadège Beausson-Diagne, 16 témoignages insérés. Le volume a été suivi d'un documentaire : *Pygmalionnes*, en janvier 2019, réalisé par Quentin Delcourt.

DENIS Valentin, « L'agitation de la chimère wokisme ou l'empêchement du débat », *AOC*, 26 novembre 2021.

DUFOIX Stéphane, *Décolonial*, Paris Anamosa, coll. « Le mot est faible », 2023.

KHAN Rachel, *Racée*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2021.

PRAZAN Mikael, « Le wokisme, un malentendu ? », émission *DébatDoc*, LCP Assemblée nationale, janvier 2023.

POLICAR Alain, MAYER Nonna, CORCUFF Philippe (dir), *Les mots qui fâchent. Contre le maccarthysme intellectuel*, Paris, éditions de l'Aube, 2021.

VERGÈS Françoise, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique édition, 2019.

Xénophobie

La xénophobie est un phénomène de rejet individuel ou collectif qui, lors de la colonisation, va se renforcer et accentuer l'opposition entre un monde qui se perçoit comme un univers de culture, de civilisation et des êtres qui seraient sauvages et inquiétants, particulièrement les femmes.

Une notion ancienne

Le mot de **xénophobie*** renvoie à une réaction primaire et ancienne, vécue dans tous les groupes humains, palpable de société à société. Ce concept, sans doute banalisé, garde des contours un peu flous. Pourtant, le *Larousse* le définit comme une « hostilité systématique manifestée à l'égard des étrangers », ce qui, d'entrée de jeu, renvoie aux rapports de domination d'un groupe majoritaire sur des êtres minoritaires, Africains ou Asiatiques qui peuvent dès lors en être victimes. La xénophobie, du grec *xénos*, étranger, et *phobos*, peur, participe de la peur de l'étranger, celui qui est proche et dissemblable à la fois. Les passages à l'acte raciste deviennent

d'autant moins inhibés que la proximité est vécue comme empiètement excessif et/ou ressemblance insupportable. La construction sociale d'un regard ethnocentré empreint de supériorité est à l'origine des esclavages, de conflits majeurs jusqu'à atteindre la marchandisation toujours vivace d'êtres humains.

Sa montée en puissance dans le monde colonial

Lors des colonisations, les dominants exercent, par des dispositifs juridiques (code de l'indigénat, travail forcé), politiques, sociaux, médicaux, éducatifs, des pressions sur les groupes dominés et tentent d'imposer de nouvelles **normes***, maintenant les femmes et hommes autres dans des espaces d'infériorisation ou l'infantilisation. « ... Se trouve alors autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui... » constate déjà en son temps, Michel de Montaigne dans les *Essais*. L'ère coloniale, particulièrement aux XIX^e et XX^e siècles, entraîne alors une dévalorisation systématique des êtres humains, accentue les peurs, les rumeurs ravageuses qui induisent des comportements stigmatisants et, finalement, élaborent des légitimations conscientes d'actes universellement répréhensibles : persécutions, enfumages, déportations, décapitations, tortures, terrorisme partagé... Ces comportements sont allés parfois jusqu'à la haine et ont justifié barbaries et tragédies extrêmes par exemple à Madagascar, au Congo belge ou au Rwanda... Les autorités sous couvert de bons droits, ont soumis à des régimes politiques nouveaux des populations locales ou ont réprimé des révoltes en 1947 sur la terre malgache. Une autre langue de communication s'impose, chargée de vocables humiliants (moukère, jaune citron, niakoué, négresse, bamboula...), doublée de fortes contraintes sociales. Des mœurs nouvelles tendent à renouveler, à marche forcée, l'ordre du monde. Dès lors, l'Autre est minoré, soumis entre refus ou acceptation de

l'**assimilation***. Insertion et **intégration***, entre racisation et volonté de séduction sont à l'ordre du jour au prix de la dépersonnalisation, au nom du bien commun et de l'universalité des valeurs. Mais l'accès y reste étroit, restrictif, difficilement vécu.

« Civiliser l'Autre », mais à quel prix ?

Depuis le XVIII^e siècle et la recension des savoirs encyclopédiques, les sciences progressent et l'homme occidental pense pouvoir maîtriser la nature et conduire le progrès. Le XIX^e siècle est chargé de théories de la sélection naturelle, qui induisent des pratiques de hiérarchisation sociale. Des conceptions biologisantes, pseudo-scientifiques, théorisent ce qui va servir de justificatif à une classification des humains, à l'image de celle construite pour les animaux ou les plantes. L'anthropologie raciale faite de domination, de mépris à l'égard de l'étranger, l'accélération de la circulation des hommes, la colonisation vont aggraver xénophobie et racismes. Au sein de la société d'anthropologie de Paris, des scientifiques connus, comme le naturaliste Georges Cuvier, contribuent à diffuser des idées qui se veulent valides. Dans son laboratoire, il mesure crânes et visages, compare Africains et singes, appuie ses démonstrations en se servant des restes humains de Saartjie Bartman, conservés dans du formol au musée de l'Homme. Gustave Le Bon s'appuie sur des clichés pour expliciter et valider la théorie des races inférieures. En 1880, le prince Roland Bonaparte propose un « catalogue » de photographies dans lequel des femmes nues apparaissent de dos, de profil, de face et prétend, lui aussi, éclairer cette typologie des « races humaines ». L'instauration de mondes à deux vitesses se met en place avec son lot inévitable de discriminations et de xénophobie.

L'Autre, couleur de peau, traits du visage, taille, vêtements, coutumes est exhibé, « curiosité » exposée désormais aux

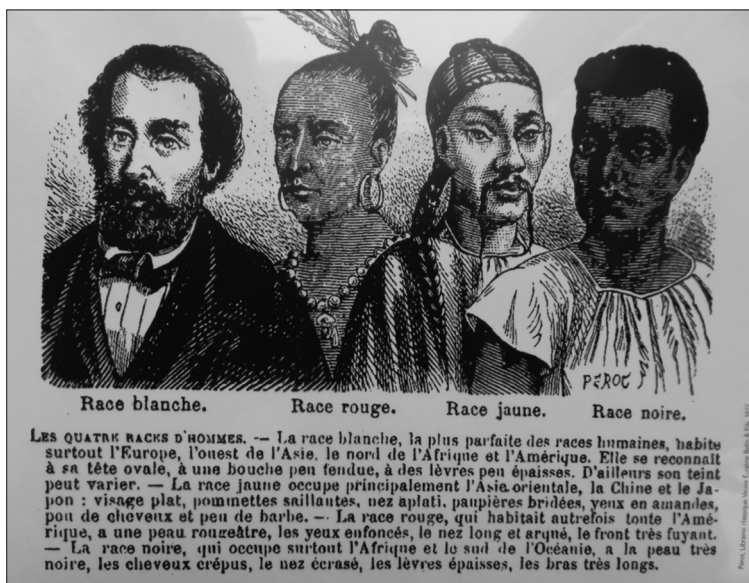
yeux de tous, fleuron exemplaire de victoires sur des êtres à policer. 1931, l'exposition de Vincennes constitue un moment d'apogée qui va ancrer dans les mentalités l'idée de différenciation. Zoos humains et spectacles inspirés des barnums et des foires, se multiplient suscitant humiliations, tortures mentales et même physiques. L'Autre enfin est marqué, enchaîné parfois, côtoie les animaux, par exemple au Jardin d'acclimatation.

Les femmes particulièrement concernées

Dans ce contexte, les femmes très touchées, plus fragiles socialement, sont encore moins protégées. Elles sont essentialisées, racisées, tiraillées entre deux univers contraires : au racisme s'ajoute le sexisme. Les Noires particulièrement sont présentées comme inférieures, porteuses de maléfices, inquiétantes. Aussi admet-on sans scrupules de les exploiter, de les prostituer comme les *congaïs* asiatiques ou les femmes Ouled Nail pour servir colons et soldats. Les œuvres littéraires postcoloniales font état des souffrances féminines. Celle de l'Antillaise Maryse Condé évoquant l'esclavagisme, celle d'Assia Djebar, française et algérienne, qui confie dans *Les nuits de Strasbourg* : son expérience ambiguë « ... Je suis en enfer et en paradis, en enfer pour la mémoire, en paradis pour la volupté... » En Afrique aussi, de plus en plus de militantes et intellectuelles comme Mariama Ba ou Aïssatou Cissé s'interrogent et publient pour mettre en lumière leurs destinées révélatrices. Elles font état d'un passé colonial, pas si lointain, à travers l'étude de personnages aux frontières de la mémoire et de l'histoire. Frictions identitaires, mais aussi solidarités ethniques et sociales s'entremêlent dans leurs récits. Bourreaux et victimes au cœur de cercles vicieux, couples mixtes en proie aux stigmatisations, transgressions des codes patriarcaux soulignent, pour elles, la violence extrême des rapports sociaux et les ressentiments inhérents aux préjugés.

Xénophobie et images

Les images féminines, par leur nombre et leur diversité, vont construire cet imaginaire où les femmes font rêver, mais aussi peuvent « servir » et assouvir tous les fantasmes sexuels. Cartes postales, photos, affiches, inspirées souvent par le nu, vont conforter l'idée de leur exclusion et de leur infériorité admises. Ainsi, une carte postale illustrée par Gharlino, datée entre 1927 et 1930, présente une autochtone attachée à un palmier, dont la langue rouge, démesurée, atteint un récipient où le feu est préparé par une sorte de sorcier maléfique qui lui dit « on te la fera rôtir », traduit ce mélange de xénophobie et racisme jeté sans scrupules aux yeux de tous. Les récits ethnographiques souvent rédigés par des voyageuses, où l'on insère régulièrement des images, gravures et dessins sous-titrés « types de figures de diverses contrées » constituent un autre miroir symbolique pour saisir les ressorts d'une xénophobie raciste. Les livres scolaires ont contribué aussi puissamment à cet ancrage. Cet extrait d'un manuel scolaire de géographie de la collection signée Jean Brunhes, utilisé après 1945 dans les écoles primaires, reprend la version insérée dans le petit volume signé G Bruno, alias Augustine Fouillée, le *Tour de la France par deux enfants* à la fin du XIX^e siècle (1877, première édition) qui présente les quatre races d'hommes, les décrit, en plaçant bien entendu l'homme blanc à gauche. On s'appuie sur le sens de lecture pour visualiser sans l'exprimer la hiérarchie des races. L'absence des femmes sur cette gravure parle d'elle-même!



Une classification des êtres humains

Les réclames et publicités participent de ces préjugés identiques.

« ... Si certaines images publicitaires évoquées semblent en première analyse neutres, bon enfant ou dénuées de sens caché, leurs messages sont révélateurs de mentalités sous-jacentes condamnables. Au début du xx^e siècle, les réclames, se référant au monde colonial, s'organisent autour d'une mise en scène, voire d'une dramaturgie aux sous-entendus idéologiques et racistes. En 1910, les Magasins généraux de Saint Etienne proposent une « saynète » pour vanter les mérites de l'eau de javel. Une ménagère ordinaire, près d'un grand baquet, tient un enfant noir qui a la partie inférieure du corps blanchi et la scène s'accompagne d'un slogan qui interroge : "avec Javel SDC, on ne perd pas son savon pour blanchir un nègre." Dans la même tendance, en 1892, cet exemple domestique. Parfumée à l'iris, "la lessive de la ménagère,

elle blanchirait un nègre». Derrière les exigences hygiéniques du quotidien, le message subliminal évoque les différences entre les êtres humains, mais répand dans les foyers derrière des slogans faciles à mémoriser des préjugés racistes... » Article publicité dans Arts et histoire des colonisations françaises et des indépendances, Le Manuscrit, 2020, pages 377-378.

Des héritages persistants

Aujourd'hui, même si le constat que la peur de l'autre, sa rationalisation et ses dérivés, sont le lot commun de l'humanité, il est aisé de convenir que seules l'éducation, les actions collectives de citoyennes au sein de coordinations et d'associations et des choix politiques « éclairés » peuvent pallier l'émergence de violences qu'ouvre le rejet de l'humain par l'humain et atténuer tensions et haines. Dès 1976-1977, autour d'Awa Thiam, sénégalaise, se forme la *coordination noire* pour défendre les droits de toutes les femmes de couleur, lutter contre les oppressions anciennes ou récentes et éviter le « maternalisme occidental ». Faire advenir le rapport d'**altérité**, * dans la réciprocité et la puissance des liens inscrits dans la loi et les Constitutions entre liberté, et égalité invite à générer cette fraternité espérée entre les deux sexes. Elles sont seules en mesure de construire des sociétés apaisées, capables d'aller de l'avant et de mettre en échec cette tendance de l'humanité à développer la peur, le rejet. Mieux vaut ne pas l'oublier désormais dans une période de postcolonialisme, chargée parfois encore de rancœurs et de ressentiments.

« ... Il existe une race humaine, celle qui rassemble tous les êtres humains. Un homme ressemble à un autre homme. Nous nous ressemblons tous et nous sommes tous différents. Chacun est unique... » Tahar Ben Jelloun, écrivain franco-marocain, *Guide républicain*, article racisme, page 71.

Document

Racialisation et ambiguïté assumées

« C'est en vain que quelques philanthropes ont essayé de prouver que l'espèce nègre est aussi intelligente que l'espèce blanche. Un fait incontestable et qui domine tous les autres, c'est qu'ils ont le cerveau plus rétréci, plus léger et moins volumineux que celui de l'espèce blanche. Mais cette supériorité intellectuelle qui selon nous ne peut être révoquée en doute, donne-t-elle aux blancs le droit de réduire en esclavage la race inférieure ? Non, mille fois non. Si les nègres se rapprochent de certaines espèces animales par leurs formes anatomiques, par leurs instincts grossiers, ils en diffèrent et se rapprochent des hommes blancs sous d'autres rapports dont nous devons tenir grand compte. Ils sont doués de la parole et par la parole nous pouvons nouer avec eux des relations intellectuelles et morales, nous pouvons essayer de les élever jusqu'à nous, certains d'y réussir dans une certaine limite. Du reste, un fait plus sociologique que nous ne devons jamais oublier, c'est que leur race est susceptible de se mêler à la nôtre, signe sensible et frappant de notre nature. Leur infériorité intellectuelle, loin de nous conférer le droit d'abuser de leur faiblesse, nous impose le devoir de les aider et de les protéger. »

LAROUSSE Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIXe*, « article nègre », 1872.

Pour aller plus loin

BACHOLLET Raymond, *Négripub. L'image des Noirs dans la publicité*, Paris, Somogy, 1992.

BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, *Le Racisme en images. Déconstruire ensemble*, Paris, éditions La Martinière, 2021.

CHAUVAUD Frédéric, *Histoire de la baine. Une passion funeste, 1850-1930*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

COJEAN Annick, « Maryse Condé : “La négritude de Césaire n’est qu’un beau rêve” », *Le Monde*, 9-10 décembre 2018, p. 21.

FREMIGACI Jean, « La vérité sur la grande révolte de Madagascar », *L’Histoire*, n° 318, mars 2007.

GERVEREAU Laurent (dir), « Xénophobie », in *Dictionnaire mondial des images*, Nouveau Monde éditions, 2006, pp. 1098-1100.

MEMMI Albert, *Le Racisme. Description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, 1982.

THIAM Awa, *La Parole aux négresses*, Paris, éditions Denoel, 1978.

Bordels – Imagerie – Le Goff-Scolarisation – Woke – Zoos humains

Yen bai

La mutinerie de Yen Bai, restée dans les mémoires au Vietnam, oppose en 1930 une garnison française à des militants autochtones. Elle représente un événement significatif de l'émergence des mouvements révolutionnaires au sein de l'Indochine française. Preuve de cette trace indélébile, le cinéaste Régis Wargnier, en 1992, ouvre son film *Indochine* sur ce fait marquant, méconnu en Europe.

Une petite garnison au sein du protectorat

Depuis 1885, le protectorat qui regroupe essentiellement Tonkin, Annam, Cochinchine constitue l'Indochine française, avec à sa tête un gouverneur général. Entre 1928 et 1934, Pierre Pasquier, ancien élève de l'École coloniale, occupe cette fonction d'autorité. Yen Bai, située à un point de passage stratégique à proximité du delta du fleuve Rouge, dans le nord du Vietnam, est une petite ville de garnison parmi d'autres. En 1930, date de la sédition, on inaugure « la maison de l'Indochine » à Paris et l'image que l'État veut donner

n'est pas celle des résistances et des révoltes. L'heure est à la célébration en métropole de l'Empire avec les préparatifs de l'exposition de 1931.

Une mutinerie à visée politique

Peu avant les opérations prévues, militants et villageois de plusieurs districts, hommes et femmes, vont arriver à Yen Bai avec des armes dans leurs bagages et un projet d'attentat en tête. Ils se rendent en train vers la ville sous prétexte d'aller en pèlerinage. Ils transportent avec eux bombes et drapeaux, cachés sous des objets religieux : encens, fruits, fleurs, destinés à être offerts au temple selon les coutumes. Séparés en trois groupes pour ne pas éveiller les soupçons, ils arrivent, trouvent refuge dans des familles de soldats autochtones complices ou chez des civils. Le soulèvement initié par le Parti nationaliste (Vietnam Quoc Dan Gang) vise à inciter la population assujettie à déstabiliser la France et, à terme, à renverser le régime colonial en place. Resté longtemps clandestin, ce premier parti révolutionnaire est sans doute à l'origine en février 1929 d'un autre attentat envers un recruteur de soldats détesté, André Bazin. Dans la nuit du 9 et 10 février 1930, des soldats annamites qui connaissent la garnison, des civils dont quelques femmes se révoltent et tuent deux officiers français, des militaires annamites proches des colons. Des blessés au nombre inconnu s'ajoutent aux morts. La mutinerie tourne court dans la journée, car nombre de soldats locaux refusent de se joindre au mouvement par peur de représailles sévères.

Une forte répression et des réformes préventives

La répression s'avère immédiate et forte. Les mutins, pour la plupart militants du Parti nationaliste et révolutionnaire (Vietnam Quoc Dan Gang) sont arrêtés sur le champ. Ces arrestations et condamnations à mort – 13 guillotins le

17 juin 1930, d'autres envoyés à Poulo Kondore – vont briser un temps l'élan du mouvement. Un d'entre eux, professeur à Hanoi, meurt de tuberculose en avril 1931 un an après son arrivée à Kondore. Quelques civils vont bénéficier d'une amnistie. Certains dirigeants encore libres vont se réfugier en Chine. En réponse à cette action marquante, des réformes s'engagent pour tenter de neutraliser une situation délicate au sein de l'armée coloniale indochinoise. Soldats mutés (80 %), démobilisés (2000 environ), refonte des effectifs avec une part, pour presque 50 %, d'engagés laotiens ou cambodgiens. Les officiers sont aussi encouragés à pratiquer langue et dialectes locaux et à mieux se coordonner pour accroître l'emprise sur les civils. Mais la portée du soulèvement et ses nombreux échos dans les médias vont contribuer à accélérer encore la prise de conscience populaire d'une indépendance à construire.

Une portée considérable

Événement largement inscrit dans les mémoires au Vietnam, il a connu un retentissement en métropole en 1930 dans la presse et lors de l'exposition de 1931 et contraste avec l'image que la République universelle et ses représentants veulent donner de l'Empire triomphant. Sur place, la revue *Phụ nữ tân văn* (« Nouvelles des femmes ») va, avec des photographies à l'appui du texte, héroïser les mutins. L'envoyé spécial du *Petit parisien* Louis Roubaud suit l'affaire et de nombreux articles la relatant paraissent entre février et juillet 1930. *Le Petit Journal* met même en couverture un cliché de la mutinerie. Les politiques engagés contre la colonisation s'emparent du sujet. La sévérité des peines prononcées incite tout particulièrement le Parti communiste français à faire campagne et à manifester aux côtés d'expatriés. Plus de 1500 étudiants vietnamiens résident alors en France, essentiellement à Paris. Le 22 mai, ils sont plus d'un millier

à manifester devant l'Élysée contre la répression. La police arrête quarante-sept personnes et en renvoie dix-sept autres en Indochine.

En 1931, preuve supplémentaire de la puissante résonance politique de Yen Bai, s'appuyant sur des affiches critiques éditées par le Parti, Louis Aragon y consacre un poème « Front Rouge » publié dans la revue *Histoire de la Révolution mondiale*.

Yen-Bay

Quel est ce vocable qui rappelle

Qu'on ne bâillonne pas un peuple

Qu'on ne le mate pas avec

Le sabre courbe du bourreau

Yen-Bay

À vous frères jaunes ce serment

Pour chaque goutte de votre vie

Coulera le sang d'un Varenne

Pour aller plus loin

MURPHY Gwénael, « Archives coloniales des féminicides, Le cas de la Nouvelle-Calédonie, 1860-1940 », in BODIOLY Lydie, CHAUVAUD Frédéric (dir.), *Archives du féminicide*, Paris, Hermann, coll. « Psychanalyse en questions », 2022, p. 256-270.

MORLAT Patrice, *La Répression coloniale au Vietnam (1908-1940)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Recherches asiatiques », 1990.

Articles du *Petit parisien* et du *Petit journal* disponibles sur <https://gallica.bnf.fr/>

Zoos humains

Dès la fin du XIX^e siècle, les sociétés européennes offrent un nouveau spectacle de masse exhibant des êtres humains dans des zoos. Selon l'historien Pascal Blanchard, ces « spectacles ethniques » auraient contribué à « l'invention du sauvage », « personnage » au cœur de l'imaginaire colonial. Les femmes jugées particulièrement attractives sont exploitées dans ces pseudo-villages.

Des mises en scène pour valoriser la dynamique coloniale

Le système colonial joue un rôle majeur dans l'avènement de ces exhibitions humaines. L'existence du sauvage justifie la course aux empires et la construction d'une conscience collective aux dépens des indigènes jugés arriérés. Dans un contexte d'émergence des identités nationales en Europe, l'Autre vu comme un repoussoir fait peur, mais constitue aussi une attraction nourrie de la fascination d'un **mythe***, le paradis perdu. Lors de ces mises en scène parfois dignes du

cirque, hommes, femmes ou enfants indigènes, Sénégalaises, Nubiennes, Dahoméens, Égyptiens, Kanaks... attirent la curiosité des foules.

Ce spectacle de foire reste donc indissociable de la dynamique coloniale. À Paris, en 1894, des couples de Touaregs sont exposés durant des mois après la conquête de Tombouctou. À la suite de l'exode rural, les nouveaux citadins ont besoin d'exotisme et de distractions. « Allez à l'expo » dit la chanson de 1900, signée Léon Raiter. En province, foires et expositions régionales deviennent des lieux de promotion commerciale de ces représentations d'humains. Des « troupes itinérantes » se structurent dont les célèbres « villages noirs » constituent alors les manifestations les plus éclatantes. Les réclames précisent : « Allez voir le village nègre, considérez les Noirs, car vous les verrez à l'état de nature, ils vivent comme chez eux. » Ainsi, l'exposition de Lyon, en 1894, donne à découvrir aux Français une reconstitution fantasmée de ces contrées lointaines peuplées d'hommes, de femmes souvent dénudées et d'animaux exotiques. La mise en valeur visuelle de ces spectacles, affiches colorées, cartes postales, photographies aguichantes, dessins, romans de gare contribuent à véhiculer l'idée d'une **hiérarchie*** des races dans l'imaginaire.

À Paris, au jardin d'acclimatation, les frères Lumière trouvent les décors de leur douzième film *Baignades de nègres*. Si ce discours présent dans les manuels d'histoire naturelle, dans la littérature, les ouvrages géographiques, semblait déjà bien intériorisé, il est cependant difficile pour les historiens d'avoir une vision exacte sur les affects positifs ou négatifs du public, de savoir ce qui le choquait réellement à la vue de ces êtres exposés derrière ces barreaux réels et symboliques.

Les amazones du Dahomey, un spectacle grand public

Lorsque la France défait Behanzin, roi du Dahomey en 1894, ses guerrières amazones, les Minos (nos mères) au nombre de plus de 6000, recrutées parmi les enfants d'esclaves, souvent enrôlées de force vont frapper les imaginaires des colons. Certaines, qui avaient combattu, sont conduites à Paris et montrées au Champ-de-Mars. Le spectacle qui dure plusieurs mois connaît un grand succès avec 2 millions de spectateurs et contribue à accentuer, avec ces 150 femmes du Dahomey (actuel Bénin) le mythe de la femme africaine puissante et exotique à la fois. On vend même des plaques de verre avec leur lanterne magique pour diffuser largement ces spectacles. Avec d'autres numéros comme celui des Zoulous dansant et chantant, tout concourt à alimenter la machine à images au service des colonisateurs. Les femmes étrangères sont même l'objet de romans à succès. En 1892, Louis Noir, écrivain prolifique aux 229 publications répertoriées dans la collection « Aventures et voyages » écrit un volume bon marché (25 centimes) intitulé *Au Dahomey, une amazone de Behanzin*.

Un exemple dramatiquement symbolique : Saartjie Baartmann

L'histoire exemplaire de Saartjie Baartmann (1789-1815) se situe à la charnière entre l'histoire des zoos humains et une science dévoyée. Cette très jeune femme surnommée ironiquement la « Vénus Hottentote », esclave Khoisan, née dans l'actuelle Afrique du Sud, accompagne à Londres en 1810 son maître qui la montre nue, avec son postérieur proéminent, derrière les barreaux d'une cage. En 1814, elle entame une tournée européenne qui la conduit à Paris où elle meurt, sans doute d'une pneumonie. Elle accepte de se donner en spectacle, car, en contrepartie, on lui promet une

liberté prochaine. Devenue phénomène public, elle va même se prostituer et sombrer dans l'alcoolisme. Son histoire ne s'achève pas pour autant. L'anatomiste Georges Cuvier, pour prouver sa théorie de l'infériorité congénitale des « races à crânes déprimés et comprimés », procède après son décès à une dissection de son corps. Il présente ses organes dans des bocaux à l'Académie des Sciences tandis que le moule de son corps et son squelette restent exposés jusqu'en 1878 au Jardin des Plantes. Elle devient une pièce de musée.

Dès 1940, des demandes de réparation sont formulées. En 1974 son squelette est retiré des vitrines publiques et le moulage en 1976. La fin de l'apartheid et le poème de l'artiste sud-africaine Diana Ferrus (*A poem pour Sarah Bartmann*) en 1998 stimulent la mobilisation. En 2002, après le vote d'une loi de restitution, la France rend ses restes et elle reçoit une sépulture digne près de son village natal. Aux États-Unis, en 1996, la réalisatrice et musicienne afro-américaine Suzan-Lori Parks, lui consacre une pièce de théâtre *Venus*. Cette œuvre reprise en 2002 vise à rappeler le destin tragique de Saartje et à lui rendre justice.

Une pseudo-justification anthropologique

Les anthropologues comme Paul Broca profitent des exhibitions de « spécimens humains » pour prendre des mesures anatomiques et procéder à des études en laboratoire ou à domicile. Ses recherches contribuent au développement des thèses fondées sur la « biologie des races », validées ensuite par Artur de Gobineau. Même si des savants mettent en doute le concept de race pure dès 1880, l'influence des zoos humains sur la construction d'un racisme populaire semble bien réelle. Exotisme et discriminations se confondent avec un arrière-plan pseudo-scientifique. Toutefois, les voix discordantes qui s'élèvent contre ces **pratiques assujettissantes*** restent rares. Dans la presse, on ne peut lire qu'exceptionnellement

des réserves sur les conditions de vie indignes et avilissantes imposées à ces « sauvages ». Il faut attendre l'exposition coloniale internationale de Paris en 1931 pour qu'en raison des polémiques et réactions publiques des surréalistes, on assiste au déclin progressif de ces manifestations d'ethnographie coloniale.

Les zoos humains constituent un phénomène complexe sujet à des dérives multiples. En effet, dès le XIX^e siècle, on constate non pas un modèle unique, mais une multitude de traductions publiques à la recherche de la popularité, exhibitions, spectacles de foire, presse complice, romans, chansons populaires... Il constitue en définitive l'expression d'un colonialisme triomphant et sans scrupule éthique. Aujourd'hui, les historiens s'attachent à reconsidérer la place et l'influence de ces zoos humains dans l'histoire coloniale. Ils proposent des clés de lecture pour déconstruire l'imagerie orientée du « sauvage » admise et diffusée largement dans les mentalités européennes, à l'aube du XX^e siècle.

Pour aller plus loin

BANCEL Nicolas (dir.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004.

BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOËTCH Gilles, DEROO Eric, LEMAIRE Sandrine (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011.

BLANCHARD Pascal, VICTOR-PUJEBET Bruno, *Sauvages. Au cœur des zoos humains*, documentaire, Arte, 2018.

Chronologie indicative⁵

La construction de l'Empire

- 1817** Arrivée des religieuses de Saint Joseph de Cluny au Sénégal (Anne-Marie-Javouhey)
- 1830** (*5 juillet*) *Prise d'Alger*
- 1834** Eugène Delacroix Tableau/femmes d'Alger dans leur appartement
- 1836** Première école franco-arabe à Alger fondée par Eugénie Luce
- 1847** Reddition de l'émir Abd-El-Kader en Algérie. Exil en France à Pau, puis à Amboise
- 1848** Abolition légale de l'esclavage dans l'Empire français
- 1853** Annexion de la Nouvelle-Calédonie
- 1863** Traité de protectorat au Cambodge
- 1864** Ouverture du bagne et du camp de Poulo-Condore (îlot de Kondore à 250 km de Saïgon/Hô Chi Minh-Ville);

⁵ Ces éléments chronologiques concernent essentiellement le contexte français. En italique les données générales.

en 1955, le bagné est transformé en centre de rétention et rééducation. De nombreuses femmes y sont détenues

- 1865** Les musulmans sont déclarés Français, mais sans citoyenneté.
- 1867** Révolte kanak à Pouébo (Grande Terre)
- 1870-1871** Décret Crémieux : citoyenneté aux Juifs installés en Algérie.
- 1871** Soumission de la Kabylie
- 1873-1874** premier congrès orientaliste
- 1881** *Code de l'indigénat*
- 1885** *Débats à la Chambre sur la colonisation*
- 1889** *Exposition universelle de Paris*
- 1894** Arrivée de Raymonde Bonnetain au Soudan
- 1894** *Création du ministère des Colonies*
- 1895** Première femme médecin à Alger/Dorothee Chellier-Fumat
- 1896** *Expédition de Madagascar Gallieni devient gouverneur (1896-1905)*
- 1897** Début de l'exil de la reine de Madagascar Ranaivalona. Décès à Alger en 1917
- 1897** Création de la société d'émigration féminine
- 1897** Premiers zoos humains
- 1900** Hubertine Auclert publie « les femmes arabes en Algérie »

Un Empire dominateur

- 1900** *Exposition universelle de Paris*
- 1903** Système scolaire organisé dans toute l'AOF. Suppression de l'indigénat dans l'Union indochinoise
- 1910** *Création de l'Afrique équatoriale française AOF (Gabon, Tchad, Congo, Oubangi-Chari)*
- 1911** *Service militaire obligatoire pour les musulmans*
- 1917** Collège de Hué pour les jeunes filles
- 1918** École de sages – femmes à Dakar

- 1921-1933** *Construction du chemin de fer Congo-Océan*
- 1925** Première revue nègre (Joséphine Baker) Affiche de Paul Colin
- 1926** Création en Indochine d'une Association des femmes pour l'étude du travail
L'art nègre de Georges Hardy
- 1929** Saïgon : publication du journal d'opposition « les nouvelles femmes »
- 1930** *Célébration du centenaire de l'Algérie*
- 1931** États généraux du féminisme lors de l'exposition coloniale de Vincennes
- 1931** *Premier congrès international d'histoire coloniale*
- 1931** *Andrée Viollis publie « SOS Indochine »*
- 1935** Premier journal tunisien féminin et féministe, *Leïla*, en langue française
- 1936** Création de l'Union des femmes tunisiennes
- 1937** Fin légale du travail forcé féminin
- 1938** Ouverture d'une école normale en AOF. Germaine Le Goff
- 1938** Grande grève (chemin de fer Dakar–Niger) Soutien actif des femmes
- 1939** Limitation de l'âge au mariage à 14 ans dans tous les territoires coloniaux et instauration du consentement féminin au mariage (décret Georges Mandel)
- 1940** Dans *Hosties noires* de L. S. Senghor) : « Je déchirerais les rires Banania sur tous les murs de France »
- 1944** *Conférence de Brazzaville (définir le cadre de l'Union française)*

Vers les émancipations

- 1945** *Fin de la Seconde Guerre mondiale, Charte des Nations Unies*
- 1945** Proclamation de la République du Vietnam par Hô Chi Minh
- 1945** Sétif, Guelma/émeutes et répression

- 1945 (21 avril) Ordonnance accordant le droit de vote aux femmes en France
- 1946 *Création de l'Union française*
- 1946 *Loi Césaire/départementalisation en Outre-mer Suppression de l'indigénat en Afrique noire française et du travail forcé*
- 1947 Création de la revue « *Présence africaine* »
- 1947 *Insurrection et répression à Madagascar*
- 1946 *Nouvelle Constitution en France*
- 1947 Création de l'association des femmes musulmanes algériennes
- 1947 *Le ministère des colonies devient le ministère de la France d'outre-mer*
- 1947 Création du service social d'outre – mer (santé) 1950/ Côte d'Ivoire 1953 Soudan. De nombreuses femmes y travaillent
- 1949 Marche féminine du Grand-Bassam (Côte d'Ivoire) en soutien à des leaders d'opposition
- 1949 *Entrée au Panthéon de Victor Schœlcher et de Félix Éboué*
- 1953 Sœur Marie André du Sacré-Cœur, *La condition humaine en Afrique noire*, Grasset
- 1953 Camara Laye, publication de *l'enfant noir*
- 1954 *Début du conflit algérien. Toussaint rouge*
- 1956 Instauration du suffrage universel, hommes et femmes au sein de l'Union française. Loi-cadre Defferre
- 1956 Congrès des écrivains et artistes noirs à Paris
- 1957 Création par Germaine Tillion des centres sociaux en Algérie
- 1958 Picasso fait le portrait de Djamila Boupacha
- 1958 Élection de Nafissa Sid Cara comme députée. Elle entre au gouvernement de Michel Debré
- 1959 Aoua Keita, première députée au Soudan français (Mali).

Fractures, mémoires et initiatives

- 19 mars 1962 *Cessez-le-feu entre l'armée française et l'ALN (armée de libération nationale)*

- 1962 *Accords d'Évian*
- 1962 (juillet) *massacres d'Oran 200 à 300 victimes ? 2000 « disparus »*
- 1962 Exode forcé des Pieds-Noirs et Européens d'Algérie (520 000 familles de rapatriés partent pour la métropole entre mai et août)
- 1963-1973 Magazine AWA, revue de la femme noire (Sénégal)
- 1968 Fadma Amrouche, parution d'*Histoire de ma vie*, Maspéro. Femme kabyle convertie au christianisme
- 1972 Colloque d'Abidjan, *La civilisation de la Femme dans la tradition africaine*, 3-8 juillet
- 1975 Awa Keita, parution de *Femme d'Afrique*, Paris, Présence africaine
- 1976 Bruxelles : tribunal international des crimes contre les femmes
- 1977 Création de la Coordination noire (Awa Thiam)
- 1977 Création de l'Association des femmes africaines pour la recherche et le développement,
- 1978 Awa Thiam, parution de « *La parole aux négresses* », Denoël-Gonthier, 1978 (préface de Benoite Groult)
- 1981 Premier sommet franco- africain à Paris
- 1981 Instauration du Code de la famille en Algérie
- 1982 Mouvement pour la défense des femmes noires
- 1989 Marianne noire habillée du drapeau tricolore lors du défilé de Jean Paul Goude (Bicentenaire de 1789)
- 1989 *Outremer*, film de Brigitte Roüan. Nicole Garcia incarne un des personnages principaux
- 1999 *Reconnaissance officielle de la Guerre d'Algérie par la France*
- 1999 La sociologue Fatou Sow organise le 2e Congrès des recherches féministes de la francophonie à Dakar
- 10 mai 2001 Loi Taubira
- 2005 *Manifeste des Indigènes de la République*
- 2005 *Polémiques autour de l'article 4 du projet de loi « portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés », à propos du « rôle positif de la présence française outre-mer. Projet retiré*

- 2006** *Ouverture du musée quai Branly Jacques Chirac*
- 2010** Célébration des indépendances le 14 juillet
- 2012** (6 décembre) *Jour officiel de la commémoration de la fin de la guerre d'Algérie*
- 2012** Maryse Condé publie « *la vie sans fards* »
- 2012** Christiane Taubira, Guyanaise nommée garde des Sceaux
- 2012** Film *Noirs de France* d'Alain Mabanckou
- 2012** Première mention à l'ONU du mot féminicide
- 2013** *Création MUCEM/Marseille/musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée*
- 2013** L'UNESCO rend hommage à la militante et femme politique malgache Gisèle Rabesahala. Son livre « *Que vienne la liberté* » est publié en 2006
- 2015** (27 mai) Germaine Tillion rentre au Panthéon avec Geneviève Anthonioz-de Gaulle, Pierre Brossolette et Jean Zay
- 2018-2019** Exposition *peintures des lointains* Musée quai Branly Jacques Chirac
- 2020** Mission confiée à l'historien Benjamin Stora par le Président de la République, sur l'histoire et les mémoires algériennes
- 2021** Exposition Congoville à Anvers pour dénoncer Racisme et xénophobie
- 23 février 2022** Loi de reconnaissance de la Nation et réparation pour les Harkis.

Glossaire

Académisme : Ce terme désigne la façon de peindre codifiée, contrôlée officieusement, voire officiellement par l'Académie des beaux-arts à Paris. Au XIX^e siècle, les sujets privilégiés par les artistes sont surtout historiques ou religieux.

Allocodrome : restaurant ivoirien dont l'espace est ouvert. On peut y choisir des plats peu onéreux, populaires en Côte d'Ivoire : alloco, poulet braisé, attieché

AOF : Afrique occidentale française (1895-1958)

AEF : Afrique équatoriale française (1910-1958)

AFAT : Unité de l'armée composée uniquement de femmes, créée en 1944 (auxiliaires féminines de l'armée de terre) cf. CAPDEVILA Luc, *la mobilisation des femmes dans la France combattante*, revue CLIO, décembre 2000

AFI : Association des femmes ivoiriennes

Afro féminisme : Le terme, apparu dans les années soixante-dix, correspond à un mouvement militant qui vise à faire reconnaître les droits des femmes noires et lutte contre le racisme et le sexisme. Certaines associations qui s'en réclament suscitent des controverses (non-mixité).

Agency : Ce mot, d'origine anglo-saxonne, signifie capacité d'action. Il est employé dans les travaux sociohistoriques. Il vise à montrer que les actions des femmes contre la domination ou le patriarcat ont été possibles, y compris pour les anonymes.

Associations : Même avant la loi de 1901, des groupements de femmes bénévoles s'unissent pour disposer d'un lieu de parole, d'expression et intervenir dans l'espace public. Ces structures ont beaucoup compté dans les colonies, en permettant à des femmes de sortir de l'espace privé.

Barnum : l'Américain Barnum, est le premier à mélanger cirques et « *ethnic shows* ».

Cartiérisme : Mouvement d'opinion anticolonial aux motivations strictement économiques. Le journaliste Raymond Cartier, dans des articles parus dans *Paris Match* en 1956, critique avec véhémence les gaspillages de fonds public en Afrique alors que la France se reconstruit après la guerre.

Code civil : Ce texte promulgué en 1804, le code dit Napoléon place la femme dans une incapacité juridique et fait d'elle une mineure.

Code de l'indigénat : Ce cadre, apparu d'abord en Algérie en 1881, correspond à toutes les dispositions juridiques applicables par les gouverneurs, et soumet les populations indigènes à un régime d'exception. Il est supprimé en Indochine en 1903 et dans les autres territoires sous tutelle en 1946.

Colonne Voulet-Chanoine : C'est une expédition française de conquête menée au Tchad et au Niger par le capitaine Paul Voulet et le lieutenant Julien Chanoine à partir de janvier 1899. Cette mission militaire s'est fait connaître par sa brutalité et les violences extrêmes commises sur les populations locales. Une sorte de colonne infernale qui a rencontré des résistances, en particulier au Niger, en pays Haoussa.

Congaï : Nom donné à une femme indochinoise, « compagne » d'un Européen.

Décolonial : est un courant de pensée qui affirme que des rapports de domination subsistent toujours entre les anciennes puissances coloniales et les anciennes colonies, devenues des États indépendants.

DB : Division blindée, deuxième division blindée, unité de la première armée française liée au nom du général Leclerc lors de la Seconde Guerre mondiale. Soixante-trois rochambelles en faisaient partie.

ENS : École normale supérieure

FLN : Front de libération nationale/ALN armée de libération nationale

Harkis : Soldat ou supplétif algérien engagé aux côtés de l'armée française de 1954 à 1962

Négritude : Pour L. S. Senghor et A Césaire, initiateurs du concept, ce terme recouvre l'ensemble des valeurs culturelles et spirituelles propres aux Noirs. Il s'agit de défendre l'identité africaine et de refuser toute aliénation étrangère, mais également de faire la synthèse entre les traditions africaines et françaises.

Panafricanisme : Mot d'origine américaine qui regroupe les personnes et les associations qui militent pour la cause noire, pour leur dignité et en faveur des droits humains.

Parti colonial : groupe de députés puissants au sein de l'Assemblée nationale qui a exercé un lobbying en faveur de la colonisation.

PCF : Parti communiste français/PCI Parti communiste indochinois

Pieds-Noirs : Nom donné aux Français originaires d'Algérie

Postcolonialisme : Cette notion désigne les études, les discours issus de la colonisation qui ont émergé dans les années 90

Protectorat : Territoire dans lequel la métropole laisse une part de pouvoir aux autorités locales en place avant la présence française qui disposent donc d'une autonomie relative. Mais

ces espaces ont à leur tête un gouverneur et des fonctionnaires venus de métropole sont nommés et exercent sur place.

OAS : Organisation de l'Armée Secrète, organisation clandestine politique et militaire qui défend l'Algérie française en métropole et en Algérie.

Romantisme : Mouvement artistique présent dans toutes les productions de la première moitié du XIX^e siècle, en particulier dans la peinture, la littérature et la musique. Il exalte les sentiments, l'émotion aux dépens de la raison et se retrouve dans l'orientalisme.

Salon : Lieu consacré à la peinture, à la sculpture, cette manifestation annuelle organisée sous l'égide de l'Académie des beaux-arts. Les artistes qui y participent sont de fait reconnus par l'institution. Pendant le XIX^e siècle, les femmes y sont peu représentées.

Viol : Peu avant la Révolution de 89, il est reconnu comme crime en France, mais la femme n'est pas considérée comme victime et doit apporter des preuves indiscutables de l'agression. En 1832, il est inscrit au Code pénal. En 1980, en France, la loi élargit et renforce les droits et les motifs du crime, et reconnaît le viol conjugal. Ce n'est pas le cas encore dans de nombreux États. Des associations féministes, en Afrique, en Asie dans la mouvance de Me-Too luttent pour faire évoluer la loi.

Virilisme : Ce terme se caractérise par une agressivité marquée des hommes vis-à-vis des femmes et se traduit souvent par des pratiques violentes.

Wax : C'est le nom d'un tissu africain de coton, sans envers, reconnaissable à la fois à ses couleurs vives et aux motifs géométriques, humoristiques ou symboliques. Il est devenu presque un symbole de l'identité africaine et a été récemment popularisé par des artistes comme Rihanna ou Lady Gaga ou des créatrices comme Agnès B.

Bibliographie indicative

Ouvrages généraux

AGERON Charles-Robert, *L'Anticolonialisme en France de 1871 à 1914*, Paris, PUF, 1973.

AGERON Charles-Robert, MICHEL Marc, *L'Ère des décolonisations*, Paris, Karthala, 2000.

BANCEL Nicolas, *Le Postcolonialisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 4152, 2019.

BANCEL Pascal, BANCEL Nicolas, LEMAIRE Sandrine (dir.), *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

BANCEL Pascal, BANCEL Nicolas, LEMAIRE Sandrine, THOMAS Dominic (dir.), *Histoire globale de la France coloniale*, Paris, Philippe Rey, 2022.

BANTIGNY Ludivine, *C'est quoi le colonialisme aujourd'hui ?*, Paris, Syllepse, 2022.

BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017.

CHESNEAUX Jean, *L'Asie orientale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, PUF, 1966.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Enjeux politiques de l'histoire coloniale*, Paris, édition Agone, coll. « Passé et Présent », 2009.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Le choix de l'Afrique. Les combats d'une pionnière de l'histoire africaine*, Paris, La Découverte, 2021.

COOPER Frédérick, STOLER Ann-Laura, *Repenser le colonialisme*, Paris, Payot, 2013.

DROZ Bernard, *Histoire de la décolonisation au XX^e siècle*, Paris, Points, 2009.

DUFOIX Stéphane, « La France berceau du nationalisme algérien. Entretien avec Benjamin Stora » in *Hommes et Migrations*, n° 1253, Janvier-février 2005. Trajectoires d'exils. pp. 39-45.

EPAIN Gérard, *Indo-Chine, une histoire coloniale oubliée*, Paris, L'Harmattan, coll. « Recherches asiatiques », 2008.

FERRO Marc, *La Colonisation expliquée à tous*, Paris, Seuil, 2016.

FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIX^e siècle*, Paris, CNRS, 2010.

GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France, 1871-1962*, Paris, Hachette, 2005.

HOPQUIN Benoit, *Ces Noirs qui ont fait la France. Du Chevalier Saint-Georges à Aimé Césaire*, Paris, Calmann-Lévy, 2009.

JULIEN Charles-André, *Une pensée anticoloniale. Positions 1914-1979*, Paris, éditions Sindbad, 1979.

LIAUZU Claude (dir.), *Colonisation : droit d'inventaire*, Paris, Armand Colin, coll. « Les enjeux de l'Histoire », 2004.

MANGERON Gilles, *Marianne et les colonies. Une introduction à l'histoire coloniale de la France*, Paris, La Découverte, 2002.

MICHEL Marc, *Décolonisation et émergence du tiers-monde*, Paris, Hachette, 2005.

M'BOKOLO Elikia, *L'Afrique au XX^e siècle, le continent convoité*, Paris, Points, 1985.

PERVILLE Guy, *De l'Empire français à la décolonisation*, Paris, Hachette, 1991.

SAÏD Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.

SIMON Hélène, *Auguste Pavie, explorateur en Indochine*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1997.

SINGARAVELOU Pierre, (dir), *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation*, Paris, Belin, 2008.

SINGARAVELOU Pierre, *Les Empires coloniaux. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Points, 2013.

SINGARAVELOU Pierre, *Professer l'Empire, les sciences coloniales sous la III^e République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

THOBIE Jacques, MEYNIER Gilbert, COQUERY-VIDROVITCH Catherine, AGERON Charles-Robert, *Histoire de la France coloniale. 1914-1990*, Paris, Armand Colin, 1990.

ZORGIBE Charles, *L'Impérialisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 1996.

Dictionnaires et ouvrages collectifs

BARD Christine, CHAPERON Sylvie, *Dictionnaire des féministes. France XVIII-XXI^e siècles*, Paris, PUF, 2017.

BODIN Michel, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine. 1945-1954*, Paris, Economica, 2004.

CADEAU Ivan, COCHET François, PORTE Rémy (dir), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, Paris, éditions Perrin-ministère des Armées, 2021.

DALLOZ Jacques, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine. 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 2006.

GERVEREAU Laurent (dir), *Dictionnaire mondial des images*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2006.

KONARE Adamé Ba, *Dictionnaire des femmes célèbres du Mali*, Bamako, Jamana, 1993.

VERDÈS-LEROUX Jeannine (dir), *Dictionnaire L'Algérie et la France*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 2009.

LIAUZU Claude (dir.), *Dictionnaire de la colonisation française*, Paris, Larousse, coll. « À présent » 2007.

LUCAS Nicole, MARIE Vincent (dir.), *Abécédaire raisonné des arts et de l'histoire des esclavages*, Paris, Éditions Le Manuscrit, collections savoirs, 2016.

LUCAS Nicole, MARIE Vincent, OLLIVIER Gilles (dir.), *Arts et histoire des colonisations françaises et des indépendances, abécédaire raisonné*, Paris, Le Manuscrit, coll. « Enseigner autrement », 2020.

NOEL Erick, *Dictionnaire des gens de couleur dans la France moderne. Paris et son bassin : entrée par localités et par année (fin XV^e siècle-1792)*, Genève, Droz, 2011.

ORY Pascal, (dir.), *Dictionnaire des Français qui ont fait la France*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2013.

RIOUX Jean-Pierre (dir.), *Dictionnaire de la France coloniale*, Paris, Flammarion, 2007.

Arts – Images

BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine, BANCEL Nicolas (dir.), *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, CNRS/Éditions Autrement, 2008.

CUKIERMAN Leïla, DAMBURY Gerty, VERGÈS Françoise, *Décolonisons les arts!*, Paris, L'Arche, 2018.

BACHOLLET Raymond, *Negripub. L'image des Noirs dans la publicité*, Paris, Somogy, 1992.

BARIDON Laurent, GUEDRON Martial, *L'art et l'histoire de la caricature*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2006.

DELISLE Philippe, *Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial des années 1930 aux années 1980*, Paris, Karthala, 2008.

DULUCQ Sophie, ZYTNIKI Colette, « Penser le passé colonial français. Entre perspectives historiographiques et résurgence des mémoires », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2005/2 (n° 86), p. 59-69, [En ligne : <https://www.cairn.info/>

revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2005-2-page-59.htm].

DUPRAT Annie, *Histoire de France par la caricature*, Paris, Larousse, 1999.

GARRIGUES Jean, *Banania. Histoire d'une passion*, Ed. du May, 1991.

GAY Jean-Christophe, *L'Outre-mer français. Un espace singulier*, Paris, Belin, 2003.

GERVEREAU Laurent, *Histoire mondiale de l'affiche politique*, Paris, France Loisirs, 1996.

GONZALEZ ALVAREZ Marta, *Les Femmes dans l'art*, Paris, Hazan, 2009.

LACAS Martine, *Elles étaient peintres. Du XIX^e au début du XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2022.

LECLERCQ Sophie, *La rançon du colonialisme. Les surréalistes face aux mythes de la France coloniale, 1919-1962*, Dijon, Les Presses du réel, 2010.

LOUM Ndiaga et SARR Ibrahima (dir.), *Les médias en Afrique depuis les indépendances : bilan, enjeux et perspectives*, L'Harmattan, coll. « Études africaines », 2018.

MOURA Jean-Marc, *La littérature des lointains, histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, Paris, éditions Honoré Champion, 1998.

MOURALIS Bernard, « La colonisation chez les écrivains africains depuis 1990 », in COQUIO Catherine (dir), *Retours du colonial? Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale française*, Paris, L'Atalante, 2008.

NOIRIEL Gérard, *Chocolat, clown nègre, l'histoire oubliée du premier artiste noir de la scène*, Paris, Bayard Culture, 2012. Voir aussi, ZEM Roschdy, *Chocolat*, film, 2016.

PELTRE Christine, *Les Orientalistes*, Paris, Hazan, 1997.

PELTRE Christine, *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2003.

TAOUCHICHET Sofiane, *La presse satirique illustrée française et la colonisation (1829-1990)*, thèse en doctorat en art et histoire de l'art, Université de Montréal, Québec, 2001.

THORNTON Lynne, *La femme dans la peinture orientaliste*, Courbevoie, ACR édition, 1998.

WEBER Jacques (dir.), *Littérature et histoire coloniale*, actes du colloque de Nantes, Paris, Les Indes savantes, 2005.

Femmes

AMRANE Djamila, *Les femmes algériennes pendant la guerre*, Paris, Plon, 1991.

BARTHÉLÉMY Pascale, *Africaines et diplômées à l'époque coloniale, 1918-1957*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

BARTHÉLÉMY Pascale, *Sororité et colonialisme. Françaises et Africaines au temps de la guerre froide (1944-1962)*, Paris, éditions de la Sorbonne, 2022.

BOULLY Emmanuelle, RILLON Ophélie, « Relire les décolonisations d'Afrique francophone au prisme du genre », *Le Mouvement Social*, 2016/2 (n° 255), p. 3-16. [En ligne : <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social1-2016-2-page-3.htm>]

BRANCHE Raphaëlle, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », *Vingtième siècle*, n° 75, juillet-septembre 2002.

BRANCHE Raphaëlle, VIRGILI Fabrice et al., *Viols en temps de Guerre*, Paris, Payot, 2011

COTTIAS Myriam, « Un genre colonial? Mariage et citoyenneté dans les Antilles françaises (xvii^e-xx^e siècles) », in KLAPISCH-ZUBER Christiane (dr.), *Le corps, la famille et l'État*, Rennes, PUR, 2010.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Les Africaines, Histoire des femmes d'Afrique noire, du xix^e au xx^e siècle*, Paris, éditions Desjonquères, 1994. Réédition, Paris, La Découverte, 2013.

DE GALARD Geneviève, avec Béatrice BAZIL, *Une femme à Diên Biên Phu*, Paris, éditions des Arènes, 2003.

DENECHERE Yves, « Les “enfants de Madame Massu”. Œuvre sociale, politique et citoyenneté pendant et après la guerre d'Algérie (1957-1980) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2017/3 (n° 64-3), pp. 125-150.

DORE-AUDIBERT Andrée, *Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération : des oubliées de l'histoire*, Paris, Karthala, coll. « Tropiques », 2001.

DUFOURCQ Elisabeth, *Les Aventurières de Dieu*, Paris, Perrin, 2009.

GAUTIER Arlette, « Femmes et colonialisme », in FERRO Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme. De l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2004, pp. 569-607.

GOULLIAUD Philippe, « Nafissa Sid Cara, pionnière de l'Islam républicain », fondation Charles de Gaulle, 2021. [En ligne : <https://www.charles-de-gaulle.org/blog/2021/03/24/nafissa-sid-cara-pionniere-de-lislam-republicain-par-philippe-goulliaud/>].

HUGON Anne (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale, Afrique et Asie, XX^e siècle*, Karthala, 2004.

LARGUECHE Dalenda (dir.), *Histoire des femmes au Maghreb, culture matérielle et vie quotidienne*, Tunis, Centre de publications universitaires, 2000.

MERLE Isabelle, SIBEUD Emmanuelle, « Histoire en marge ou histoire en marche. La colonisation entre repentance et patrimonialisation », in CRIVELLO Maryline, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Concurrences des passés*, Aix-en-Provence, PUP, 2017. [En ligne : <https://books.openedition.org/pup/6006?lang=fr>].

PALMISTE Clara, « Analyse du rapport de Paulette Nardal sur le féminisme colonial (1944-1946) par une approche postcoloniale et intersectionnelle », *Flamme. Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Ethique*, 2021, [En ligne : <https://www.unilim.fr/flamme/274>].

PAVARD Bibia, ROCHEFORT Florence, ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020.

PRUDHOMME Claude, *Missions chrétiennes et colonisation XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Le Cerf, coll. « Histoire du Christianisme », 2004.

SANTELLI Dominique, *Femmes et colonisations, 5^e rencontres de la Durance*, Académie d'Aix-Marseille, 2005.

SOW Fatou (dir.), *La recherche féministe francophone. Langue, identités et enjeux*, Paris, Karthala, coll. « Hommes et sociétés » 2009.

TARAUD Christelle, *La Prostitution coloniale. Algérie, Maroc, Tunisie (1830-1962)*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2003.

TARAUD Christelle, *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale, 1860-1910*, Paris, Albin Michel, 2003.

TARAUD Christelle, « Les *yaouleds* : entre marginalisation sociale et sédition politique », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 10 | 2008, [En ligne : <http://journals.openedition.org/rhei/2917>].

TARAUD Christelle (dir.), *Féminicides. Une histoire mondiale*, Paris, La Découverte, 2022.

THERENTY Marie-Eve, *Femmes de presse, femmes de lettres, de Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS, 2019.

TILLION Germaine, *Le Harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966.

TILLION Germaine, *Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1973, reprise et prolongement du texte de 1946.

TILLION Germaine, *Il était une fois l'ethnographie*, Seuil, 2000.

WOOD Nancy, *Germaine Tillion, une ethnologue dans le siècle*, Paris, Actes Sud, 2002.

Ressources du musée de l'Homme. Suite de l'exposition-hommage Germaine Tillion, 2008.

« La marche de l'histoire », France Inter, Jean Lebrun et Tzvetan Todorov, 2012.

www.germaine-tillion.org

Algérie

BRANCHE Raphaëlle, *La guerre d'Algérie. Une histoire apaisée ?*, Paris, Points, 2005.

BRANCHE Raphaëlle, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie (1954-1962)*, Paris, Gallimard, 2016 (1^{re} édition 2001).

HARBI Mohammed, STORA Benjamin (dir.), *La Guerre d'Algérie. 1954-2004. La fin de l'amnésie*, Paris, Robert Laffont, 2004.

JOLY Vincent, *Guerres d'Afrique : 130 ans de guerres coloniales. L'expérience française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

LEVISSE-TOUZÉ Christine, *L'Afrique du Nord dans la guerre. 1939-1945*, Paris, Albin Michel, 1998.

MEYNIER Gilbert, *Histoire intérieure du FLN. 1954-1962*, Paris, Fayard, 2002.

MEYNIER Gilbert, « Le poids du passé sur l'Algérie d'aujourd'hui », revue *Drôle d'époque*, n° 3, 1998, p. 153-164.

RUSCIO Alain, « Politiques, militaires, intellectuels français, de la guerre d'Indochine à la guerre d'Algérie : continuités et ruptures », Pour une histoire critique et citoyenne, Colloque ENS Lyon, 2006. Actes mis en ligne en 2006.

THENAULT Sylvie, *Violence ordinaire dans l'Algérie coloniale. Camps, internements, assignations à résidence*, Paris, Odile Jacob, 2012.

THENAULT Sylvie, BESSE Magalie (dir.), *Réparer l'injustice. L'affaire Maurice Audin*, Paris, IFJD, 2019.

WESSELING Henri, *Le partage de l'Afrique, 1880-1914*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2002.

Revue

BERTRAND Romain, *Colonisation, une autre histoire*, La Documentation française, novembre-décembre 2016, dossier, n° 8114.

CANNONE Justine, « Franz Fanon, contre le colonialisme », *Sciences humaines*, 2012/1 n° 233.

DULUCQ Sophie, ZYTNIKI Colette, « Une histoire en marge, 1880-1930 », *Genèses*, n° 51, 2003.

Revue *Clio*, « Femmes d'Afrique », n° 6, 1997.

« Sociétés coloniales du côté des femmes », *L'Histoire*, n° 371, 2012.

« La colonisation en procès », *L'Histoire*, n° spécial 302, octobre 2005.

« Les disparus de la guerre d'Algérie », *L'Histoire*, n° 466, décembre 2019.

« La torture », entretien-débat entre Raoul GIRARDET et Pierre VIDAL-NAQUET, *L'Histoire*, n° 140, janvier 1991.

Revue d'outre-mer, accessible en ligne (numéros depuis 1930).

Textes et Documents pour la classe, (TDC), *L'Afrique coloniale, réalités et imaginaires*, numéro 1099, octobre 2015.

Témoignages – Récits de voyages anciens réédités

BODARD Lucien, *La Guerre d'Indochine*, Paris, Grasset, 1997.

BONNETAIN Raymonde, *Une Française au Soudan. Sur la route de Tombouctou, du Sénégal au Niger*, Paris, L'Harmattan, 2007.

DELACROIX Eugène, *Journal. 1822-186*, Paris, Plon, 1996.

EBERHARDT Isabelle, *Au pays des sables*, Paris, édition Joëlle Losfeld, 2002.

FROMENTIN Eugène, *Une année dans le Sabel*, Paris, Flammarion, 1991.

GAUTIER Théophile, *Voyage en Algérie*, entretien avec Anne Nivat, Paris, La boîte à documents, 1989.

GUILLAIN Robert, *Orient extrême. Une vie en Asie*, Paris, Seuil/Arléa, 1986.

IGHILAHRIZ Louissette, *Algérienne*, Paris, Calmann-Lévy, 2001.

LOTI Pierre, *Voyages. 1872-1913*, Paris, Robert Laffont, 1984.

MASSU Suzanne, *Quand j'étais Rochambelle*, Paris, Grasset, 1969.

MAUCLAIR Camille, *L'art et les artistes*, Paris, Armand Dayot, 1933.

MONTAGNON Pierre, *L'Indochine française*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2019.

MOUHOT Henri et LANOYE (de) Ferdinand, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indo-Chine*, Paris, Hachette, 1868.

PHAM THANH TAM, *Carnets de guerre d'un jeune vietminh à Diên Biên Phu*, Paris, Armand Colin, 2011.

REZZI Nathalie, « Alfred Martineau, le “colonial” historien des colonies », in BONIN Hubert, DROZ Bernard, RIVALLAIN Josette (dir.), *Cent ans d'Histoire des Outre-Mers*, Paris, publication de la Société française d'histoire des outre-mers, p. 281-300, 2013. [En ligne : https://www.persee.fr/doc/sfhom_0000-0003_2013_ant_9_1_1134]

ROY Jules, *Mémoires barbares*, Paris, Albin Michel, 1989.

Sitographie

<https://www.achac.com>

<https://www.assembleenationale.fr>

<https://www.ecpad.fr/>

<https://gallica.bnf.fr>

<https://francearchive.fr>

<https://www.radiofrance.fr>

<https://www.ina.fr/actualites-ina>

<https://www.jeuneafrique.com>

<http://www.quaibrantly.fr/fr/expositions-evenements/au-musee/expositions/>

<https://www.persee.fr>

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2005_num_1253_1_4293

<https://www.publicsenat.fr>

<https://histoirecoloniale.net>

<https://www.musee-orsay.fr/>

<http://www.museedelhomme.fr/fr>

<https://eduscol.education.fr/chansonsquifontlhistoire/>

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/magazine/playlist-coloniser-decoloniser-par-la-chanson>

<http://www.palais-portedoree.fr/fr>

[www.unesco.org/dossier sur les femmes d'Afrique/2000](http://www.unesco.org/dossier-sur-les-femmes-dafrique/2000)

Méthodologie, épistémologie et sources utilisées

Méthodologie

Des concepts sous-jacents

Les fiches présentées dans ce volume s'appuient sur des concepts et des questions centrales précisées dans le tableau ci-dessous.

- Les femmes sont-elles seulement des êtres assujettis et transparents ? Silencieusement ou de façon tonitruante, comment et dans quels domaines œuvrent-elles au sein d'espaces très différenciés ?
- Comment s'inscrivent-elles dans des contextes sociohistoriques en mouvement, en tension entre les êtres humains au sein des territoires d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique ? Se pose pour toutes à travers ces notions clés la question des contraintes féminines.
- Quel est le poids des autocontraintes mutuelles lors de la mise en valeur d'espaces sous tutelle et face au pouvoir des lois et des mœurs ?
- Quelle teneur pour les interconnexions entre violences symboliques, résistances passives ou actives et violences effectives ?
- Quels sont les héritages aujourd'hui ?
- Ce volume se conçoit en complémentarité avec l'abécédaire *Arts et histoire des colonisations et des indépendances, abécédaire raisonné* paru dans la collection. De nombreuses entrées correspondent à des objectifs identiques : Arts, caricatures, affiches, cinéma, G. Tillion, A. Djebar... Nous avons souhaité valoriser et souligner les destins spécifiques des femmes aux

côtés des hommes., artistes, journalistes, femmes politiques, militantes, femmes anonymes ou connues.

CONCEPTS	Au sein de l' ordre colonial français et lors des conflits Nous avons choisi le Second Empire français (risque de dispersion)
<i>Domination Pouvoir</i>	Pouvoir Assujettissement Contraintes – auto-contraintes – resocialisation Adaptations à marche forcée à des modèles importés.
<i>Hiérarchie</i>	Modèles sociaux Adaptation Insertion Ressentiments Exclusions
Transgression	Résistances Rébellions intérieures. Violences Refus des normes
<i>Solidarité</i>	Lors des conflits ou des révoltes
<i>Femmes Représentations Conceptions Images</i>	Stéréotypes différenciés Codes d'importation/féminités en confrontation. /femmes idéalisées en fonction des attentes, demandes, besoins et fonctions attribuées socialement femmes idéalisées/instrumentalisées/ exploitées/médiatisées, à travers une visibilité longtemps masculine Fascination et fantasmes (orientalisme, exotisme...)
<i>Libertés Liberté</i>	Combats Engagements Rébellion Corps, esprit, actions.
Tout au long de cet abécédaire, ces concepts constituent une trame pour alimenter la réflexion. Ils apparaissent accompagnés d'un astérisque dans le texte : *.	

Sources

Les objectifs

- S'appuyer sur des travaux anciens et récents tant historiques que sociologiques pour proposer une approche synthétique. Intégrer des études de cas, des **portraits** pour concrétiser la réflexion.
- Croiser pour souligner la complexité et nuancer les propos.
- Privilégier ce qui nourrit une approche féminine.
- Des références détaillées sont citées dans les fiches ou dans la bibliographie indicative en fin de volume.

Les sources

Récits Essais Synthèses Thèses Actes de colloque	Presse généraliste ancienne et récente Magazines Documents personnels
--	---

<i>Sites politiques</i> Senat Assemblée nationale Sources disponibles en ligne	Outils généraux, spécialisés et thématiques Dictionnaires thématiques Atlas	Témoignages Mémoires Entretiens Récits Biographies Site INA
<i>Autres sites</i> Archives nationales Portail Persée (Outre-Mers) Gallica	Revue historiques Vingtième siècle Revue histoire de l'éducation Clio Présence africaine Historiens géographes no 459 Revue d'histoire moderne et contemporaine	

Sources

Sources historiques françaises et étrangères

- Archives militaires, civiles, policières
- Archives privées
- Archives et documents personnels
- Compilations d'expériences, témoignages

Des lieux multiples pour ces archives, en particulier Paris et Aix

Cana / Fontainebleau / Vincennes

Données en ligne

Cadre de la loi, accès aux archives

L'accès aux archives est compliqué et limité par la loi (règles de temps, respect de la vie privée, secret défense...)

- **1962** Rapatriement des archives d'Algérie en France
- **1992** Ouverture des archives publiques avec des restrictions
- **2001 (avril)** Circulaire de facilitation Jospin
- **2012** Inauguration du centre de documentation des Français d'Algérie
- **2020** Rapport Stora

Autrices

Nicole Lucas, est agrégée et docteure en histoire, Université Rennes 2, licenciée en histoire de l'art. Elle est associée du laboratoire CERHIO/CNRS UMR 6258. Ses recherches portent sur l'enseignement de l'histoire, avec une spécialisation sur la place des femmes et du genre dans l'histoire, sur l'histoire culturelle.

Danielle Ohana, est maîtresse de conférences en sciences de l'éducation, docteure ès lettres, Université Rennes 2. Ses recherches portent sur l'histoire culturelle et sa thèse d'État sur Colette.

Remerciements

À nos proches et époux.
Aux amis : Bénédicte, Colette, Jean-Marie, Lucienne.
À Yann, particulièrement.
À tous ceux et celles qui ont aidé et se reconnaîtront.

Table des illustrations

Le travail de l'arachide	40
Approche comparée de deux cultures	98
Scène de marché à Dakar.....	187
Couverture du livre <i>Histoire de France</i>	189
Inspirations orientales	207
Une classification des êtres humains.....	230

Table des matières

La collection.....	5
Préambule.....	7
Présentation	
Une histoire partagée.....	11
Artistes.....	17
Bordels.....	27
Campagnes.....	34
Duras.....	43
Exils.....	51
Famille.....	61
Guerres (au féminin).....	71
Halimi (Gisèle).....	80
Héritages.....	87
Imagerie.....	94
Jobert (Marlène).....	102
Journalistes.....	109
Kondore (Condore)	
Con Dao.....	117
Le Goff (Germaine).....	125
Littérature(s).....	130
Missions (au féminin).....	139
Nardal.....	146
Orientalisme.....	154
Politique.....	161
Questionnements.....	170
Résistances.....	176
Scolarisation.....	182
Torture.....	191
Traces.....	198

Usages	204
Vahiné	213
Woke	218
Xénophobie	225
Yen bai	234
Zoos humains	238
Chronologie indicative.....	243
Glossaire	249
Bibliographie indicative.....	253
Méthodologie, épistémologie et sources utilisées.....	265
Autrices	269
Remerciements	271
Table des illustrations	273



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Dépôt légal : avril 2023

